

SERGE

# BRUSSOLO



CONAN LORD  
Le pique-nique  
du crocodile

le Club des Masques



SERGE BRUSSOLO

# *Conan Lord*

*Le Pique-nique du crocodile*



LIBRAIRIE DES CHAMPS-ÉLYSÉES

*Il demanda : « Qu'est-ce que le crocodile mange au dîner ? » Tout le monde dit : « Chut ! » d'une haute et terrrrrible voix, et, sur le champ, ils se dépêchèrent de lui flanquer une interminable fessée.*

Rudyard KIPLING.  
*L'Enfant Éléphant*

*— J'ai plus d'une fois remarqué que vous aviez peur des crocodiles, observa Smea.*

*— Pas des crocodiles, corrigea le capitaine Crochet, d'un crocodile.*

James M. BARRIE.  
*Peter Pan*

© SERGE BRUSSOLO ET LIBRAIRIE DES CHAMPS-ÉLYSÉES, 1995.

*Tous droits de traduction, reproduction, adaptation, représentation réservés pour tous pays.*

Note de la Team AlexandriZ : la numérotation des chapitres dans l'édition papier comportait deux fois le numéro 21. Nous avons fait le choix de corriger cette erreur.

# 1

Lorsqu'il se posait franchement la question, Dexon Colby était forcé de s'avouer qu'il avait eu beaucoup moins peur de partir combattre les Japonais, après le bombardement de Pearl Harbor, que de rentrer chez lui une fois démobilisé.

C'était comme ça. Ça ne se raisonnait pas.

À l'idée de retrouver la maison familiale des Everglades, en Floride, il sentait la sueur lui jaillir par tous les pores, et pourtant il avait tellement transpiré pendant cette foutue guerre qu'il avait longtemps cru qu'une fois revenu à la vie civile il ne mouillerait jamais plus un tee-shirt de son existence.

Parfois, la nuit, il lui arrivait encore d'entendre dans ses rêves la voix de la Rose de Tokyo qui, d'un ton susurrant, promettait aux GI's une mort inéluctable et terrible. Comme les autres, il l'avait écoutée avec avidité et frustration, roulé dans son sac de couchage, dans l'humidité de la jungle. Parce qu'avant tout c'était une voix de femme jeune, douce, et qui semblait se lamenter de leur mort prochaine comme si elle les connaissait tous, intimement. Les « grunts » (ainsi surnommait-on les fantassins) finissaient par oublier les tristes prophéties sortant du haut-parleur de la radio de campagne pour se laisser bercer par ce timbre un peu triste qui avait du mal à prononcer les « r » ; mais le charme était toujours rompu par les aboiements du sergent leur rappelant qu'il était interdit d'user les batteries pour écouter la propagande ennemie.

Aujourd'hui que la guerre du Pacifique était terminée, Dex cherchait à se rappeler s'il avait souffert de la peur là-bas, dans les îles boueuses, infestées de moustiques, où les pièges des Japonais pouvaient vous trouser les pieds à chaque pas.

La nuit, quand l'insomnie lui faisait inévitablement ouvrir les yeux à 4 heures du matin, il repassait dans sa tête le film des événements. Iwo Jima surtout. Ce putain d'îlot volcanique que dominait un volcan grisâtre.

Iwo Jima...

Lorsque la Navy était entrée en scène, les tourelles de tir des bâtiments avaient craché 20 000 obus lourds sur cette chiure de mouche. Un orage de fer à rendre sourd une armée de titans. Dans les barges de débarquement, les Marines rigolaient en se bouchant les oreilles, persuadés qu'il ne resterait plus rien des « Bridés » une fois le déluge de feu terminé.

« Déjà qu'ils ne sont pas bien gros, avait ricané Spaulding, sa Browning en travers des épaules. On va devoir les ramasser à la cuiller ! »

Dex l'avait cru lui aussi. C'était comme si on avait déversé trente litres de kérosène enflammé sur une fourmilière. Un peu disproportionné, non ?

Les Yankees réalisèrent leur erreur en posant le pied sur la plage. Les Japonais avaient attendu la fin du pilonnage au fond des galeries dont ils avaient truffé l'île, parfaitement à l'abri des obus. À présent, ils déferlaient sur les Américains, en vagues serrées qui semblaient ne jamais devoir finir. Le 27<sup>ème</sup> Régiment de Fusiliers marins fut cloué sur place et perdit 2 000 hommes en quarante-cinq minutes de combat. Une catastrophe. Personne n'avait imaginé qu'Iwo Jima était une termitière géante sur laquelle les tirs d'obusiers n'avaient aucun effet. Venus livrer une offensive éclair, les troupes américaines se retrouvèrent prises au piège durant un mois et demi, dans des conditions d'affrontement effroyables.

Eh bien, même à ce moment-là, Dex avait eu moins peur que lorsque, sa feuille de démobilisation en main, il avait compris que la guerre était finie et qu'il lui fallait rentrer dans les Glades... Chez les crocodiles.

Les Japonais, on pouvait les tuer, au Garand, à la baïonnette... ou même, si cela ne suffisait pas, à coup de *Little Boy* ou de *Fat Man*, ces bombes à l'uranium, au plutonium, que les superforteresses *Enola Gay* et *Bock's Car* avaient larguées sur Hiroshima et Nagasaki. Les crocodiles, c'était autre chose...

Surtout le crocodile des Colby.

Dex battit des paupières. Étendu nu sur le lit de la chambre d'hôtel, il regardait sans les voir les pales du ventilateur suspendu au plafond. La lumière du soleil filtrant par les jalousies découpait la pénombre en stries parallèles. Le jeune homme ouvrait rarement les volets à cause des Love Bugs, ces insectes volants qui se déplaçaient en nuage compact, se collaient aux pare-brise, aux lunettes, et vous entraient dans la bouche si vous commettiez l'erreur de desserrer les dents pour jurer.

Il s'en voulait de rester là, à suer, le cerveau liquéfié par l'angoisse, incapable d'imaginer une contre-attaque décisive comme il l'avait fait à plusieurs reprises là-bas, à Iwo Jima. Dans un geste instinctif, il glissa la main sous l'oreiller, à la recherche du gros colt 45 Military Model dont il avait toujours aimé le poids rassurant. Les Marines méprisaient les armes de poing, d'un impact limité et d'une portée réduite. La religion du Corps c'était le fusil d'assaut, le Garand M1 de 7,62, mais Dex avait toujours nourri une tendresse particulière pour le vieux 45 inventé par John Moses Browning en 1897. Il le prit en main et caressa le flanc de crosse quadrillé. Il n'y avait ni bois ni Bakélite sur cette arme coulée dans un unique métal, et cette absence de diversité renforçait sa compacité rassurante.

Dex tendit l'oreille pour écouter l'eau qui gouttait du robinet dans la salle de bains. À son arrivée dans la chambre, il avait condamné le cabinet de toilette au moyen d'un gros cadenas qu'il avait lui-même posé sur le chambranle. C'était absurde – une superstition héritée de l'enfance – mais il n'avait pu s'en empêcher. Le lendemain matin, lorsque la femme de chambre avait voulu changer les serviettes, il l'avait congédiée brutalement. Elle était aussitôt allée rapporter à la réception qu'il avait « abîmé » la porte. Une poignée de billets avait suffi à arranger l'incident. On le connaissait dans l'établissement, les garçons du « room service » le croyaient encore riche et ne rechignaient pas à satisfaire ses caprices. Les Colby avaient toujours été bizarres, c'était de famille, il ne fallait pas y prêter attention.

Dex écoutait l'écho des gouttes s'écrasant sur la porcelaine du lavabo... ou bien était-ce de la baignoire ? Il ressentit un

brusque malaise à l'idée que la baignoire pourrait se remplir à son insu s'il avait commis l'erreur de ne pas ôter la bonde du trou de vidange. Combien de temps faudrait-il pour que le grand récipient soit à moitié plein ? Plusieurs jours ? Mais cela faisait déjà plusieurs jours qu'il était là, à suer dans la pénombre... alors il était bien possible que la baignoire fut déjà à moitié pleine.

« Arrête ! songea-t-il. Ce ne sont que des peurs de gosse. Ce n'est pas vrai, *ça n'existe pas*. Bon sang ! Tu as vingt-huit ans, tu ne vas tout de même pas croire jusqu'à la fin de tes jours aux divagations qu'une nounou t'a mises dans la tête quand tu n'étais qu'un môme ? »

Cependant il savait qu'il serait incapable de penser à autre chose tant qu'il ne serait pas allé vérifier. Il se haïssait pour sa crédulité, son infantilisme, mais il ne parvenait pas à se dominer. C'était en lui, bien enfoncé, tel un hurlement perdu tout au fond de sa tête. Le cri d'un gosse terrifié, qui vous parvient du bout d'un interminable couloir plongé dans l'obscurité.

Il manœuvra la culasse du 45 pour faire monter une balle dans la chambre de tir. Le bruit rassurant de l'acier lui fit du bien. Posant un pied sur le sol, il quitta le lit et marcha vers la porte de la salle de bains. Le clapotis des gouttes lui semblait plus important de seconde en seconde. Les recommandations de Nounou Babo lui revinrent en mémoire : « Ne laisse jamais la baignoire remplie, ce serait comme une provocation, tu comprends ? Tu ferais son jeu, c'est cela qu'il attend, *qu'on lui ouvre la porte...* Et sa porte à lui, c'est l'eau. Une baignoire pleine. Un bassin rempli de poissons rouges dans un jardin. Et peut-être même une simple cuvette... Comment savoir ? Il se matérialise dans l'eau dormante. Et si elle est un peu sale c'est encore mieux. Chaque fois que tu entres dans une salle de bains, tu es en danger mon garçon. Si tu veux vivre vieux, aussi vieux que ta nounou, il faudra toujours penser à éviter les eaux stagnantes. »

Tout petit, il s'était juré d'aller vivre dans le désert, le plus loin possible des marécages. Il avait étudié dans l'atlas familial les cartes de la Vallée de la Mort, de Furnace Creek, du Devil's

Playground, tous ces endroits qu'on disait desséchés par un soleil de feu. Il n'y avait pas d'eau là-bas, à part celle qu'on apportait dans sa gourde. Un crocodile magique pouvait-il se matérialiser dans une gourde ? Non, sans doute pas, il lui fallait à coup sûr plus d'espace.

Dex s'approcha de la porte de la salle de bains et posa son oreille contre le battant. Il renâclait à l'idée de saisir la clef suspendue à son cou et de l'introduire dans le cadenas, puis... d'ouvrir la porte.

En ces instants de haute terreur, il réalisait que les superstitions dans lesquelles l'avait fait vivre sa famille l'avaient conditionné pour la vie. Il avait cru que la grande horreur de la guerre l'en délivrerait, il s'était trompé. Seule la distance, le côtoiement journalier de la mort et du danger avaient anesthésié ses craintes. La parenthèse refermée, il revenait à la case départ. À cet effroi sourd qui l'avait poussé à devancer l'appel et à réclamer sa mutation dans une zone de combat.

« Il n'y a rien derrière cette porte, tu le sais bien, se répéta-t-il. Rien qu'une baignoire pleine de poussière sèche. Une baignoire qui n'a pas vu une goutte d'eau depuis ton arrivée ici. »

À peine débarqué en Floride, ses veilles terreurs l'avaient repris, et, comme au cours de son adolescence, il avait commencé à éviter systématiquement toutes les étendues d'eau stagnantes. Aussi bien les piscines que les fontaines publiques. Quand il devait se laver, il tournait brièvement le robinet, de manière à remplir le fond d'une cuvette de porcelaine, jamais plus. Ou bien il s'aspergeait d'eau de lavande. S'il avait pu, il se serait frotté avec de la poussière, à la manière des indiens. Il était pris de panique dès qu'il lui fallait emprunter un pont pour franchir une mare. Chaque fois qu'il ne pouvait faire autrement, il serrait les dents et cherchait le réconfort du 45 au fond de sa poche. Il passait le pont en scrutant les eaux pour tenter d'y détecter une silhouette suspecte. Une fois, un dimanche, il avait failli ouvrir le feu sur un tronc d'arbre à demi immergé qui

dérivait mollement. Mais rien ne ressemble plus à un tronc d'arbre qu'un alligator à l'affût.

Une doctoresse militaire plutôt séduisante, à qui il s'était ouvert de ses craintes lors d'un bref séjour à l'hôpital, avait prononcé le mot « névrose » et lui avait conseillé de consulter un psychanalyste. Il s'était aussitôt maudit d'avoir trop parlé. Qu'avait-il espéré ? Pour comprendre quelque chose aux problèmes des Colby, il fallait avoir grandi dans l'immense marécage des Glades, au milieu des mangroves et des hammocks, dans ce fouillis de végétation poisseuse où les moustiques bourdonnaient nuit et jour, formant parfois un brouillard de points noirs en suspension dans l'air.

Dex abaissa son arme. La sueur lui piquait les yeux. Il fit un effort pour se ressaisir. Il n'y avait rien dans la salle de bains. Aucun croque-mitaine. Aucun crocodile fantôme capable de se matérialiser dans les baignoires qu'on oubliait de vider. Il ne s'agissait que d'un conte à dormir debout inventé par une nounou trop imprégnée de folklore vaudou.

Il rabaissa le cran de sécurité de l'arme, la posa sur le lit et s'essuya le torse à l'aide d'une serviette éponge posée sur le dossier d'une chaise. Par moments il se surprenait à regretter les combats. À Formose, à Bornéo, à Sumatra, il n'avait jamais une minute pour penser. Les choses étaient d'une formidable simplicité. Il fallait faire le vide en soi et être aux aguets, attentif aux bruits de la jungle, aux mouvements des ombres et des feuilles. Pourquoi avait-il fallu que cela finisse aussi vite ?

Dexton Colby s'examina dans le miroir suspendu au-dessus de la commode. Les femmes le trouvaient plutôt à leur goût. Elles disaient souvent qu'il ressemblait à Joseph Cotten dans *Shadow of a doubt* d'Alfred Hitchcock, il ne savait pas pourquoi. Les cheveux, peut-être ? Blonds et frisés. Et quelque chose d'un peu inquiétant dans le visage. Une sorte de flegme qui pouvait passer pour de la dissimulation.

Toujours nu, il s'assit devant le petit secrétaire de style colonial pour examiner le prospectus froissé qui s'y trouvait depuis deux jours.

C'était un rectangle de mauvais papier jaune annonçant une exhibition dans l'une de ces « fermes à crocodiles » qui attiraient les touristes. Il y était question d'un enfant défiant la mort.

*Il n'a que dix ans, proclamait la publicité, et pour vous, il se laissera jeter pieds et poings liés au milieu des alligators !*

Dex avait assisté au spectacle deux fois de suite, cherchant à déceler un quelconque trucage. En vain. Il avait fini par conclure que le gosse risquait bel et bien sa vie à chaque exhibition. Il se nommait Tiny et s'exprimait avec un curieux accent anglais. Sa mère, une jeune femme d'une grande beauté, semblait lui servir de coach.

Dex lissa le papier d'un revers de main. La veille, à la fin du spectacle, il avait attiré la jeune femme blonde à l'écart pour lui glisser une lettre. Il ne savait pas si elle daignerait lui répondre, ce qu'il avait à lui proposer était tellement fou.

Une fois de plus, Dexton songea qu'il avait été stupide de revenir en Floride et qu'il aurait dû rester là-bas, en Asie, acheter un sampan et trafiquer dans les îles, de l'opium, des armes, n'importe quoi... Un obscur sens des responsabilités l'avait poussé à rentrer au bercail. Une sorte de lien du sang. Oui, c'était vraiment le mot juste. Les liens du sang... Après tout, n'était-il pas le seul représentant de la famille Colby encore à peu près sain d'esprit ? Il devait mettre à profit ce semblant de normalité pour apporter une solution définitive au problème.

Se redressant, il marcha vers la fenêtre dont il repoussa les volets. L'hôtel, situé dans le vieux quartier de Key West, offrait à ses clients une belle échappée sur une mer d'un bleu dont la teinte semblait avoir été dosée par des accessoiristes d'Hollywood afin de s'harmoniser avec les yeux du jeune premier. Dex n'y prêta pas attention.

Il songeait encore à Iwo Jima.

Quand la terrible bataille avait pris fin, on s'était aperçu qu'il restait à peine 200 Japonais sur les 20 000 soldats nippons cantonnés à l'origine sur l'atoll. Puis les B-29 du soutien aérien avaient commencé à atterrir, et la vie de Dex avait changé.

Le B-29 « Superfortress » était un quadrimoteur monstrueux d'une puissance de 2 200 chevaux, capable de transporter 4 tonnes de bombes sur un rayon d'action de presque 6 000 Km. Les pilotes avaient l'habitude d'en orner le fuselage de peintures fétiches censées leur porter chance. Ces œuvres d'art approximatives, et souvent d'un goût douteux, s'étalaient à la hauteur du nez de l'appareil, juste au-dessus de l'habitacle du mitrailleur de tête. À Iwo, il avait fallu dénicher un peintre pas trop maladroit pour décorer les nouveaux bombardiers sortant directement d'usine. Dex, qui n'avait jamais été empoté avec un pinceau, s'était découvert doué pour cette besogne. Il avait barbouillé des dizaines de filles en maillot de bain à la manière d'Alberto Vargas, le grand maître des pin-up, l'auteur des divines affiches des Ziegfeld's Folies. Ç'avait été pour lui une période heureuse, d'insouciance.

Les pinceaux, la peinture, ce rose de la peau qu'il fallait attraper pour donner aux cuisses des « Bathing Beauties » une crédibilité allumant l'étincelle de la concupiscence dans l'œil des pilotes... Il avait beaucoup travaillé pour retrouver l'esprit de Vargas ou de George Petty, brossant des croupes coquines, des poses suggestives, des baigneuses dont les charmes semblaient sur le point de faire craquer les coutures des maillots. En quelques semaines il était devenu une sorte de célébrité. Certains aviateurs allèrent même jusqu'à affirmer que ses dessins portaient bonheur. C'était assez inattendu pour un individu qui, depuis l'enfance, se croyait poursuivi par une malédiction familiale. C'est à cette époque qu'il avait commencé à penser : « Je vais peut-être m'en sortir... J'ai enfin cassé le fil. Maintenant, *Il* ne pourra plus me retrouver. »

Une énergie nouvelle l'habitait, et il s'était senti assez fort pour s'asseoir au bord des marigots sans que ses mains ne deviennent aussitôt moites. Il restait là trente minutes durant, l'œil fixé sur la surface glauque du point d'eau, à se répéter :

« Viens donc, si tu l'oses... Viens, maintenant. Je t'attends de pied ferme. J'ai conjuré le mauvais sort. Je ne crois plus en toi. Tu n'es plus rien. Tu n'existes plus. »

Oui, il avait été tout près de se croire délivré, et puis le mauvais sort l'avait rattrapé, là-bas, au bout du monde, si loin des États-Unis.

Un beau jour, un équipage était venu le trouver. Des gars de Floride, justement. Ils voulaient que Dex peigne sur le fuselage de leur B-24 Liberator la mascotte de l'État du soleil : *un alligator*.

— Tu le représentes de profil, expliqua le commandant, la gueule grande ouverte, avec tous les crocs bien visibles. Sur son dos, tu installes une fille en maillot de bain rouge, qui le chevauche comme si c'était un poney... ou bien tu la dessines en arrière, qui le tire par la queue. Une belle nana, genre Betty Grable, tu vois ? Au-dessous, tu écris GATOR 1, ce sera le nom du zinc. Tu devrais pouvoir faire ça puisqu'on est du même coin, des crocos t'as dû en voir à la pelle.

Dex avait refusé. Non, il ne peindrait pas l'image maudite sur le fuselage du bombardier. Pas plus de croco que d'alligator ou de caïman. Les filles, il voulait bien, dans n'importe quelle tenue, mais pas le crocodile, non. Sa reculade avait été mal accueillie.

— Salaud ! gronda le commandant du Liberator. Tu vas nous porter la poisse. Qu'est-ce qu'on t'a fait ? Merde, c'est rien qu'un dessin. Tu veux plus de fric ?

Comment aurait-il pu comprendre ? Dex essaya de lui expliquer mais l'autre le rabroua, persuadé qu'on cherchait à se payer sa fiole. Deux semaines plus tard, le B-24 disparut dans un raid sur les terrains pétrolifères de Sumatra. À la base, on murmura que c'était à cause du refus de Dex. Les militaires étaient superstitieux, le voisinage du danger faisait d'eux de grands consommateurs de gri-gri et d'amulettes, même si ces porte-chance empruntaient l'aspect d'objet modernes : capsule de la dernière bouteille de Coca-Cola bue sur le sol américain, ticket froissé d'une rencontre de base-ball...

Ce fut la disparition du Liberator qui tira Dex de son euphorie illusoire. Il y vit un message du crocodile. La réponse directe aux provocations stupides dont il l'avait harcelé, ces derniers temps. La bête avait choisi ce moyen pour se rappeler à son bon souvenir. C'était sa façon de lui dire : « Ne te réjouis

pas trop vite, je suis toujours là. Je sommeillais en t'attendant, c'est tout... Il faudra bien que tu te décides à revenir un jour ou l'autre, n'est-ce pas ? Cette guerre ne durera pas éternellement. »

Alors Dex était revenu, pour en finir avec les fantômes du grand marécage et les démons de son enfance.

Se détournant de la fenêtre, il revint vers le secrétaire et le rectangle de papier jaune posé sur le buvard.

La ferme à crocodiles de John Mosey était un endroit infect situé sur la Tamiani Trail, juste au-dessus des Glades, à peu près à la hauteur de la réserve séminole. Des endroits de cette sorte pullulaient en Floride. La plupart du temps, ils se réduisaient à une fosse boueuse remplie d'alligators, et au-dessus de laquelle on jetait une passerelle. Parfois, on y promenait les touristes dans un bateau à fond plat, au bastingage rehaussé de grillage, afin que ces crétins de New-yorkais en vacances ne soient pas tentés de tendre la main en direction des sauriens. Cela paraissait dur à croire, mais il se trouvait toujours un imbécile pour faire le fanfaron, un débile pour parier avec ses copains qu'il poserait sa bouteille de bière vide en équilibre sur la tête du gros croco endormi... et les choses finissaient mal, dans le sang, les cris, et les hurlements d'une sirène d'ambulance.

Le problème, c'est que les crocodiles ont *toujours* l'air de dormir. À force de jouer les troncs d'arbres flottants, ils ont réussi à persuader les humains qu'ils sont lents, patauds, et qu'on aura le temps de faire un pas en arrière pour leur échapper... ce qui est parfaitement faux. Les alligators, dès qu'ils se mettent en mouvement, sont d'une rapidité effrayante, et capables de bonds prodigieux. Avant de promener ses touristes dans les méandres de la fosse, le gros Mosey prenait la précaution de gaver ses bêtes, cela n'écartait qu'à demi les risques d'accident, car les crocos ont pour principe de manger tout ce qui passe à leur portée, même s'ils n'ont pas faim, en prévision des jours maigres.

Au milieu de la promenade, Mosey, afin d'impressionner les dames, descendait du bateau pour prendre pied sur un

hammock, armé en tout et pour tout d'une Louisville Slugger. Là, debout sur l'îlot, il s'amusait à agacer les bêtes en leur chatouillant le museau du bout de sa grosse batte de base-ball en bois. Il ne se livrait à ce petit exercice qu'avec les plus vieilles bêtes de l'élevage, et après leur avoir fait ingurgiter de la viande copieusement saupoudrée de bromure, mais cela, les touristes ne le savaient pas.

Il lui arrivait également de remonter dans le bateau avec un bébé croco dans chaque main. Les bestioles gigotaient en claquant des mâchoires. Il les tendait alors aux dames en leur disant : « Je vous en fais cadeau, vous verrez, ils sont câlins comme des chatons ! »

Tout cela c'était du folklore qui ne présentait pas grand danger pour un homme habitué aux sauriens. Il en allait différemment en ce qui concernait l'exhibition de l'enfant.

Le gosse, âgé d'une dizaine d'années, était d'abord ligoté dans une camisole de force fermée par un gros cadenas, et les spectateurs étaient tous invités à vérifier la solidité des liens. Mosey aspergeait ensuite la petite victime de sang frais et l'abandonnait sur un îlot qu'une mince passerelle reliait à la rive. Armé d'un porte-voix de tôle, il expliquait que le numéro ne comportait aucun trucage, et que le marmot devrait se libérer avant que les alligators ne se hissent sur la plate-forme naturelle, appâtés par l'odeur et le goût du sang. Lorsqu'il avait assisté à la représentation, Dex avait dû accomplir un véritable effort sur lui-même pour ne pas s'enfuir. Tout autour de lui, les touristes se pressaient contre le muret de béton entourant la fosse, mi-rigolards mi-inquiets. Les femmes se cachaient le visage dans les mains pour mieux regarder entre leurs doigts écartés. Dex songea que même si un double de la clef avait été caché sur l'îlot de tourbe, la retrouver dans le fouillis de racines ne serait pas une mince affaire. Les alligators ne mirent pas longtemps pour réagir, et une dizaine d'entre eux, parmi les plus gros mâles, prirent aussitôt la direction de l'îlot.

Pendant que le gosse se contorsionnait pour échapper à la camisole, Dex remarqua qu'une seule femme dans l'assemblée le couvait d'un regard véritablement inquiet. Il se demanda s'il s'agissait de sa mère, ou de sa sœur. L'inconnue semblait avoir

entre vingt-cinq et trente ans. Elle avait la peau très blanche d'une Anglaise, et des cheveux de lin. La peur lui tirait les traits, la faisant paraître plus âgée de minute en minute, et ses ongles griffaient le béton de la rambarde protectrice avec un crissement désagréable qu'elle n'entendait même pas.

Dex eut immédiatement envie de se porter à sa hauteur pour lui prendre la main. Dans le même temps, la frayeur de la jeune femme lui fit comprendre que les risques encourus par l'enfant étaient bien réels, et il se maudit de n'avoir pas emporté le 45.

Sur l'hammock, le gosse se convulsait de plus belle. Les crocodiles entreprirent de se hisser sur la berge. Ils avaient flairé la nourriture et une fois qu'ils étaient lancés rien ne pouvaient les arrêter. La gesticulation de l'enfant accréditait dans leur cervelle rudimentaire l'existence d'une proie blessée facile à dévorer. Contrairement à ce que croyaient la plupart des gens, les sauriens n'avaient peur ni du bruit ni du mouvement. Ces deux composantes avaient même plutôt tendance à exciter leur appétit. Dans moins d'une minute, leurs museaux toucheraient les pieds du gamin. Il leur faudrait alors très peu de temps pour passer à l'attaque. La proie étant trop grosse pour un seul d'entre eux, ils la démembreraient comme s'il s'agissait d'un cochon sauvage, et cela sans qu'aucun conflit n'oppose les « convives ». Dex avait souvent assisté à de semblables partages, il en gardait un souvenir affreux.

Depuis trente secondes Mosey donnait lui aussi des signes d'inquiétude et s'embrouillait dans son commentaire de l'action. Dex devina qu'il se demandait quand ce foutu môme allait enfin se décider à se défaire de ses liens pour bondir sur la passerelle. Les spectatrices protestaient, ordonnaient à leurs maris d'aller prévenir la police...

Enfin, au moment où le plus gros des mâles ouvrait la gueule pour passer à l'attaque, le petit garçon se dépouilla de la camisole et, d'une pirouette, se propulsa en direction de la passerelle. La jeune femme blonde se précipita vers lui pour le prendre dans ses bras.

C'est à ce moment-là que la chose se produisit. Alors que sa mère le serrait contre sa poitrine, le gosse regarda par-dessus son épaule... et ses yeux rencontrèrent ceux de Dex Colby.

Dex frissonna et soutint le contact. Il eut instantanément la conviction que les yeux qui le fixaient n'appartenaient pas à un enfant. C'étaient des yeux d'adulte, il en aurait mis sa main à couper. Des yeux qui en avaient déjà vu de toutes les couleurs.

Et le plan se forma au même instant dans son esprit. Un plan délirant.

Pendant que la foule se pressait autour du petit héros, il s'isola pour griffonner un bref message sur son calepin. Quelque chose lui soufflait qu'il avait peut-être enfin trouvé le moyen de mettre le fantôme du marécage en échec.

Au moment de quitter la ferme, il avait glissé le morceau de papier dans la main de la jeune femme. Depuis il attendait.

Viendraient-ils ? Il priait de toutes ses forces pour avoir vu juste.

## 2

C'était un enfant d'une dizaine d'années, au visage très pâle, d'une beauté un peu triste, aux cheveux blonds presque blancs, et que le vent faisait souvent voleter comme des fils de soie. Il avait quelque chose d'un peu démodé qui, pour des Américains, n'était pas sans rappeler le personnage de Buster Brown, le héros de bande dessinée. Peut-être cela tenait-il à la coiffure trop longue, début de siècle, qui détonait à une époque où les gosses arboraient tous une « brosse » courte, presque militaire, laissant voir la peau du crâne.

On l'appelait Tiny, sans doute à cause de sa grâce délicate et du petit nez retroussé qui lui donnait l'allure d'une figurine de porcelaine. C'était véritablement un très beau petit garçon dont la perfection éveillait la jalousie des jeunes mamans. Il n'avait rien de ces garnements qui ne tiennent pas en place, et, en général, il affichait le maintien un peu cérémonieux d'un bon élève, une gravité que renforçait l'expression de ses yeux bleus, trop pensifs, presque chargés de soucis. Souvent, les adultes le prenaient pour un orphelin... ou un fils de pasteur élevé dans le respect de la Sainte Bible.

La jeune femme qui marchait à côté de l'enfant, était blonde, elle aussi, si bien qu'on avait tendance à la prendre pour la mère du petit. Elle était belle, avec des pommettes slaves qui pouvaient la faire passer pour une émigrée des pays de l'Est et une peau laiteuse. Ses cheveux étaient roulés en chignon vertical, sur la nuque. Son visage laissait transparaître une grande énergie, une force rentrée totalement maîtrisée... presque dissimulée. Elle s'appelait Peggy Cableford, elle avait trente ans, et un corps dont la musculature aurait surpris bien des poseurs de rails de la Transpacifique.

La femme et l'enfant s'exprimaient tous deux avec un accent anglais qui faisait sourire, parce qu'étrangement snob dans une contrée aussi sauvage. Cela les étonnait toujours, car en

Angleterre on avait plutôt coutume de leur reprocher le nasillement cockney trahissant leurs attaches populaires.

Quand elle parlait de l'enfant, la jeune femme disait : « C'est un petit garçon qui a eu des malheurs, ses parents sont morts à Douvres. Pendant le Blitz. Un V1 s'est écrasé sur leur maison, un malheur effroyable. C'est un enfant très solitaire, mûri trop tôt... La guerre... »

Elle avait une voix posée, un peu lointaine. Une voix rauque semblable à celle d'une jeune actrice américaine dont on commençait à parler : Lauren Bacall.

Parfois elle se présentait comme la mère du petit, à d'autres moments, elle affirmait être sa grande sœur.

Quand ils étaient seuls, elle et l'enfant, ils avaient coutume de parler à voix basse, en prenant soin de vérifier par des coups d'œil rapides que personne ne pouvait les entendre. Celui qui aurait alors surpris leurs propos aurait été étonné de la maturité de leur conversation, car le dialogue n'était pas celui d'un adulte s'adressant à un enfant, mais bel et bien un échange de secrets entre grandes personnes.

C'est que Tiny avait en réalité vingt-huit ans, même si cela ne paraissait pas évident à première vue.

Tiny Flush n'était pas un nain. Il ne présentait d'ailleurs aucune des caractéristiques corporelles propres à cette anomalie génétique ; au contraire il était bien proportionné, ses membres avaient la longueur voulue, et il possédait le visage adorable d'un gosse de dix ans... Il n'en restait pas moins vrai qu'il était adulte. Tiny Flush, aussi incroyable que cela puisse paraître, était bel et bien un homme. Un homme qui souffrait d'une maladie rarissime, inhibitrice de la fonction thyroïdienne : la néoténie. Ce mal bloquait tout le processus de maturation de son corps, engendrant un état de stase connu sous le nom de pédogenèse. Sa croissance s'était définitivement arrêtée à l'âge de dix ans, et si la science ne trouvait pas un jour le moyen de déverrouiller ses processus hormonaux, il garderait l'apparence d'un enfant toute sa vie, jusqu'à sa mort.

Cet état le plongeait à chaque nouvel anniversaire dans la plus noire des dépressions, et s'il ne cédait pas à la tentation du suicide, c'est parce qu'il cherchait alors refuge dans l'opium.

Qui aurait pu deviner que ces deux étranges personnages, la jeune femme et « l'enfant », avaient jadis fait partie d'un petit cirque anglais, elle en tant que dompteuse, lui comme phénomène de foire, maître des serrures et roi de l'évasion ? La guerre et la destruction du chapiteau lors d'un bombardement au phosphore avait mis fin à leur carrière de saltimbanques. Ils s'étaient alors reconvertis dans le crime.

Oui, là-bas, en Angleterre, ils avaient exercé la coupable profession de cambrioleurs à l'abri d'un pseudonyme : Conan Lord. Nom terrible, que l'enfant inscrivait en travers des miroirs à l'aide d'un diamant de vitrier, au terme de chaque vol. Personne, ou presque, ne connaissait la véritable identité de Conan Lord, et la police comme la presse croyait dur comme fer qu'un seul homme se cachait sous ce patronyme<sup>1</sup>.

Ainsi masqués, Tiny, Peggy, et d'autres compagnons de rencontre, avaient commis un grand nombre de larcins. Cependant, ils avaient beau accumuler les vols, les cambriolages, au bout du compte ils se retrouvaient toujours pauvres comme Job, l'argent obtenu des receleurs passant presque intégralement en consultations médicales dont Tiny faisait l'objet. C'est que les spécialistes se faisaient payer fort cher, et les charlatans encore plus, mais Peggy Cableford ne voulait négliger aucune chance, même si cela aboutissait à une situation bizarrement paradoxale, car, en définitive, après avoir dévalisés les grands de ce monde, ils se retrouvaient à leur tour dépouillés par plus crapules qu'eux !

De cette manière ils avaient été plus d'une fois très riches ; mais l'argent avait filé à une vitesse effrayante. Peggy se rappellerait longtemps de ce charlatan de Notting Hill Gate – un chimiste allemand de la 5<sup>ème</sup> colonne parachuté par le Reich pour empoisonner le circuit d'eau potable de Londres – qui, caché au fond d'une cave, se déclarait capable de véritables prodiges génétiques et lui assura qu'en échange de quelques milliers de livres sterling, d'un faux passeport et d'un billet pour

---

<sup>1</sup> En ce qui concerne la genèse de Conan Lord, le lecteur pourra se reporter avec profit au roman *Conan Lord, Carnets secrets d'un cambrioleur*.

l'Amérique latine, il débloquerait la thyroïde de Tiny pour faire de lui un « magnifique arien de six pieds six pouces ». Le traitement n'avait bien sûr rien donné. Il avait été suivi de beaucoup d'autres, tout aussi hasardeux, car Peggy ne désarmait pas. Elle s'était juré d'obtenir la guérison de « l'enfant ». Elle-même était certaine d'y parvenir un jour ou l'autre.

Parfois, elle se prenait à regretter le temps où ils étaient simplement des artistes. La lumière des projecteurs, l'odeur de sciure de la piste. Le relent *sui generis*<sup>2</sup> des fauves irrités. À chaque représentation, Tiny, prisonnier d'une camisole, se battait avec les lanières de cuir, les cadenas. Il avait assimilé tous les trucs du grand Houdini et les serrures n'avaient plus de secret pour lui. Il était capable de les ouvrir avec n'importe quel fil de fer recourbé. Ses atouts consistaient en une extrême souplesse et une très grande force musculaire des doigts qui étaient pareils à des petits bâtons de fer. Sous ses dehors d'enfant rêveur, Tiny Flush pouvait tordre un clou de charpentier entre le pouce et l'index.

Peggy s'était longtemps demandé d'où lui venait cette science. Le patron du cirque, une nuit qu'il avait avalé force grogs, lui laissa entendre que le « petit » avait été récupéré à sa sortie de l'orphelinat par une bande de pickpockets qui l'avaient mis en apprentissage dans un centre de formation clandestin où l'on dressait les marmots aux mille astuces de la cambriole. Tiny y avait surpassé ses professeurs, s'attirant de solides inimitiés qui l'avaient forcé à prendre la poudre d'escampette.

Peggy n'en savait pas davantage. « L'enfant » avait-il été abandonné à cause de son infirmité lorsque ses parents s'étaient rendu compte qu'il resterait toujours un nain ? C'était possible. Elle aurait aimé lui poser des questions, mais elle devinait sans peine qu'il n'y répondrait pas.

Peggy, elle, avait passé toute son enfance dans la lande, à Bludbury dans l'Essex, où ses parents tenaient un petit élevage

---

<sup>2</sup> *Sui generis* : Qui est particulier, spécial, qu'on ne peut comparer à rien d'autre. (source : [wiktionary.org](http://wiktionary.org)) (*Note de l'éditeur électronique*)

d'animaux dressés à l'usage des forains. Elle avait grandi au milieu des singes, des lionceaux, des ours, partageant parfois leurs puces. Elle avait aimé cette vie à la folie. À quatorze ans, son père l'avait fait entrer pour la première fois dans la cage aux fauves afin de lui enseigner les rudiments du dressage. Elle n'avait jamais eu peur des bêtes, elle se sentait mieux en leur compagnie qu'en celle des humains. Elle se défiait des hommes, de leur appétit de violence et de sexe. Elle n'aimait que Tiny, parce qu'il était différent, blessé, malheureux, et qu'il ne cherchait pas à le dissimuler.

Elle avait conscience de l'avoir sauvé du suicide car, à une époque, il avait franchement flirté avec la mort, multipliant les prouesses stupides, comme celle qui consistait à se faire ligoter dans une camisole de force bourrée de poudre à canon et à s'en évader avant qu'une mèche enflammée par le chef de piste ne fasse exploser le tout !

Les pulsions suicidaires de Tiny s'étaient un peu calmées avec l'arrivée de la jeune femme. Elle était dompteuse, elle cherchait du travail depuis plusieurs semaines car, depuis le début de la guerre la plupart des cirques avaient renoncé à présenter des numéros de fauves en raison des difficultés rencontrées pour nourrir les bêtes. Le public aimait les dompteuses qui exhibaient de belles cuisses nues. Sans doute parce qu'il se plaisait à imaginer les dégâts que pourraient causer les griffes d'un lion sur une chair aussi douce ?

C'est ainsi que la jeune femme et « l'enfant » avaient fait connaissance et qu'ils s'étaient associés, pour le meilleur et pour le pire.

### 3

La vieille Dodge basse compression roulait en direction de Key Largo face au vent de sable soufflant de la mer. Peggy, les doigts crispés sur le volant moite, jugeait le paysage laid à faire peur. Partout ce n'était que terre plate, affleurant la surface de l'océan, lagunes boueuses où paressaient d'inévitables crocodiles. D'antiques maisons de planches bordaient le chemin : commerces de vers de vase ou stations d'essence encore munies de pompes manuelles à levier. Le temps semblait s'être arrêté ici à l'époque de la Grande Dépression des années 30. Ça et là, devant une bâtisse à clins, on apercevait un véhicule antédiluvien aux garde-boue rafistolés : Chalmers ou Apperson.

Peggy détestait la Floride, il y faisait trop chaud pour une Anglaise et l'air semblait véhiculer davantage d'insectes que de molécules d'oxygène. Ses épaules nues rougissaient déjà, en dépit de la lotion protectrice dont elle les avait aspergées. Elle était de mauvaise humeur. Inquiète. Depuis quelques semaines tout allait de travers. La période de poisse avait commencé avec la brusque aggravation de l'état de Seth Warkowsky, l'ancien homme-obus du petit cirque Paddington, leur vieux complice. Seth avait été trépané en 1942, à la suite d'un accident survenu au cours de son numéro, peu de temps avant que le chapiteau ne soit bombardé. Seth avait conservé de cette mauvaise chute des séquelles non négligeables qui faisaient de lui un complice difficile à utiliser lors des cambriolages, principalement parce qu'il était sujet à des absences, ou à des attaques de catatonie qui le figeaient pendant des heures, le transformant en statue. Après l'affaire du tableau Shelton son état s'était tout à coup aggravé, et il avait fallu le placer dans une institution privée en lisière de la forêt d'Epping, au nord de Londres, là où l'on traitait les traumatismes de guerre. Peggy et Tiny n'avaient pas pris cette décision de gaieté de cœur, mais ils savaient

également qu'ils ne pouvaient plus rien pour Seth, sinon payer les factures exorbitantes de ladite clinique. Tout le butin de l'affaire du tableau maudit avait été englouti par les douze mois de traitement qu'ils avaient préféré régler d'avance, ne sachant s'ils seraient encore en mesure de le faire dans trois mois.

À cela s'était ajouté le trop grand battage qu'on faisait autour de Conan Lord. La notoriété du monte-en-l'air fantôme devenait gênante. La machine s'emballait. Les journaux populaires – sentant qu'ils tenaient là un sujet susceptible de faire oublier au public les difficultés de l'après-guerre – jetaient de l'huile sur le feu, et n'hésitaient pas à brosser du cambrioleur sans visage un portrait mélodramatique frisant le grotesque.

Pour eux, Conan Lord était une « gueule cassée ». Un pilote ayant pris part à la Bataille d'Angleterre et qui, transformé en torche humaine, avait sauté de justesse de son spitfire. Quasimodo coiffé d'un casque d'aviateur, il hantait depuis lors les musées, les bijouteries, les banques, pour se venger de ses infirmités et prélever sur les pairs du royaume le salaire de son sacrifice.

Comme l'avait écrit un quelconque scribouillard : « Sorti des décombres, portant encore sur lui l'odeur des bombardements, Conan Lord était comme le fog, insaisissable, anonyme, et s'infiltrant par la moindre ouverture... »

Aucun de ces imbéciles n'avait jamais pris la peine de se demander si Conan Lord existait vraiment !

Pressentant que la terre d'Angleterre leur brûlerait la plante des pieds d'ici peu, Peggy Cableford et Tiny Flush avaient décidé de prendre les devants et de disparaître à l'étranger durant quelques mois. Dans ce but, ils avaient répondu à une annonce parue dans une revue internationale réservée aux gens du spectacle, et qui proposait un contrat alléchant pour un numéro de dressage « dramatisé ». Ils avaient tous deux l'habitude de ce genre de mise en scène et constituaient un duo bien rodé. De plus l'anonymat relatif dans lequel Tiny souhaitait rester leur interdisait le circuit des grands cirques mondiaux qui sillonnaient le globe.

Leur futur employeur habitant les États-Unis, ils s'embarquèrent sans attendre sur le *White-Cliffs-of-Albion*, un

cargo mixte, en partance pour la Floride. En passant à la verticale de l'endroit où s'était englouti le *Lusitania*, torpillé en 1915 par un sous-marin allemand, le commandant fit rassembler marins et passagers sur le pont pour leur demander une minute de silence. Cette cérémonie macabre impressionna fâcheusement Peggy qui, dès lors, ne put se défaire d'un mauvais pressentiment.

C'est de cette manière qu'ils se retrouvèrent à la ferme aux crocodiles de cette veille crapule de John Mosey, pour un numéro extrêmement dangereux et rétribué de manière misérable. D'emblée, les choses allèrent de travers.

Au demeurant excellente dompteuse, Peggy découvrit qu'elle avait peur des crocodiles.

— Ils sont stupides, disait-elle souvent. On ne peut établir aucun contact avec eux. Ce ne sont que des estomacs sur pattes. On ne peut rien leur apprendre, aucun tour. Le dressage ne parvient pas à percer leur carapace. Le travail de dompteur, c'est avant tout une affaire de domination psychologique. Il est possible d'impressionner un lion, d'acquérir un ascendant sur lui, mais avec un alligator, autant essayer d'effrayer un bloc de ciment !

L'atmosphère à la ferme se révéla détestable. Mosey, après avoir déshabillé la jeune femme du regard, exigea qu'elle présente son numéro en bikini, dans la boue, au milieu des sauriens. On appelait bikini, un minuscule maillot de bain deux pièces qui laissait les femmes à peu près nues. Ce nom, très à la mode, provenait en droite ligne des expériences atomiques menées par les États-Unis dans l'archipel des îles Marshall, et plus précisément de la toute récente explosion qui venait d'avoir lieu non loin de l'atoll de Bikini.

Le premier mouvement de Peggy fut de refuser, mais les finances du couple se trouvant au plus bas, il avait fallu courber l'échine. C'est ainsi que depuis trois semaines, la ferme à crocodiles présentait en alternance le numéro de dressage de la jeune femme, et celui de Tiny jouant les rois de l'évasion au milieu des alligators affamés. Ils avaient tous deux conscience de prendre beaucoup de risques pour peu de choses. En outre, Mosey poursuivait Peggy de ses assiduités, et la jeune femme

avait dû apprendre à ne jamais se séparer de son fouet, même la nuit. Surtout la nuit.

Récemment, les choses s'étaient encore un peu plus compliquées. Une spectatrice, scandalisée qu'on puisse ainsi exposer un enfant au danger de dévoration, avait déposé une plainte auprès du shérif du comté, ce qui avait provoqué la brusque intrusion des autorités dans l'enceinte de la ferme. Les flics avaient aussitôt menacé Mosey et Peggy de placer Tiny dans un centre pour enfants martyrs en attendant que son cas fût examiné par une commission fédérale. Il avait fallu de longs palabres pour leur faire admettre que Tiny Flush était bel et bien un adulte en droit de disposer de sa personne comme il l'entendait. Cela avait nécessité l'exhibition de certificats médicaux contresignés par des experts, publicité dont l'intéressé se serait bien passé.

— Je n'aime pas ça, avait grogné Tiny. À présent ces flics savent que je ne suis pas un gosse, c'est dangereux pour moi.

— Ce ne sont que des bouseux, observa Peggy. Leur rapport restera enterré dans un classeur. Il ne remontera jamais jusqu'aux agences fédérales. Tu t'inquiètes pour rien.

— Sûrement, marmonna Tiny, mais c'est plus fort que moi. Il ne faudrait pas que ma photo paraisse dans les journaux anglais.

À cause de toutes ces raisons, ils avaient décidé de quitter la ferme dès qu'ils en auraient la possibilité. Mosey s'en doutait et ne les payait qu'au compte-gouttes. Ils commençaient tous deux à désespérer quand un incident bizarre eut lieu. Au terme de la représentation de la veille, un inconnu avait glissé un billet mystérieux à Peggy.

*Je sais qui vous êtes en réalité, disait le message. J'ai besoin de vous. Vous serez bien payés.*

Suivait l'adresse d'un hôtel à Key West, tout au bout de ce curieux archipel que reliaient une unique route et une multitude de ponts bâtis en enfilade.

— Qu'est-ce que ça signifie ? demanda Tiny pour la dixième fois depuis qu'ils avaient quitté Miami. Tu crois que c'est quelqu'un qui nous a connus en Angleterre et qu'il veut nous faire chanter ?

— Non, fit Peggy en actionnant les essuie-glaces pour tenter de nettoyer le pare-brise couvert d'insectes écrasés. Il n'avait pas l'air d'un escroc. Il y avait quelque chose de désespéré en lui.

Tiny émit un grognement de mépris. Secrètement amoureux de Peggy, il détestait la voir lever les yeux sur d'autres hommes. Et ce grand type blond aux cheveux frisés lui avait été d'emblée antipathique. D'ailleurs les Américains étaient tous trop grands à son goût. Il aurait préféré vivre au milieu des Pygmées, là où sa taille n'aurait étonné personne. Peut-être faudrait-il qu'il en arrive là, un jour ou l'autre ?

— Il m'a regardé, dit-il d'une voix sourde. D'une drôle de façon. J'ai eu l'impression d'être démasqué. Je suis certain qu'il a tout de suite compris que je n'étais pas un vrai gosse, et que c'est ça qui l'a décidé à écrire ce mot.

Peggy ne répondit pas. La Dodge d'occasion se traînait sur la route brûlante. La climatisation ne fonctionnait pas et le poste de radio changeait tout seul de station dès que le véhicule sautait sur un nid de poule. Tiny essaya de se concentrer sur l'épisode du Frelon Vert qui sortait du haut-parleur crachotant incorporé dans le tableau de bord. Depuis qu'il avait posé le pied sur le sol américain il lisait beaucoup de Comics. Les super-héros le fascinaient. C'étaient tous des individus à double identité, comme lui, en quelque sorte. Batman, Superman... ils obéissaient au même schéma. Timides et maladroits le jour, ils se changeaient en surhommes la nuit venue. Tiny rêvait de mettre la main sur un minéral mystérieux qui le métamorphoserait en un jeune homme de six pieds six pouces en l'espace de quelques heures. De la kryptonite verte... ou quelque chose d'approchant, il n'était pas exigeant quant à la matière première.

En ce qui concernait l'Amérique, Tiny était partagé entre deux sentiments contraires. D'une part, sur ce continent de démesure où la moindre maison avait les proportions d'un donjon de château-fort, il se sentait plus petit que partout ailleurs. Mais, d'une autre manière, les États-Unis lui faisaient l'effet d'un pays de cocagne où tous les prodiges devenaient vraisemblables. D'abord il y avait cette énergie atomique dont

les Yankees faisaient grand usage, irradiant à tout va, vitrifiant les déserts, faisant bouillir les océans ou incinérant les petits hommes jaunes quand ceux-ci se montraient trop belliqueux. Personne jusqu'alors n'avait à ce point paru tenir la foudre prisonnière dans son poing, tel le Zeus de la mythologie grecque. Tiny se demandait si l'énergie atomique ne constituait pas l'unique solution à son problème de croissance. Quelque chose lui soufflait que l'Angleterre était un trop vieux pays, un musée des traditions, et que le futur avait désormais pris pension sur cet immense continent. S'il voulait guérir, il lui fallait trouver le moyen de rester ici le plus longtemps possible.

Peggy s'épongea le front avec son mouchoir. Un coup d'œil dans le rétroviseur lui avait suffi pour constater que son nez *brillait*, ses joues *brillaient*, son front *brillait*... Désespérant ! La chaleur moite l'oppressait et elle sentait, à intervalles réguliers, une goutte de sueur filer entre ses seins en direction de son nombril, sous la mince robe de coton à bretelles. Depuis qu'elle était en Floride, elle se sentait molle, sans ressort, vulnérable. Une sorte de résignation s'emparait d'elle. Une somnolence de l'instinct de conservation. Elle était moins rapide qu'en Angleterre, ses réflexes de dompteuse s'émoussaient. Lorsqu'elle pataugeait dans la boue, affublée de ce ridicule bikini qui la laissait aux trois quarts nue, elle se laissait de plus en plus souvent déborder par les sauriens. Longtemps, elle s'était vantée d'établir un lien télépathique avec les fauves, mais les crocodiles résistaient à ses coups de sondes mentaux. Il y avait du minéral en eux. Pas la moindre intelligence, rien que des comportements instinctifs élémentaires. On ne pouvait se les attacher ni s'en faire respecter. Insensibles à la douleur, ils ne s'arrêtaient d'avancer qu'une fois la tête réduite en bouillie par une balle blindée.

La jeune femme soupira. On lui avait maintes fois répété que les Keys possédaient le plus beau panorama du monde, pour sa part elle ne voyait qu'une végétation pelée, des rochers, des plages étroites, et de vieilles bicoques affaissées le long d'une route interminable ponctuée de bornes milliaires. Mais sans doute n'était-elle pas dans l'état d'esprit adéquat pour visiter l'archipel ? Comme par ironie, la fin du feuilleton

radiophonique fut salué par la diffusion de *In the mood*, joué par l'orchestre de Glen Miller.

Elle songea au rendez-vous bizarre qui les attendait au bout de la route. Qui était ce Dexton Colby ? L'un de ces talent-scouts qui arpentaient les États-Unis à la recherche de vedettes potentielles ? Elle n'y croyait guère. Il y avait trop d'angoisse dans le regard du jeune homme. Le message était un appel au secours, pas une menace.

Elle réalisa qu'elle éprouvait une vague attirance sexuelle pour Colby, et s'en irrita. Les choses se révélaient déjà assez compliquées comme ça, point n'était besoin de les envenimer un peu plus par des histoires de lit ! Sans doute la faute en revenait-elle à cette chaleur lourde qui poussait aux affaires de peau ? Il faudrait faire attention, car Tiny perdait vite le contrôle de lui-même dès qu'un amant virtuel entraînait en orbite. Ces derniers temps, il avait traversé une mauvaise passe et beaucoup abusé de l'opium. Il était même passé par une phase hallucinatoire au cours de laquelle il avait élaboré mille plans démentiels. L'un d'eux consistait à devenir assez riche pour pouvoir enfin acheter une île sur laquelle il instaurerait la première république des nains !

— Les petites personnes viendront du monde entier, avait-il expliqué à Peggy. Elles trouveront enfin un monde bâti à leur échelle. Maisons, voitures, tout sera étudié en fonction de leur anatomie. Ce sera formidable !

Sa véhémence avait inquiété la jeune femme, car celle-ci n'ignorait pas que les dérèglements hormonaux engendrent parfois des épisodes de démence chez les malades souffrant de troubles génétiques touchant la fonction thyroïdienne. Par bonheur, la mégalomanie de « l'enfant » avait été passagère.

Les îles se succédaient sans qu'elle leur accorde le moindre coup d'œil. Elle avait hâte d'arriver et d'en finir. Le trajet de Tamiani Trail jusqu'à Key West, via Miami, représentait un long périple pour la vieille Dodge à bout de souffle. Elle dut ralentir pour laisser passer quelques daims folâtres. Il y avait très peu de végétation si l'on exceptait les bouquets de palmiers. Ils atteignirent enfin le bout du monde : Key West, la dernière île du chapelet. On ne pouvait aller plus loin sans tomber dans la

mer. Là, il leur fallut encore un bon moment pour s'orienter dans le vieux quartier. L'hôtel était bâti dans le style hispanique et chaque balcon ou terrasse s'ornementait d'une dentelle de fer forgé. Des paons faisaient la roue sur la pelouse. Dexton Colby parut enfin et les invita à s'asseoir à l'écart. Il ne transpirait pas, et cette particularité mit Peggy en état d'infériorité. Elle se sentait lourde, poisseuse, encombrée par ses seins. Un serveur apporta du thé glacé et une limonade pour « le petit garçon ». Tiny se hissa sur sa chaise. Dès qu'il fut installé, ses pieds ne touchèrent plus terre.

— Excusez-moi pour la limonade, murmura Dex en le fixant droit dans les yeux. C'est pour respecter votre camouflage. Je vais jouer cartes sur table, je suis convaincu que vous n'êtes pas un enfant.

— À quoi voyez-vous cela ? s'enquit Peggy.

— À ses yeux, dit Dex sans cesser de dévisager Tiny. Son regard le trahit.

Puis il battit des paupières et se détourna, gêné.

— Nous sommes vous et moi, Monsieur Flush, dans des situations contraires, fit-il en cherchant ses mots. Vous avez l'air d'un enfant et vous êtes un homme. Moi, j'ai l'air d'un homme et je suis un enfant.

— Où voulez-vous en venir ? coupa Peggy qui s' impatientait. Pourquoi nous avoir fait courir jusqu'ici ? Vous êtes journaliste ? Impresario ?

— Non, non, rien de tout ça, dit Dex avec un geste de la main. Ne vous faites pas de fausses idées. Si je veux vous engager c'est parce que j'ai besoin d'un comédien qui ait l'apparence d'un enfant... En fait il s'agirait d'infiltrer un groupe de gamins pour les protéger à leur insu. Il serait capital qu'on vous prenne pour l'un d'eux, qu'eux-mêmes soient dupes de la supercherie et vous considèrent comme l'un des leurs. Ça a l'air un peu fou, je sais, mais c'est une question de vie ou de mort. Ces gosses sont en grand danger. Il se pourrait bien que l'un d'eux soit assassiné dans les semaines à venir.

## 4

Dex savait qu'il devait maintenant étayer ses affirmations par des faits concrets, mais au moment de prendre la parole, le courage lui manquait, comme à chaque fois. Quels mots devait-il employer pour faire partager ses craintes à ces étrangers ? Il redoutait de les voir soudain s'esclaffer devant un tel ramassis de contes à dormir debout, ou bien (puisque c'étaient des Anglais !) échanger ces regards de connivence que les gens sains d'esprit se lancent dans le dos des fous.

Comment leur donner tort, du reste ? C'était vrai qu'ici sur la terrasse, en plein soleil, face à la mer, les mystères du marécages devenaient peu crédibles. Il fallait connaître les Glades pour comprendre l'étrange magie de ce territoire liquide, toujours stagnant, où le pied avait le plus grand mal à isoler un morceau de terre ferme dans le fouillis des herbes aquatiques. Il fallait avoir vécu à l'ombre des arbres enveloppés de mousse espagnole, bataillé dans les mangroves pour s'ouvrir un chemin à la machette. Qu'est-ce que ces Londoniens – avec leur irritant petit accent snob – pouvaient connaître de la grande nappe endormie courant jusqu'à la ligne d'horizon ?

Un labyrinthe d'herbe et d'eau, voilà ce qu'étaient les Everglades. Un univers pour les moustiques, les oiseaux et les alligators. Une terre de bout du monde, une lisière où le continent américain semblait se ramollir au contact de la mer tel un biscuit trempé.

Il essaya de le leur expliquer, mais c'était difficile, car il n'avait pas le talent d'un conteur et s'irritait de se découvrir si maladroit.

— Ma famille a une maison, là-bas, dit-il enfin, une baraque immense plantée sur un îlot. C'est dans cet endroit que tout a commencé, il y a longtemps. Les Glades ont toujours été une terre de malheur. Pendant longtemps c'est là qu'aboutissaient tous les fuyards du continent. Leur course s'enlisait dans le

marécage, faute de pouvoir aller plus loin. D'abord les Indiens rescapés des guerres d'extermination entre tribus, les Séminoles, les Miccosukee. Et puis les esclaves noirs en fuite. Pour échapper aux Blancs, ils s'enfonçaient dans le marais... et là devenaient esclaves des Indiens !

Les yeux dans le vague, il se mit à parler de la grande répression menée par l'Armée des États-Unis à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle quand la cavalerie, pour réprimer la révolte séminole, avait utilisé des chiens féroces, dressés au carnage. On les appelait les chiens de sang. *Blood Hounds*.

Enfant, il avait vu de vieilles gravures d'époque, des dessins effrayants, qui montraient cette meute hurlante, babines retroussées, galopant sur les traces de sauvages à demi-nus. (Ce qui était une absurdité historique puisque les Séminoles avaient au contraire l'habitude de couvrir leur corps de vêtements compliqués et hautement chamarrés.)

Les chiens de sang l'avaient souvent poursuivi dans ses rêves, et plus d'une fois il s'était réveillé en hurlant, à l'instant où il percevait leur souffle chaud sur ses mollets. Une armée de molosses sans pitié, mordant, déchiquetant, parfaitement adaptée au terrain fangeux. Une armée dont le flair détectait sans peine les fuyards au milieu des hautes herbes.

— Tu sais que c'est notre famille qui les élevait pour le compte de l'armée ? lui avait dit un jour son père, Jessup Colby.

— Nous ? bégaya Dex.

— Ton arrière grand-père Tobias, et ton grand-père Maxwell. Le chenil est toujours là. Tu veux le voir ?

Et ils s'étaient enfoncés dans la mangrove, dans cette portion de l'île où les herbes avaient fini par tisser une résille inextricable et caoutchouteuse. Là, dans la pénombre, Dex aperçut les contours rouillés de grandes cages à demi-englouties par la végétation. Il y en avait une dizaine. Des enclos de fer forgé aux barreaux entrecroisés.

— C'étaient des bêtes terribles, murmura Jessup. Pour les produire, on croisait les chiens les plus féroces de chaque meute. Ça finissait par donner des monstres qui s'entre-dévoraient. Certains devenaient tellement incontrôlables qu'il fallait les abattre. Les soldats venaient en prendre livraison là-

bas, sur le vieux ponton. Ils les faisaient monter à coups de fouet dans des barges de bois. C'était un vrai troupeau d'enfer. Ils aboyaient à vous rendre sourd.

Dex avait toujours éprouvé une honte diffuse à l'idée que sa famille avait pu se compromettre dans un tel trafic. Des chiens féroces lancés aux basques d'hommes et de femmes désemparés. Il savait que les dogues, une fois convenablement excités, perdaient la tête et ne craignaient plus rien, ni la douleur ni la mort. Le délire du carnage faisait d'eux des combattants rêvés, n'hésitant nullement à se sacrifier. Les Allemands et les Japonais avaient utilisé de telles bêtes pendant la guerre.

Les chiens de sang... il en avait résulté une souillure indélébile, quelque chose de sale qui resterait à jamais attaché au nom des Colby. Dex, à la différence de son père, n'était pas fier d'avoir associé son nom à cette « pacification ».

— Êtes-vous forcé de remonter si loin ? interrogea la jeune femme.

Dex s'ébroua, brutalement tiré de ses pensées.

— Oui, dit-il d'une voix mal assurée. Car c'est là l'origine de la malédiction.

— Quelle malédiction ? demanda « l'enfant » qui n'avait pas touché à sa limonade.

— Celle que les Tootonees, une branche voisine des Séminoles, ont lancé sur ma famille, répondit Dex dans un souffle. Dès qu'ils ont su d'où venaient les bêtes, leurs sorciers ont élaboré un charme. Ils ont appelé à la rescousse le totem du clan, en le suppliant de nous punir, nous les Colby, et ceci jusqu'à la trente-sixième génération. On dit qu'ils ont exigé le sang de chaque enfant mâle du clan détesté dès lors que celui-ci fêterait son dixième anniversaire.

— Pourquoi cet âge, précisément ? s'enquit Tiny.

— Parce que c'est, chez eux, celui où chaque garçonnet est désormais considéré comme un adulte à part entière. En condamnant nos « guerriers » à la mort, il vouait la « tribu » des Colby à une extinction rapide.

— Quelle forme devait emprunter cette mort ? interrogea Peggy.

— Leur totem étant un crocodile, il est logique que cette « divinité » ait mobilisé ses semblables pour l'assister dans son travail, fit Dex un peu trop sèchement. Je veux dire par là que la mort devait venir du marécage, par l'entremise d'un crocodile. Et c'est ce qui est arrivé. Un enfant est mort, dévoré. C'était mon petit frère David. Il avait dix ans.

Peggy grimaça.

— Écoutez, lâcha-t-elle. Avant d'aller plus loin je voudrais savoir si vous croyez ou non à ces foutaises ? Nous ne sommes ni magiciens ni extralucides. Nous n'avons pas davantage de pouvoirs occultes. Je suis dompteuse et Tiny roi de l'évasion. Hors de ces domaines un peu particuliers, nous ne pouvons rien pour vous.

Dex leva les mains, comme pour réclamer une trêve.

— Ne vous méprenez pas, lança-t-il. Ce n'est pas parce que je raconte cette histoire que j'y adhère ! Mais vous devez la connaître parce que tout le reste en découle. Cette « malédiction » et la disparition de mon frère ont fini par générer une véritable psychose familiale dont les conséquences se font encore sentir à l'heure qu'il est. Ce que je veux dire par là, c'est que quelqu'un utilise ce conte à dormir debout pour nous faire du mal... et je veux savoir de qui il s'agit.

— D'accord, soupira Peggy. Parlez-nous du premier... « accident ».

Dex baissa les yeux. Il était toujours mal à l'aise quand il abordait cette partie de l'exposé. Il avait douze ans à la mort de David, et il avait vécu les événements à travers le voile d'incrédulité qui entoure les choses à cet âge. Aujourd'hui encore, les scènes enregistrées dans sa mémoire lui semblaient sortir d'un film mélodramatique, une bande à la manière de *Leopard Man*, *Cat People* ou *I Walked With a Zombie*.

Il ne savait même plus s'il avait éprouvé de la peine. David, à dix ans, l'agaçait. C'était un « petit », un adversaire qui lui volait ses jouets, les cassait. Il l'avait maudit, plus d'une fois. Cela avait engendré une certaine forme de culpabilité après le drame.

— Que s'est-il passé ? insista Peggy.

— On n'en sait rien, murmura Dex. Il n'y a eu aucun témoin. C'est arrivé un après-midi, alors que la nurse promenait le gamin le long du ruisseau.

La nurse... Il la revoyait très bien, elle, alors que les traits de David avaient au contraire tendance à s'effacer. Elle s'appelait miss Elody Swanshaw. Elle avait vingt-deux ans, un petit visage effronté toujours rieur et une ombrelle dont elle ne se séparait jamais. Elle chantonnait souvent d'une voix haut perchée des *nursery rhymes* dont elle était l'auteur. À travers tous les États-Unis c'était le chaos, le chômage, la grande crise. Des hordes de vagabonds affamés, dépenaillés, se répandaient sur les routes à la recherche d'un hypothétique travail, mais ici, dans les Glades, ce tumulte semblait lointain, presque irréel. On vivait hors du monde, au rythme des siestes, des citronnades et du thé glacé que Nounou Babo servait sur la véranda.

Miss Elody leur dispensait des rudiments d'instruction car Jessup Colby ne croyait guère à la vertu des études. Comme il aimait à le répéter : on ne devient pas un homme en trempant un porte-plume dans une bouteille d'encre. Cette profession de foi convenait à Dexon qui ne se sentait aucune vocation pour l'arithmétique ou la géométrie.

Oui, la chose était arrivée un après-midi comme tous les autres, sans s'annoncer par ces présages obscurs que Nounou Babo aimait tant déchiffrer dans les incidents les plus anodins.

À la fin du repas miss Elody tendit la main à David pour l'inviter à promenade, et le petit obéit. On ne résistait pas à miss Elody, et Dex regrettait parfois d'être à présent trop grand pour bénéficier des attentions de la jeune fille. Il jalousait David quand le petit se blottissait contre la poitrine de la nurse et que sa joue frôlait le mignon petit sein gonflant l'étoffe du corsage. Dieu ! qu'il aurait voulu être à sa place ! Ce sale cafard pleurnichard se rendait-il compte de la chance qu'il avait ? Sûrement pas, à dix ans on n'était encore qu'un bébé !

David s'enfonça dans le boqueteau, trottinant aux côtés d'Elody. Cette partie de l'île était sombre et humide, mais les arbres vous protégeaient de la morsure du soleil et P'pa avait

fait aménager le long du ruisseau un chemin pavé, de manière à ce qu'on puisse circuler sans patauger dans la boue. La nurse et l'enfant faisaient fréquemment cette promenade « digestive », et personne chez les Colby n'y voyait malice.

En fait, personne ne savait que la jeune fille profitait de cette demi-heure de solitude pour retrouver dans la mangrove un jeune vaurien des environs. Un chasseur qui piégeait les oiseaux du marécage pour prendre leurs plus belles plumes et les vendre aux couturiers du monde entier. C'était un cajun, une canaille de Français au nom imprononçable : Devereaux ou Donnadiou, quelque chose comme ça. Une sale engeance qui venait des bayous de Louisiane où il avait eu maille à partir avec la police. Après avoir sermonné l'enfant pour qu'il joue gentiment au bord du ruisseau, Elody s'en allait retrouver le chasseur pour faire l'amour au fond de son canot. Jusqu'à présent David avait toujours attendu, en grignotant des friandises qu'Elody dérobaient à la cuisine pour cette occasion. Ce petit goinfre oubliait tout pourvu qu'on l'approvisionne en tarte aux patates douces ou en confiture d'ananas.

Ce jour-là, le chaos fit irruption dans la vie des Colby sous l'aspect d'une Elody hurlante, défigurée par la terreur, qui jaillit du sous-bois en bégayant des mots incohérents. David avait disparu pendant qu'elle se prélassait dans les bras du Cajun. À son retour, elle avait découvert des traces sur le sol. Des marques boueuses... et des flaques de sang. Aussitôt, Jessup Colby décrocha son fusil et toute la famille se rua sous les arbres.

Dex gardait des souvenirs très précis de cette cavalcade le long du ruisseau, dans la touffeur du couvert. Il ne se rappelait pas avoir eu peur. Il n'avait éprouvé qu'une excitation diffuse et amusée, parce que ce cache-cache inopiné troublait agréablement la monotonie de la sieste. Il avait sauté à cloche-pied sur le pavage, persuadé que ce petit morpion de David s'était perdu dans les buissons. Il n'avait commencé à s'imprégner de la réalité des faits qu'en apercevant le sang, sur les dalles de pierre blanche, et les empreintes de pattes boueuses. Quelque chose semblait s'être hissé sur la berge après

avoir pataugé dans la vase. Un animal qui avait laissé derrière lui la longue trace rectiligne de sa queue. Un alligator.

P'pa sauta dans le ruisseau qui n'était guère profond. L'eau lui arrivait à peine aux genoux. Penché en avant, les mains crispées sur le fusil, il avançait en soulevant de grandes gerbes d'éclaboussures. Un peu plus bas, on découvrit un morceau de la chemisette de David, tout gorgé de sang, et l'une de ses chaussures. Mais rien d'autre. Pas de cadavre... pas de débris corporels. Ça n'avait rien d'étonnant, car les crocodiles ont l'habitude d'emporter leurs proies avec eux, pour les dévorer dans l'eau, là où ils se sentent en sécurité.

C'est à cet instant que M'man se mit à hurler d'une voix atroce, insupportable, et Dex se boucha les oreilles. P'pa lui ordonna de se taire.

— Ce n'est pas possible ! gronda-t-il, j'ai posé une grille à l'embouchure du ruisseau, aucun crocodile n'a pu l'escalader.

Dex savait que c'était vrai. Il avait aidé son père à enraciner l'obstacle de manière à ce que le bras d'eau ne soit plus accessible aux sauriens. La grille était munie de pointes acérées, et les alligators étaient trop mauvais marcheurs pour s'aventurer sur les terres à pied sec. Jamais on ne les rencontrait en dehors de leur habitat naturel. Lorsqu'ils escaladaient une berge, c'était pour s'effondrer sur le sable et se laisser cuire au soleil, jamais davantage.

Jessup Colby courut jusqu'à la herse de fer sans rencontrer le moindre saurien. M'man se griffait la figure et Nounou Babo marmonnait des formules magiques dans ce que Dex surnommait son « sabir de cannibale ».

On ne retrouva jamais David. La bête était venue de nulle part, l'avait pris et dévoré. Jessup eut beau sonder le marécage, abattre et éventrer tous les crocos du voisinage, il ne put mettre la main sur le corps du petit garçon. C'est à ce moment que Nounou Babo, impressionnée par l'aspect irrationnel du drame, commença à parler du crocodile fantôme. Jessup lui ordonna de se taire ou de faire son balluchon. Quant à miss Elody, il la corrigea à coups de fouet. Il l'aurait tuée si M'man et le shérif Ben Dusk ne l'avaient pas retenu. Dex se souvenait de la robe

blanche de la jeune femme, déchirée par la lanière de cuir, et des taches de sang sur la dentelle. Le fouet lui avait cinglé le visage en diagonale, lui fendant le nez et la bouche en deux, et il ne faisait nulle doute qu'elle resterait défigurée à jamais. Nounou Babo la pansa du mieux qu'elle put et l'aida à prendre la fuite avant que la fureur ne s'empare de nouveau de Jessup Colby.

— Vaut mieux partir tout de suite sans demander vot' reste, avait chuchoté la grosse femme noire en soutenant la blessée jusqu'à l'embarcation du shérif. Sinon le maître vous écorchera vive avec son nerf de bœuf, et je ne peux pas dire qu'il aurait tort de le faire !

C'était la dernière image que Dex conservait de miss Elody. Un visage boursoufflé, enveloppé dans un linge taché de rouge. Il n'avait aucune idée de ce qu'elle avait pu devenir.

## 5

— D'accord, fit Peggy. Tout cela est fort triste. Mais qu'elle est votre version de l'histoire ? Si le crocodile n'a pas pu remonter le ruisseau à cause de la grille, d'où sortait-il ?

Dex s'agita sur son siège.

— Je pense qu'on l'a amené sur l'île, dit-il. Quelqu'un qui nous voulait du mal. On a pu le transporter dans une barge, la gueule et la queue ficelées, puis le hisser à terre pendant que la nurse se rendait à son rendez-vous galant. Vous comprenez ? À mon avis, on l'a conduit jusqu'à David, puis on l'a libéré de ses entraves.

— Mais pourquoi ne l'a-t-on pas retrouvé, ensuite ?

— Une fois sa... proie attrapée, il a repris le chemin de l'eau, sans s'attarder, guidé par son instinct. Et si mon père n'a jamais pu le retrouver, c'est que l'animal venait de beaucoup plus loin et qu'il est retourné chez lui, sur son territoire habituel.

— Un crime prémédité, donc ? observa Tiny. Et vous soupçonnez quelqu'un en particulier ?

— Non... souffla Dex Colby. Mon premier mouvement a été d'accuser les Indiens, mais, par la suite, j'ai découvert que mon père avait d'autres ennemis.

Il se passa la main sur le visage, but une gorgée de thé, et déclara d'une voix sourde :

— De toute manière, ce n'est pas cette première mort qui m'intéresse. Elle est trop lointaine, trouver le coupable – si coupable il y a – me paraît bien aléatoire. Après tout ce n'était peut-être qu'un accident, et il est possible que David ait été véritablement victime d'un alligator en maraude... Le problème c'est que d'autres ont suivi. Et qu'on ne peut les attribuer, cette fois, à un crocodile en balade.

— D'autres ? fit Peggy en fronçant les sourcils. Combien ?

— Trois, laissa tomber Dex. Chaque fois des gosses de dix ans apparentés de près ou de loin aux Colby. Nounou Babo

prétend qu'il s'agit du déroulement normal de la malédiction, mais je ne peux me satisfaire de cette explication. Je suis persuadé qu'un nouveau crime se prépare, je suis décidé à l'empêcher. Le drame est imminent. Il me faut quelqu'un sur place. Quelqu'un qui jouera le rôle de la chèvre. Vous avez l'habitude du danger et je peux vous présenter comme de lointains cousins d'Angleterre. Acceptez-vous de tenter votre chance ? Votre prix sera le mien.

— Il faudra nous fournir un dossier plus complet, marmonna Tiny, et accepter de répondre à toutes mes questions. Après tout, c'est ma peau qui sera en jeu.

— Je vous donnerai davantage de détails en route, dit Dexon Colby. Vous me prenez peut-être pour un fou mais il n'en est rien. Dans nos région on a la haine tenace, et l'on règle ses comptes en privé. Il est possible que nous fassions les frais d'une vengeance liée aux occupations de ma famille.

— Les chiens de sang ? fit Tiny.

— Pas seulement, murmura Dex. Mon père n'avait pas que des amis.

— Vous parlez de lui au passé, il est mort ?

— Pas tout à fait.

— Alors il est vivant ?

— Si l'on veut. Vous verrez cela par vous-même, une fois dans les Glades.

Peggy et Tiny n'avaient pas besoin de se consulter pour savoir qu'ils accepteraient la proposition de Dexon Colby. Ils risquaient tous les jours de se faire dévorer par dix crocodiles bien réels pour un cachet de misère ! L'étrange jeune homme, lui, leur proposait une grosse somme pour affronter un saurien fantôme. L'affaire, dans leur esprit, était donc entendue.

— Vous allez penser que j'insiste, fit Peggy, mais je voudrais être bien certaine d'une chose : que vous ne souscrivez pas à cette superstition. Vous avez tout de même conscience que cette histoire de malédiction indienne ne tient pas debout ? Pourquoi l'anathème des Séminoles, lancé à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, aurait-il attendu trente ans avant d'entrer en action ? Et pourquoi frapper votre frère ? Deux ans avant l'accident, vous aviez dix

ans, vous aussi. Vous constituiez donc une cible parfaitement valable... et pourtant vous n'avez pas été attaqué.

Dex Colby baissa les yeux. Peggy sentit qu'il luttait contre de vieilles peurs ancrées en lui. Il avait beau jouer les esprits forts, les craintes de l'enfance avaient laissé des traces indélébiles.

— Vous ne m'apprenez rien, dit le jeune homme. J'ai mille fois retourné les faits dans ma tête. Je veux bien admettre que la première disparition était un accident, mais je ne peux pas me résoudre à mettre les autres morts sur le compte d'une coïncidence. Cela voudrait dire que la dévoration par les crocodiles est une affection congénitale dans la famille Colby !

— Qu'en pensent les autorités ? lança Tiny. Ce taux de mortalité ne leur a pas mis la puce à l'oreille ?

— Non, fit Dex. Les flics pensent que les Colby passent leur vie à taquiner les alligators, que la chasse aux sauriens est devenu pour nous une sorte de sport familial... Dans ce cas, rien d'étonnant à ce que les pertes humaines soient aussi fréquentes. Il y a beaucoup d'accidents mortels dans les Glades. Des chasseurs de crocos qui disparaissent au cours d'une traque et qu'on ne retrouve jamais. La plupart du temps, ils se sont fait surprendre dans leur canot par un mâle plus rapide que ses congénères. Ou bien ils étaient saouls, et se sont endormis dans les roseaux. Après l'accident, mon père s'est lancé dans une sorte de génocide, comme s'il voulait exterminer tous les alligators de Floride. Cela nous a donné mauvaise réputation, et les shérifs des alentours ont toujours tenu pour acquis, depuis, que nous étions d'indécrottables persécuteurs de crocodiles. De là à penser que nous méritons ce qui nous arrive, il n'y a qu'un pas.

Dex cherchait ses mots. L'incrédulité qu'il lisait sur le visage des deux Anglais provoquait chez lui un début de panique. Que ferait-il s'ils décidaient de couper court et de s'en aller ?

Comment les convaincre ? Comment raconter la période de folie qui avait suivi la disparition de David ?

Dexton conservait, fichée dans sa mémoire, l'image de son père, muré dans le chagrin, les mâchoires verrouillées, n'adressant plus la parole à personne. Son père qui se levait à l'aube, jetait ses armes dans un canot à moteur et s'enfonçait

dans le marécage pour tuer les crocodiles. Toujours plus de crocodiles. Toute la journée durant on entendait claquer son fusil dans le lointain. Il fabriquait lui-même ses cartouches, dosant la poudre au-delà de la limite de sécurité pour leur donner plus de puissance. Il limait les balles ou bien les incisait en croix afin qu'elles créent le plus de dégât possible.

— Vous êtes fou, Jessup, lui avait dit Ben Dusk, le shérif. Un de ces jours votre fusil va vous péter au nez et vous arracher la moitié de la tête. Vous ne pouvez pas continuer comme ça. Pas plus que vous je n'apprécie ces bestioles, pourtant il est hors de question que vous mettiez les Glades à feu et à sang. La mort de David est un regrettable accident, soit, mais la vie doit continuer.

Il parlait en pure perte, Jessup Colby n'écoutait plus personne. De l'aube à la tombée de la nuit il errait dans le marécage, fusillant les alligators à bout portant, au mépris du danger. Lorsqu'il leur avait fait exploser la tête, il les tirait au sec et leur ouvrait le ventre. Ne trouvant pas ce qu'il cherchait, il reprenait sa traque, sans relâche.

C'était une guerre sans merci. Sa guerre.

— Ça finira mal, sanglotait Nounou Babo en se cachant la figure dans son tablier. Le maître est en train de se perdre. On ne tue pas les fantômes avec de simples balles. Les esprits des eaux s'amuse à le rendre fou.

Le marécage s'emplissait de carcasses pourries. On ne pouvait plus remonter un bras d'eau sans tomber sur un squelette d'alligator récuré par les oiseaux et les charognards. Les abords de la maison se changeaient en champ de bataille. Cette provende faisait le bonheur des échassiers gourmands de viande, au long bec fouilleur.

Dex gardait un souvenir très confus de cette période. M'man regardait à travers lui sans le voir, et s'il lui adressait la parole, elle le rabrouait. Bientôt elle s'alita et ne quitta plus la chambre. Nounou Babo lui montait des bouillons, des tisanes. La nuit, elle était la proie de cauchemars qui lui arrachaient des cris d'effroi. Insensiblement, Dex avait été gagné par l'étrange certitude que ses parents n'auraient pas fait tant d'histoires si c'était *lui* que le

crocodile avait avalé. Il ne savait pas d'où lui venait cette impression désagréable, mais elle le taraudait.

Peu à peu, il décida de ne plus s'occuper de ces problèmes et il abandonna les adultes à leurs démons personnels pour se rapprocher de Nounou Babo. Son père lui faisait peur. Décharné, les yeux luisant de fièvre, ne dormant plus que quelques heures par nuit, Jessup offrait l'aspect de ces braconniers de marécages qui vivaient tels des animaux dans des huttes de roseaux. Ses affaires périclitaient mais il n'en avait cure. Une semaine s'écoulait parfois sans qu'il daigne reparaitre à la maison. Pendant tout ce temps, on ne savait s'il avait été blessé par un saurien et gisait quelque part dans le marais, agonisant au milieu des nuées de moustiques.

— La fièvre retombera, répétait Nounou Babo. Il faut de la patience.

M'man mourut de consommation trois mois après la disparition de David. Elle avait cessé de s'alimenter et même de boire pour hâter sa fin. On l'enterra derrière la maison, et, l'après-midi même, P'pa se remit en chasse. Sa croisade lui faisait beaucoup d'ennemis parmi les chasseurs de crocodiles, car on disait qu'il massacrait les plus belles bêtes sans tenir compte des peaux.

— C'est un cinglé ! grognaient les hommes dans les tavernes. Il les coupe en morceaux, un vrai saccage. Il nous porte préjudice, on devrait se décider à l'enfermer avant que quelqu'un ne lui flanque un méchant coup de fusil.

C'est ce qui arriva, du reste. La blessure fut légère mais elle permit à Jessup Colby de se ressaisir quelque peu. Immobilisé, il en profita pour mettre de l'ordre dans ses affaires. Un soir, il appela Dex à son chevet et lui dit :

— J'ai fait mes comptes. Tu vas partir en pension, ce sera mieux ainsi. Je n'ai pas le temps de m'occuper de toi et je ne veux pas que tu grandisses dans les jupes d'une négresse. J'ai payé d'avance tes années d'internat. Fais de ton mieux, tu n'auras pas besoin de m'écrire. Désormais ce sera chacun pour soi. J'espère que tu sauras te débrouiller, pour moi, la vie est finie et je ne veux pas t'entraîner là-dedans. J'ai placé notre

capital de manière à pouvoir vivoter quelque temps. Essaye de devenir un homme et ne reviens jamais ici.

Et le temps passa.

La voix de Peggy Cableford ramena une fois de plus Dexon Colby à la réalité.

— Ainsi donc, résuma-t-elle, les morts successives survenues chez vous n'ont jamais débouché sur un diagnostic d'assassinat ?

— Non, avoua Dex. Mais je suis bien certain de ne pas être paranoïaque. Tous ces gosses ne sont pas morts par accident ou imprudence comme le prétendent les flics. Quelqu'un nous persécute. Quelqu'un qui s'acharne sur nous.

— Ces enfants morts, fit Tiny. Qui étaient-ils ?

— Des cousins plus ou moins proches. Les fils des sœurs ou des frères de mon père. Tous les Colby ne vivent pas dans les Glades.

— Que faisaient-ils chez vous alors ? Venaient-il y passer des vacances ?

Le regard de Dexon se troubla.

— C'est plus compliqué, souffla-t-il. Je vous expliquerai lorsque nous serons sur place. Mon père n'a jamais désarmé, et, à cause de lui, s'est installé une drôle de situation. Une sorte de « concours » auquel tous les enfants de la famille sont invités à participer lors de leur dixième anniversaire. C'est un peu morbide et surtout très dangereux. Je voudrais que vous mettiez fin à ce rituel en élucidant le mystère, une fois pour toutes.

## 6

Ils prirent la route une heure plus tard, après avoir convenu qu'ils abandonneraient la vieille Dodge sur le parking de l'hôtel. Auparavant, Dex s'était rendu à la banque pour retirer une importante somme en liquide. Il leur remis la moitié des liasses et leur conseilla d'acheter quelques bagages ainsi que des vêtements de rechange, de manière à offrir l'aspect rassurant de deux voyageurs convenables. Il était préférable en effet qu'ils évitent de repasser par la ferme à crocodiles de John Mosey pour récupérer leurs effets personnels s'ils voulaient éviter une explication orageuse.

La jeune femme et l'enfant profitèrent de ce moment de solitude pour échanger leurs impressions. Ils tombèrent aussitôt d'accord pour tenter l'aventure, même si Peggy était en réalité beaucoup plus impressionnée par ces histoires de fantômes qu'elle ne voulait bien l'admettre.

— Qu'est-ce que tu penses de ce type ? s'enquit Tiny. Et je ne parle pas de son physique de jeune premier.

— Il est bizarre, admit la jeune femme. Il a peur. Il en sait beaucoup plus qu'il n'en dit. Il n'est pas impossible que ces histoires de malédiction lui aient un peu tourné la tête. Je me méfie des névroses familiales. On n'a jamais rien inventé de mieux pour fabriquer des légions de timbrés héréditaires.

Ils prirent la route dès que le coffre fut rempli. Peggy sur le siège avant, à côté du conducteur, Tiny à l'arrière. « L'enfant » sentait croître sa jalousie d'heure en heure mais déployait de terribles efforts pour la masquer.

Dexton Colby conduisait une Packard bleu électrique à air conditionné. Lorsqu'on roulait toutes les vitres remontées une agréable fraîcheur finissait par emplir l'habitacle.

Le jeune homme présentait tous les signes d'une grande tension nerveuse et ses phalanges blanchissaient par moment sur le volant, comme s'il se préparait à expédier la voiture dans

le décor. Peggy faisait tout ce qu'elle pouvait pour détendre l'atmosphère, mais Dex y prêtait à peine attention.

— Vous employez souvent ce mot « hammock », que signifie-t-il ? s'enquit la jeune femme, à bout d'imagination.

— Un hammock c'est une sorte d'île au milieu du marécage, expliqua Dexon. Un tertre composé de sable et de végétaux. Cela finit par former une galette fibreuse où poussent des palmiers, des palétuviers. Les hammocks sont les seuls endroits où l'on peut se déplacer à pied sec. Certains sont assez grands, mais la plupart n'excèdent pas dix ou quinze mètres de diamètre. Le marécage couvre environ 600 000 hectares, les politiciens du coin veulent le transformer en parc national, ce qui veut dire qu'on ne pourra plus y chasser ni les oiseaux ni les alligators. Ce qui est absurde.

Ils arrivèrent bientôt en vue du marécage, et Peggy comprit pourquoi on nommait les Glades « l'océan d'herbe ». Une brume de chaleur moite planait à l'horizon, brouillant le paysage monotone de cette immense rivière presque à sec.

— Les Glades sont alimentées par le lac Okechobee, dit Dexon. Le cours d'eau s'étale sur une largeur de près de 120 kilomètres, mais sa profondeur ne dépasse pas 50 centimètres, le plus souvent.

— Au moins on ne risque pas d'y perdre pied, observa la jeune femme.

— Ça ne veut pas dire qu'il n'y a pas de danger, fit Dex Colby. 50 centimètres, c'est assez pour les crocodiles. L'eau trouble les dissimule. Et puis il y a les sables mouvants.

Peggy réprima un frisson. Cette immensité où sinuaient des couloirs liquides aux courbes tortueuses lui faisait l'effet d'un labyrinthe végétal. Une fois engagé au beau milieu du marécage on devait rapidement perdre le sens de l'orientation. À certains endroits, la muraille d'herbe s'élevait à plus de trois mètres, vous bouchant l'horizon. Elle s'imagina un instant, à pied, égarée dans les roseaux géants, piétinant dans la vase avec la hantise d'être rattrapée par un alligator que sa gesticulation n'aurait pas manqué d'attirer.

Seules les nuées d'oiseaux qui, par instants, s'égaillaient au-dessus de la ligne d'horizon, apportaient un bref éclair de

beauté à ce paysage de désolation. Les plumages accrochaient alors la lumière du soleil, peuplant l'air d'une palpitation blanche ou rose.

Ils atteignirent enfin le bout du monde – Spot Junction – là où la terre ferme se délitait. Quelques baraques se dressaient à proximité d'un ponton. Une statue de marbre sombre marquait le centre de ce village rudimentaire. Elle représentait un homme à demi nu, figé dans l'attitude d'un coureur à pied, le corps décharné à l'extrême, les coudes collés aux flancs. Bien que planté au sommet de son piédestal, il paraissait sur le point de prendre son envol. En arrivant au pied du monument, Peggy s'aperçut tout à coup qu'il s'agissait d'un Noir dont le sculpteur avait représenté les traits négroïdes et les cheveux crépus avec une stylisation qui frisait la caricature.

— Qui est-ce ? demanda-t-elle.

— On le surnommait Speedy Hooligan, dit Dex Colby. C'était le fils de Nounou Babo. Un coureur remarquable, il faisait office de messenger entre le marécage et la terre ferme. Quand on avait besoin de quelque chose, d'un médecin, d'un prêtre, on l'expédiait avec un message dans un étui de cuir passé autour du cou. Il était capable de battre tous les records. Nounou Babo était très fière de lui.

— Il est mort ?

— Oui, il y a cinq ou six ans, d'une crise cardiaque. Un matin on l'a retrouvé la tête dans son assiette de gruau. Il avait un peu trop présumé de ses forces. C'est mon père qui a fait ériger cette statue pour faire plaisir à Nounou Babo. Il voulait également faire porter une inscription sur le socle : « En souvenir de celui qui fut plus rapide que le vent », mais Nounou l'a prié de n'en rien faire, estimant que ç'aurait été en quelque sorte un péché d'orgueil. Chaque dimanche elle vient jusqu'ici pour fleurir la statue et la briquer avec un désherbant, afin d'enlever les lichens et la mousse qui ont tendance à la recouvrir. C'est une vieille dame pleine d'idées bien arrêtées, quand vous la rencontrerez il faudra éviter de la heurter de front. Elle radote mais elle est très perspicace, elle pourrait bien vous percer à jour si vous n'y prenez pas garde.

Au fur et à mesure que le temps passait, Dexton cédait à un défaitisme grandissant. Il était maintenant à peu près certain que ses compagnons de voyage allaient rebrousser chemin au bout du ponton, là où les attendait l'hydroglisseur à la grande hélice encagée qui permettait de se déplacer sur la rivière d'herbe sans s'embourber. Il se reprochait de n'avoir pas su se montrer plus convaincant.

Il ne lui restait plus beaucoup de temps pour « emporter l'affaire » à présent, et il se creusait la tête pour essayer de leur jeter un défi qui les contraindrait à accepter le rôle qu'il désirait leur faire jouer. Se rappelant les rares moments passés à la maison familiale lorsque le collège libérait les élèves pour les fêtes de Santa Claus ou les vacances d'été, il lança :

— Dès que je suis devenu « freshman » à la pension, mon père a fait de la chasse aux alligators sa principale source de revenus, même si c'était là une occupation indigne pour un gentleman du Vieux Sud. Il les tuait, les écorchait, et les tannait lui-même, avec l'aide de Speedy Hooligan. Et cela comme le premier écumeur de marécage venu. Il avait monté une tannerie derrière la maison. Un hangar d'où s'échappaient des odeurs abominables qui me rendaient malade à crever. Il a même mis au point des procédés de conservation qui assuraient une souplesse et une brillance inégalables à ses cuirs. Les gens de la famille voyaient la chose d'un très mauvais œil. Sa renommée est allée grandissant. Il travaillait pour des compagnies mondialement connues. C'est à ce moment qu'est née la légende du trésor.

— Quel trésor ? fit Tiny avec mauvaise humeur, vous ne nous aviez pas encore parlé de ça.

— Chaque fois qu'il concluait une vente, mon père changeait les billets contre de l'or, murmura Dex. Des dollars d'avant la Guerre civile, qu'il faisait astiquer par Nounou Babo. Depuis le Krach de 29, il n'avait plus aucune confiance dans les banques ni dans le papier monnaie. Il ne voulait plus être à la merci d'une faillite ou d'un mauvais placement. Sa fortune, il désirait la conserver à portée de la main, en permanence. La savoir réelle, solide, pas réduite à quelques lignes d'écritures dans un livre de comptes. Nounou m'a souvent raconté qu'elle avait de

cette façon astiqué des dizaines et des dizaines de pièces d'or. Cela l'effrayait du reste, car étant très religieuse elle assimilait l'or au péché.

— Où votre père cachait-il cette fortune ? s'enquit « l'enfant ».

— Je ne sais pas, avoua Dex. Personne n'en a jamais rien su. Je crois qu'il s'amusait à la faire miroiter aux yeux de la famille pour se venger des histoires qu'on racontait dans son dos. Mes oncles et mes tantes ne se privaient pas de répéter qu'il était fou à lier, qu'il fallait mettre ses biens en tutelle. Alors il jouait à les provoquer. Chaque fois que son frère ou sa sœur passait à la maison, il sortait ostensiblement une bourse de cuir de sa poche et la renversait sur la table de la cuisine en disant à Nounou Babo : « Astique-moi ça, Blackie, je veux que ça reluise comme autant de petits soleils, tu entends ? Je veux pouvoir en poser un sur ma table de chevet, cette nuit, et lire ma bible à sa lueur ! » Nounou prenait ça au pied de la lettre, elle frottait les pièces une par une avec un coin de son tablier. Elle se dépêchait, pour qu'on la débarrasse le plus vite possible de cette monnaie du démon. Ça m'amusait de voir briller les yeux de mes tantes, il n'était pas très difficile de comprendre qu'elles se livraient à tout un travail de conversion et d'additions pour essayer de déterminer le montant du magot.

— Et vous pensez que votre père a caché son butin dans le marécage ? interrogea Peggy.

— Sans aucun doute, dit Dex ton d'un ton sourd. C'était un pied-de-nez, vous comprenez ?

— Non, grogna Tiny.

— Mais si, insista Dex. C'était sa façon à lui de se moquer de la cupidité de la famille. Une manière de chantage. Lorsque la maladie l'a rattrapé, il a clairement laissé entendre que si l'on désirait mettre la main sur l'or, il fallait continuer son œuvre.

— Tuer le crocodile fantôme ? hoqueta Tiny.

— Oui, je crois, balbutia Dex.

Après avoir récupéré leurs bagages, ils prirent la direction du ponton. L'hydroglisseur les attendait là, conduit par un indien coiffé d'une casquette à longue visière et dont les yeux bridés disparaissaient derrière des lunettes d'aviateur. Tiny examina

avec curiosité la barge de métal à l'arrière de laquelle on avait tant bien que mal installé un petit moteur d'avion. La grande hélice tournoyait à l'intérieur d'une cage de fil de fer. Le pilote conduisait cet étrange canot du haut d'un siège surélevé planté à la proue, cette situation lui permettant de porter son regard au-dessus des hautes herbes qui bouchaient l'horizon aux simples passagers. « L'enfant » fit un effort pour oublier la chanson des moustiques. Peggy, elle, ne cessait de s'expédier des gifles qui rougissaient sa peau laiteuse. Pendant que Dexton procédait au transbordement des valises, ils regardèrent tous deux le marécage avec la même appréhension. N'étaient-ils pas en train de commettre une erreur en se laissant entraîner dans cette aventure ? D'habitude ils ne s'engageaient dans un « coup » qu'après avoir consulté leurs fiches, mais Dexton Colby ne leur lâchait les informations qu'au compte-gouttes.

« Il attend que nous ne puissions plus rebrousser chemin pour lâcher le paquet ! » songea Tiny avec irritation.

— Vous avez parlé de maladie, fit Peggy dès que le jeune homme reprit pied sur le débarcadère. De quoi souffre votre père ? Vous devez nous le dire, rappelez-vous que nous sommes censés faire partie de la famille.

— En 35 il finit par sombrer dans la mélancolie, dit Dex avec réticence. Les médecins ont parlé de sénilité précoce, d'involution cérébrale... Bref, il a cessé de parler et n'a plus quitté son fauteuil. Depuis, il est comme mort au monde extérieur. Sourd, muet... et même aveugle. Il est difficile de savoir s'il a conscience de ce qui se passe autour de lui. Il ne répond pas. Nounou Babo s'occupe de lui, le fait manger, le nettoie. Il n'a que soixante-cinq ans, mais lorsqu'on le voit on croirait un centenaire. Le chagrin l'a miné. Il s'éteint doucement. Vous n'obtiendrez aucun renseignement de lui, pas la peine d'y compter.

— Vous avez fait allusion à une sorte de « concours », murmura Tiny. Il serait temps de nous expliquer de quoi il s'agit.

Dexton prit le temps de sortir un mouchoir pour s'éponger le front.

— C'est à cause du « trésor », annonça-t-il. En fait, c'est mon père qui a contribué à installer cette situation. Il a réussi à convaincre la famille que le magot irait à celui des gosses qui parviendrait à résoudre une sorte de devinette... d'énigme, en relation avec la légende du crocodile.

— Une devinette ? marmonna Tiny. Et vous voulez nous faire croire que chaque fois qu'un gamin est sur le point de trouver la solution de ce petit jeu de salon, il disparaît ?

— Oui, martela Dex. Je ne suis pas mythomane. Dès qu'on s'intéresse à cette devinette on commence à filer un mauvais coton. Trois petits garçons en ont fait les frais. Il y a là quelque chose qui m'échappe, et j'en veux à mon père d'être à l'origine de tout ça.

— Une simple devinette ? répéta Tiny. Et les gens de votre famille viennent en pèlerinage pour tenter de la résoudre ?

— C'est exact, confirma Dex. Mon père leur a tendu un piège en les appâtant avec le trésor, mais ils ne s'en rendent pas compte. Ils se croient tous plus malins que ceux qui les ont précédés.

— C'est étrange, souffla Peggy avec une grimace de gêne. Tout se passe comme s'il voulait que toute la famille soit frappée d'un malheur semblable au sien... Vous ne trouvez pas ?

— Si... avoua Dex. J'y ai pensé moi aussi. Quand David est mort, mes oncles et mes tantes ont modérément participé à notre chagrin, si vous voyez ce que je veux dire. Il n'est pas impossible que mon père ait décidé de le leur faire payer. Il faut savoir comment il s'y prend et faire cesser cela, une fois pour toutes.

Ils se turent, car l'indien leur faisait signe d'embarquer.

Le bruit du moteur d'avion interdisait toute conversation et, durant près d'une heure, ils durent se contenter d'observer le paysage monotone du marécage. La barge, remuant la vase, avait des odeurs de cloaque que l'hélice ne parvenait pas à dissiper. Çà et là, surgissaient des pancartes fichées au beau milieu de l'eau, et qui avertissaient les touristes de la présence des alligators. L'inscription *Don't feed the gators* revenait comme un leitmotiv, parfois agrémentée de dessins naïfs représentant un crocodile stylisé croquant le bras d'un vacancier. Puis la barge se dégagea de la masse mouvante des hautes herbes et piqua vers un « archipel » d'îlots recouverts de palétuviers. Peggy distingua enfin le toit de la maison. Elle était immense, mal entretenue, contournée, avec quelque chose d'espagnol dans les balcons et les fenêtres à jalousies. Les plantes grimpantes avaient envahi la façade et les colonnettes de la véranda ; quant aux planches à clins des parois, elles disparaissaient sous le semis des tavelures d'humidité. Comme toutes les demeures du Vieux Sud, cela tenait à la fois de la mission, du fort avancé en territoire indien et de la gentilhommière victorienne.

L'hydroglisseur se coula le long du débarcadère. Une grosse femme noire jaillit aussitôt de la demeure et se mit à trotter sur le ponton. Le bois était tellement gorgé d'humidité que les planches ne grinçaient même pas sous son poids. Peggy décida qu'il s'agissait sans doute de la fameuse Nounou Babo dont Dexton Colby parlait si souvent. La domestique portait un tablier blanc bordé de dentelle, et une vaste robe de cotonnade rouge qui lui descendait jusqu'aux chevilles. La broussaille grise de ses cheveux formait une crinière hirsute autour de son visage. Peggy fut incapable de lui donner un âge précis. L'embonpoint qui tendait sa peau gommait du même coup ses rides. Le regard scrutateur mit la jeune Anglaise mal à l'aise.

Elle eut l'impression d'avoir été percée à jour dès la première seconde.

Dexton s'empressa de faire les présentations.

— Des cousins de la branche londonienne, lança-t-il. C'est la première fois qu'ils viennent en Amérique.

La vieille femme débita une formule de bienvenue accompagnée d'un sourire, mais ses yeux restèrent froids, interrogateurs... comme si elle était en proie à un léger désarroi.

« Si elle a élevé Dexton, songea Peggy, elle doit forcément savoir repérer quand il ment. Pour qui me prend-t-elle en ce moment ? Pour sa maîtresse ? Une ancienne infirmière militaire qu'il aurait connu durant la guerre du Pacifique ? »

Ce n'était pas un si mauvais scénario, après tout ! Elle décida de l'utiliser si le besoin s'en faisait sentir. Il était préférable de passer pour une concubine plutôt que pour une voleuse patentée.

Pendant que les adultes échangeaient les banalités d'usage, Tiny concentra son attention sur la maison. Quelle baraque ! Un manoir de planche à la peinture écaillée, une bâtisse truffée de balcons et de terrasses bordés d'une dentelle de fer forgé. C'était immense et aussi intime qu'une caserne. À peine en eut-il franchi le seuil qu'il fut frappé de stupeur. Les fauteuils, les canapés, la reliure des livres rangés dans la gigantesque bibliothèque... tout était gainé de cuir de crocodile ! C'était tout juste si l'on n'en avait pas tapissé les murs et le plafond. Chaque fois qu'on avait pu recouvrir un objet avec de la peau d'alligator, on s'était empressé de le faire. Cela donnait des sous-main, des boîtes à cigares, des coffrets, des corbeilles à papiers, en peau de crocodile. Au demeurant, le cuir se révélait d'une extraordinaire souplesse sous le doigt, et n'avait pas cet aspect écaillé qu'on rencontre trop souvent dès qu'on se trouve en présence d'un tannage réalisé à partir d'une peau de saurien. « L'enfant » se dépêcha de dissimuler son ébahissement – un gosse n'est pas censé remarquer ce genre de choses – mais il continua à se demander combien pouvait coûter un canapé de trois mètres de long en « crocodile » de première qualité. Une fortune, sans aucun doute.

Nounou Babo s'éclipsa pour aller chercher du thé glacé. Dexton en profita pour désigner le salon d'un geste de la main.

— Ça se passe de commentaire, soupira-t-il. Vous avez sous les yeux l'une des premières conséquences de l'obsession de mon père. Et ça continue à tous les étages. Là-haut, si vous ouvrez le moindre placard, vous le trouverez rempli de vêtements de cuir, de bottes, de souliers, de sacs, tous en cuir de crocodile. Je pense qu'il y voyait des trophées de chasse. Certains accrochent aux murs des têtes de fauves empaillées, lui transformait ses victimes en canapés ou en fauteuils « club ».

Il fit une pause pour s'humecter les lèvres. Il régnait une chaleur lourde dans la demeure dépourvue d'air conditionné. Un immense ventilateur tournait au plafond, trop lentement pour apporter une quelconque fraîcheur.

— Les derniers temps, dit-il, P'pa s'habillait de la même manière : veste et pantalon de cuir, chapeau de brousse en peau d'alligator, bottes en caïman. Il était devenu une sorte de caricature des braconniers de marécage, lui qui, jadis, ne quittait jamais sa cravate et son gilet de soie, même pour jouer au tennis !

Il se tut, car Nounou Babo venait de réapparaître, portant un plateau. Elle avait préparé de la limonade pour le « petit garçon ». Tiny se força à sourire alors qu'il aurait donné son oreille droite pour un scotch sans glaçons. Pendant qu'il avalait son soda, il crut repérer trois petites ombres au fond d'un couloir. Un rire de lutin fusa dans l'ombre. Un rire de gamine. Tiny continua à boire en tenant le verre à deux mains. Il s'appliquait le plus possible à prendre des attitudes propres à souligner sa maladresse enfantine, sachant que les « adultes » ne manqueraient pas de les trouver attendrissantes. Tout en avalant la limonade trop sucrée, il détailla les nouveaux venus. Trois gosses. Deux garçons, une fille, âgé chacun d'une dizaine d'années. Un gros, un « fil-de-fer » affligé d'énormes lunettes, et une gamine à l'air effronté dont le visage triangulaire s'encadrait de tresses noires. Ils le dévisageaient avec cette curiosité hargneuse des bandes de gosses soucieuses de défendre leur territoire. Ils paraissaient sales, boueux, comme s'ils avaient pataugé dans la mangrove. Au moment où Tiny

reposait le verre vide sur la table, ils firent un bond en arrière et disparurent dans la pénombre des corridors.

Dexton avait posé sa main sur le bras de Peggy.

— Venez, dit-il, je vais vous faire faire le tour de l'île. Nous serons mieux dehors pour parler.

— Qui sont ces mioches ? demanda Tiny dès qu'ils furent sortis de la maison.

— Les enfants de mes cousines, répondit Dex. Le gros c'est Barry, le squelette à lunettes : Cosinus, la petite : Mina. Du moins ce sont les surnoms qu'ils se donnent. Vous devrez les protéger, ils ont tous les trois dix ans cette année, ils sont donc directement visés par la malédiction. Devenez leur copain, percez leurs secrets, faites-vous admettre dans leur clan, mais débrouillez-vous pour qu'aucun d'eux ne soit tué.

— Ce ne sera peut-être pas si facile, grommela Tiny. Ils se connaissent depuis longtemps et je suis un inconnu, ils peuvent décider de me mettre en quarantaine.

— Je sais, soupira Dex, mais c'est notre seule chance. Mêlez-vous à leurs jeux et essayez de repérer ce qu'ils ne sauront pas voir venir.

Il y avait tant d'angoisse dans sa voix que Peggy en eut le cœur serré.

— Là, derrière la maison, c'est la tannerie, annonça Dex en désignant un hangar. Les cuves sont toujours là. Je ne pense pas que les gosses s'y risquent car la puanteur est toujours très forte. Ceci dit, cela peut justement constituer une excellente cachette pour quelqu'un qui ne redoute pas les odeurs fortes.

Ils s'avancèrent sur le seuil de la bâtisse. Comme dans toutes les tanneries il y régnait une odeur de chair corrompue et de fermentation animale. Peggy distingua les contours de grosses cuves de métal et d'agitateurs à tambour.

— Mon père faisait tout lui-même, commenta Dexton. Le tannage du cuir de croco est extrêmement délicat, une seule peau nécessite plusieurs semaines de travail.

Il recula.

— Ne traînons pas, fit-il en baissant les yeux. Je dois vous montrer le lieu du drame... et la devinette. Tout tourne autour de cette statue. En cette minute même, Barry, Mina et Cosinus

pensent sûrement que Tiny est ici pour tenter de résoudre l'énigme.

Il tourna le dos à la maison et marcha d'un pas un peu raide vers la partie de l'île que recouvraient les palétuviers. Une chaleur moite stagnait sous les arbres, et il fallait garder la bouche fermée si l'on ne voulait pas avaler de moustiques. Un ruisseau serpentait au fond d'une tranchée. Sur chaque berge, on avait posé des dalles de manière à former une sorte de chemin. La végétation était très dense, caoutchouteuse, faite de gros tuyaux fibreux pompant directement l'eau du marigot.

Ils marchaient en file indienne, Peggy et « l'enfant » plissaient les narines, peu habitués à l'odeur d'humus pourrissant qui montait du sol. Une grille leur barra soudain la route. Un enclos de fer forgé avait été installé là, semblable à ces barrières métalliques qui isolent certaines tombes dans les cimetières. Au centre du carré, plantée dans la terre boueuse, se dressait une statue. Ou plutôt deux statues de marbre verdi. La première représentait un enfant s'enfuyant, les bras levés, la bouche dilatée par la terreur, la seconde : un crocodile lancé sur les talons de la petite victime, la gueule béante.

Le travail de la pierre avait été exécuté avec un grand souci de réalisme, et l'artiste n'avait oublié ni un bouton aux bottines de l'enfant ni une des écailles de la bête. L'alligator se déplaçait en « marche haute », le ventre décollé du sol pour aller plus vite. Ses pattes de devant touchaient à peine la terre comme s'il se préparait à bondir en prenant appui sur son interminable queue.

— C'est... votre frère ? demanda Peggy la gorge nouée.

— Oui, murmura Dexon. Mon père a fait sculpter son visage d'après une photo le représentant en train de pleurer sur le dos d'un poney. L'artiste s'est contenté d'exagérer son expression.

Tiny fit la grimace. Il était de la même taille que la statue de la victime et l'alligator lui paraissait énorme. Bon sang ! Il fallait avoir perdu la tête pour installer une pareille horreur dans son jardin ! Les années, l'humidité et la prolifération végétale avaient fini par recouvrir l'œuvre d'une fine couche de lichen, ce qui donnait à la bête comme à l'enfant un aspect « poilu » plutôt incongru.

— L'inscription est là... souffla Dex en pointant le doigt vers le sol.

Tiny s'agenouilla. Un rectangle de marbre surgissait de la terre entre le saurien et l'enfant. Des lettres en relief s'étiraient au centre du cartouche, formant un texte énigmatique : *Car il faudra que l'horreur se reproduise pour que la vérité apparaisse enfin au grand jour... Qui trouvera la solution touchera de ses mains le trésor caché.*

— C'est ça, la devinette ? interrogea « l'enfant ».

— Oui, chuchota Dexon. À mon avis ça veut dire que la seule chance qu'on ait d'attraper le coupable c'est d'intervenir au moment où il passe à l'acte.

— Pourquoi votre père a-t-il éprouvé le besoin d'édifier cette statue ? s'enquit la jeune femme.

— Je crois qu'il a pris sa décision quand il a senti que la maladie allait l'empêcher de continuer son œuvre. Il a deviné qu'il ne pourrait bientôt plus parler... il fallait donc que quelque chose prenne le relais. Que ses paroles ne s'éteignent pas tout à fait. Vous comprenez, il a érigé cette statue pour donner mauvaise conscience à tous ceux qui ont tourné sa quête en dérision et préféré s'en tenir à la thèse bien commode de l'accident.

Peggy hocha la tête. Malgré ses efforts, elle ne parvenait pas à détacher les yeux de l'étrange groupe statuaire. C'était d'un mauvais goût absolu. En Angleterre, une telle excentricité aurait provoqué la mobilisation des ligues de vertu. Dans la pénombre du sous-bois, les protagonistes du drame, représentés à taille réelle, avaient l'air de s'être immobilisés un court instant pour permettre à un quelconque photographe de prendre un cliché. L'horreur de la scène rappelait les reconstitutions criminelles du musée de cire de Madame Tussaud.

— Croyait-il au crocodile fantôme ? demanda Peggy.

— Je ne sais pas, fit Dexon. Il a dû passer par différentes phases. D'abord l'hypothèse de l'accident, puis celle du crime prémédité, enfin... dans les derniers mois, il s'est peut-être rabattu sur la théorie de la malédiction indienne. Il semblait dans la confusion. Le chagrin l'avait usé. Et puis, la superstition, c'est aussi une question de climat, vous savez ? Ici, on est au

bout du monde, loin du modernisme. Rien n'a changé depuis la Guerre civile. Je ne sais même pas si mon père a eu conscience que l'Amérique s'engageait dans une guerre totale.

Tiny effleura les lettres du bout des doigts. La pierre était poisseuse, des dizaines d'insectes couraient sur le sol. Sous la semelle, l'humus rendait un son spongieux.

— Si j'ai bien compris, fit-il après s'être assuré que personne ne les épiait, les gens de votre famille sont persuadés que la résolution de la devinette leur donnera accès au trésor caché ?

— Oui, mais c'est mon père lui-même qui a contribué à installer cette idée dans leur esprit. Cette inscription fonctionne comme les affiches destinées aux chasseurs de primes qu'on placardait partout dans l'Ouest, jadis. Elle promet en fait une récompense à celui qui attrapera l'assassin. Cependant, je ne vois pas comment cette prime arriverait dans les mains de l'enquêteur une fois le criminel arrêté... À moins que mon père ne l'ait confiée à une tierce personne jouant pour le moment le rôle d'observateur ?

— Et c'est en essayant de trouver la réponse à cette énigme que trois enfants ont disparu ? fit Tiny.

— Oui. Je vous l'ai déjà dit. Envolés, comme mon frère. Pas de corps, pas de cadavres. Rien.

— D'accord, soupira Tiny. Fichons-le camp, j'en ai assez vu pour l'instant.

Ils reprirent leur promenade. Lorsqu'ils émergèrent du bosquet de palétuviers, l'atmosphère leur parut beaucoup plus respirable.

— Une drôle d'idée me trotte par la tête, marmonna Tiny. Et elle ne va pas vous plaire. Disons qu'elle prend un peu les choses à rebrousse-poil. En fait, je me demande si votre père n'a pas mis quelque chose en place juste avant de perdre la boule... Une sorte de vengeance réglée à l'avance. Vous voyez le genre ?

— Mais pourquoi ? protesta Dexon.

« L'enfant » fit la moue.

— Je ne sais pas. Une manière de se venger de tout ceux que le malheur avait épargnés. C'est une attitude courante chez les gens frappés par le destin. Ils développent un sentiment

d'injustice et de colère. Le fameux : « Pourquoi moi ? D'autres le méritaient davantage ! Qu'ils payent à leur tour ! »

Dexton se raidit, ses yeux s'étrécirent et tout son visage se durcit.

— Vous accusez mon père ! siffla-t-il. D'emblée ! À peine arrivé !

— Calmez-vous, dit Tiny sans s'émouvoir. Je passe en revue les différentes hypothèses, c'est l'usage. Vous ne pensez pas que votre père aurait pu céder à la tentation d'une vengeance en différé ? Mettre au point, en secret, quelque chose : une machination, pour frapper les enfants de ses proches parents ?

— C'est idiot !

— Pas tant que ça. On a vu pire. Et puis vous l'avez vous-même souligné : il en voulait à ses frères et sœurs de l'avoir médiocrement assisté dans l'épreuve... De là à imaginer qu'il ait soudain éprouvé l'envie de leur infliger ce que le sort lui avait fait subir, il n'y a qu'un pas. Après tout, ce sont vos propres termes : il était en train de perdre la boule...

Peggy se sentit forcée d'intervenir.

— Allons, dit-elle, vous parlez fort. On pourrait vous entendre. Il est un peu tôt pour émettre des suppositions.

Elle devinait que la jalousie latente de Tiny le poussait à taquiner Dexton Colby, trop grand et trop beau à son goût.

— Rentrons, décida-t-elle. Et donnez-nous quelques précisions sur les gens qui nous attendent là-bas. Ces gosses : Mina, Barry, Cosinus, je suppose qu'ils ne sont pas venus tout seuls.

— Non, convint Dex. Ils sont chacun accompagnés par leur mère respective. Mina est la fille de Michelle, une jeune femme très moderne qui vit d'ordinaire en Californie. Elle n'a pas de père... Je doute que Michelle sache elle-même de qui il s'agit. Barry est le fils de Carlotta, et Cosinus celui de Bertha. Bertha et Carlotta sont veuves. Elles ont perdu chacune leur mari pendant la guerre du Pacifique. Ils étaient marins dans le même convoi. Un sous-marin jap' les a coulés.

— Ces trois femmes – Michelle, Bertha, Carlotta – sont les filles des sœurs et des frères de votre père, c'est ça ? demanda Peggy.

— Oui, dit Dexon. Elles viennent tenter leur chance. Elles ont besoin d'argent pour refaire leur vie. Elles ne pensent qu'à mettre la main sur le trésor, mais elles ne l'avoueront jamais. Officiellement, elles sont là en vacances, dans la propriété familiale.

Sur le chemin du retour, il s'efforça de broser un portrait aussi complet que possible des différents membres de la famille séjournant en ce moment dans la maison des marais.

Le dîner fut servi dans une grande salle lambrissée du rez-de-chaussée. Un gros ventilateur ronronnait au-dessus de la table et Nounou Babo avait mis un quelconque produit antimoustiques à brûler dans des cassolettes. La fumée qui s'élevait rappelait celle des Beedies, ces courtes cigarettes indiennes parfumées au clou de girofle. En l'absence d'une domesticité suffisante pour assurer un service de classe, les enfants mangeaient avec les parents, chacun sous la surveillance immédiate de sa génitrice. Penchés sur leurs assiettes, ils échangeaient des coup d'œil sournois et réprimaient de petits rires complices qui agaçaient prodigieusement Tiny. Bertha était maigre, Carlotta dodue, mais la tristesse les rendait si ressemblantes qu'on aurait pu les prendre pour deux sœurs. Toutes deux portaient de minces robes de cotonnade imprimée. Michelle devait tout juste approcher de la trentaine. Elle était rousse, les cheveux ondulant sur les épaules, vêtue d'une chemise de bûcheron et d'un jean qui moulait ses hanches. Elle avait quelque chose de pulpeux et d'alangui qui contrastait avec la nervosité des deux « sœurs ».

Nounou Babo avait beau avoir mis les petits plats dans les grands, elle n'avait pas réussi à dissimuler que la chair était maigre et le vin largement mouillé. Bertha-la-desséchée ne cessait de porter à ses lèvres minces son verre d'eau rougie, dans lequel elle rajoutait chaque fois, fort ostensiblement, un peu d'eau de la carafe. Peggy la surveillait du coin de l'œil. Selon Dexon, Bertha occupait les fonctions d'institutrice, dans un petit village du Missouri. Depuis la mort de son mari, dans le naufrage du *USS Norceps*, elle s'adonnait à la boisson et cultivait des idées fixes. Elle avait eu quelques problèmes avec

ses concitoyens à cause des punitions corporelles dont elle abusait dans le cadre de ses fonctions.

S'essuyant la bouche, elle reposa son verre sur la table et toisa les convives d'un air de défi.

— Cosinus a beaucoup progressé, annonça-t-elle avec un sourire à l'adresse de son fils. Il a remporté la coupe de rhétorique au *Debating Club* de son lycée.

— Ça ne prouve pas grand-chose, répliqua Carlotta-la-molle. Sinon qu'il pourra sans doute faire un bon vendeur de voitures !

— Tu aurais pu au moins dire avocat ! siffla Bertha les mains crispées sur ses couverts. Il faut toujours que tu rabaisses ce qui te dépasse. Cosinus lit le grec et le latin, il va représenter son club d'échec aux seizièmes de finale de Waco. Cette année, j'ai décidé de le mettre aux hiéroglyphes. Il commence à les décrypter comme un vrai égyptologue. N'est-ce pas chéri ?

L'enfant dont le visage disparaissait derrière d'énormes lunettes se contenta de hausser ses épaules pointues.

— Bof ! fit-il sans lever le nez de son assiette. Seulement les plus faciles. Ceux qui fonctionnent comme un rébus. Mais n'importe qui pourrait le faire si on lui donnait le dictionnaire de Champollion.

Bertha grimaça.

— Allons ! Chéri ! lança-t-elle d'une voix stridente. Ne joue pas les modestes, tu sais bien que tu as le don des langues... Plus tard tu pourrais bien devenir cryptographe pour le FBI et décoder les codes secrets des espions bolchéviques infiltrés chez nous.

La grosse Carlotta pouffa de rire dans sa serviette.

— Tu peux rire ! riposta Bertha. Cosinus a une vivacité d'esprit sans égale. Je te dis qu'il a le don des langues.

— Alors il pourra peut-être parler avec les crocodiles ? ricana Carlotta. C'est toujours comme ça qu'on fait dans les enquêtes : on commence par interroger les témoins !

Elle trépignait sur sa chaise, heureuse de sa plaisanterie. Un peu de la graisse du jambon à l'ananas avait coulé sur son menton qui brillait de façon incongrue dans la pénombre.

— Idiote ! gronda Bertha. Pour résoudre une énigme, il faut en avoir un peu plus dans la tête que ton gros pataud de fils !

Les mots figèrent Carlotta sur son siège, la bouche ouverte.

— Barry est un inventeur né ! riposta la grosse femme. Il ne passe pas sa vie dans les vieux bouquins, lui ! À la maison, il démonte tout ce qui lui tombe sous la main : les réveils, les appareils photo, les grille-pain ! Il y a un mois, il a fabriqué un sous-marin miniature capable de plonger et de faire surface à volonté. Une merveille, et cela à partir de simples boîtes de lait concentré soudées entre elles. Il l’a inauguré dans la pièce d’eau de la mairie, en présence des notables de la ville.

Barry s’esclaffa. Ses cheveux en brosse, très noirs, le faisaient ressembler à un hérisson de bande-dessinée. Il était court sur pattes et grassouillet, mais plein d’une vie remuante qui ne demandait qu’à jaillir.

— Ouais ! lança-t-il. Je l’avais baptisé « La Terreur des Sept Mers ». Il tirait de petites torpilles en laiton qui laissaient derrière elles un sillage de peinture argentée. Le problème, c’est qu’il a explosé pendant la démonstration, au beau milieu du bassin... et qu’il a tué tous les poissons rouges. Le maire a gueulé comme un âne ! J’ai cru qu’il allait me tordre le cou, pourtant c’était une chouette explosion, on se serait cru dans un film. Une maquette comme ça, je suis sûr que j’aurais pu la vendre une fortune à Hollywood. Ils ont besoin de modèles réduits pour leurs films.

Carlotta fit claquer sa paume sur la nappe pour endiguer le flot de paroles. Aussitôt, le gamin aux cheveux de porc-épic retomba dans son mutisme.

— On a parlé de Barry dans la presse locale, annonça la grosse femme. Chez nous, tout le monde le considère comme un petit génie.

— Sauf les poissons rouges ! siffla Bertha en partant d’un rire forcé. De toute manière, permets-moi de te dire que je trouve d’un extrême mauvais goût qu’un enfant dont le père est mort sur le *USS Midship* à cause d’une torpille japonaise s’amuse à fabriquer des sous-marins ! C’est à ce genre de détail qu’on remarque qu’un enfant grandit sans principes moraux. Or rappelle-toi ce qu’a dit un philosophe français : *Science sans conscience n’est que ruine de l’âme*.

— Les Français, je leur dis crotte ! répliqua Carlotta dont les joues molles tremblaient. Sans notre aide ils n'auraient jamais gagné la guerre ! Et ce n'est pas toi qui va m'apprendre comment élever mon fils. Est-ce que dans ton patelin on te surnomme toujours « la mère cravache » ?

Au bout de la table, Michelle souriait, s'amusant de la rivalité de ces commères aux cheveux précocement striés de fils gris. Elle paraissait la seule à ne pas souffrir de la chaleur, et son visage, sa gorge... (la naissance de ses seins que laissait deviner l'échancrure de la grossière chemise de travail) demeuraient secs, d'une irréprochable netteté. Peggy en éprouva un pincement de jalousie. Depuis le début du repas, le regard de Dexton Colby revenait se poser sur sa rousse cousine à intervalles réguliers. Celle-ci subissait l'examen avec un petit sourire moqueur, sans chercher à se dérober, en femme qui connaît déjà tout des travers des hommes.

— Je suis impressionnée, lança Michelle. Vous avez toutes les deux accouché d'enfants surdoués, ma pauvre petite Mina, elle, ne sait rien faire d'aussi formidable... N'est-ce pas chérie ?

Et elle tendit le bras pour envelopper les épaules de la fillette assise à sa gauche. Celle-ci se contenta d'un gloussement ironique. Elle avait un petit museau triangulaire de fouine, assez amusant, et des yeux d'effrontée. Elle mangeait avec ses doigts depuis le début du dîner, sans doute par provocation, car on sentait à la grâce coulée de ses gestes qu'elle aurait pu en remontrer à quiconque sur l'art de peler une pêche avec un couteau et une fourchette.

Carlotta et Bertha haussèrent les épaules avec un ensemble parfait.

— Elle n'a pas besoin d'être douée, dirent-elles presque en même temps, ce n'est qu'une fille, de toute manière, et la devinette ne pourra être résolue que par un garçon.

— Mon Dieu ! fit Michelle d'un ton faussement humble, je veux bien vous croire, vous avez l'air de savoir de quoi vous parlez.

Mais ses yeux luisaient d'insolence. Une fois de plus, Peggy ressentit le pincement de la jalousie lui titiller le cœur. La

présence de Michelle repoussait toutes les femmes dans l'ombre.

Le repas s'acheva sur une tarte aux patates douces coupée en parts minuscules. Puis l'on sortit prendre le frais pendant que Nounou Babo préparait le café. Bertha et Carlotta poursuivirent leur âpre discussion en prenant Dexton pour arbitre. Michelle s'approcha de Peggy qui feignait de contempler l'étendue du marécage. Elle tira un paquet de *Lucky Strike* de sa poche et le tendit à l'Anglaise.

— Prenez-en une, dit-elle. Il vaut mieux fumer, ça éloigne les moustiques. Les produits dont on s'asperge ne vous donnent que des boutons.

Peggy obéit. Michelle lui offrit du feu à l'aide d'un gros briquet de soldat, très peu féminin.

— Les premiers jours je les trouvais drôles, murmura-t-elle avec un coup de tête en direction des deux veuves, à présent elles me rendent folle avec leurs éternelles vantardises. On dirait deux managers comparant les atouts de leurs champions avant un match. J'espère que vous ne venez pas pour le « concours » vous aussi.

— Le concours ? fit Peggy en haussant les sourcils.

— J'adore votre accent, pouffa son interlocutrice. Il est vrai au moins ? Vous êtes adorable. Vous avez l'air de ces poupées enveloppées dans du papier de soie qu'on trouve chez Harrod's.

Elle redevint sérieuse pour ajouter :

— Elles sont aussi folles l'une que l'autre. Vous savez qu'elles n'ont plus un sou ? Bertha, l'institutrice, s'est mise à boire à la mort de son mari. Elle frappe ses élèves avec une badine de coudrier. Elle a un méchant procès sur le dos parce qu'elle a, de cette manière, balaféré une petite fille dont les parents ont porté plainte. Le mari de Carlotta, la grosse dondon, possédait une boutique de radio. Je crois qu'il était concessionnaire Philco, ou quelque chose du même genre. Elle n'a pas su reprendre l'affaire. Son idiot de fils bricole les T.S.F. des clients, pour les « améliorer ». Il en grille en moyenne une par semaine, ça commence à se savoir. Un mélomane a failli s'électrocuter avec un électrophone stéréophonique conçu par Barry. Son salon a pris feu et tous ses disques ont fondu. Il y en avait pour une

fortune. Des microsillons d'une grande rareté. Barry se promène en permanence avec sa « valise d'inventeur », au cas où une idée lui viendrait soudain. C'est un gros bagage rempli d'engrenages et de moteurs qui fait tic-tic comme s'il contenait une bombe à retardement.

Elle tira sur sa cigarette, et la lueur du tabac embrasé éclaira son visage.

— Je ne peux pas empêcher Mina de fréquenter ces gosses de dingues, mais j'espère qu'ils n'auront pas une mauvaise influence sur elle. Je préfère vous prévenir, à cause de votre fils. Il paraît si fragile.

Elle jeta un rapide coup d'œil à Tiny qui, perché sur une balançoire, faisait semblant de s'amuser tout seul.

— Qu'il est beau ! souffla Michelle. Quand il sera grand il fera des ravages. Je dirai à Mina d'être gentille avec lui, car elle est parfois un peu garce. Je suppose qu'elle tient ça de moi. Je n'essaye pas de la corriger, ça lui donnera des armes pour plus tard.

— Vous parliez d'un concours ? fit Peggy.

— Vous n'êtes pas au courant, alors ? s'étonna Michelle. Tant mieux ! Nous serons au moins deux à avoir la tête sur les épaules dans cette maison. C'est une légende familiale fabriquée par Jessup, le père de Dexon. Avant de devenir complètement sénile, il a réussi à convaincre son entourage qu'il avait caché son magot quelque part dans les Glades, et, en guise d'héritage, il a légué une sorte de devinette idiote censée fournir le plan de la cache au trésor. C'est pour ça que Bertha et Carlotta viennent ici. Elles entraînent tout au long de l'année leurs gosses comme des sportifs, dans le seul but de leur muscler la cervelle. Elles en ont fait des bêtes de concours dans l'espoir que Barry ou Cosinus résoudront l'énigme et leur permettront de faire main basse sur le magot du vieux. C'est stupide et criminel... Flâner dans le marais n'est pas sans danger pour des enfants. Cette cérémonie imbécile a déjà causé la mort accidentelle de trois gosses de la famille, sans doute aspirés par les sables mouvants.

— Mais vous-même interrogea Peggy. Que faites-vous ici ?

— Moi, déclara la jeune femme rousse dans une bouffée de fumée, je suis réellement en vacances... Enfin, non, pas tout à

fait. Je suis dessinatrice de comics, à L.A., et mon éditeur veut sortir un illustré dont le héros sera un homme-crocodile. Il m'a chargé de créer le personnage. Je suis allé au zoo, faire des croquis d'après nature, mais les bestiaux de là-bas ont tous l'air d'être en caoutchouc. Il me fallait des animaux sauvages, vous pigez ? De vrais fauves... des monstres. Je me suis rappelé qu'une partie de la famille vivait justement au milieu des alligators, et j'ai dit : « pourquoi pas rendre visite aux cousins des Glades ? »

Elle s'assit sur un rocher et écrasa son mégot en tirant légèrement la langue, comme s'il s'agissait d'une besogne de précision.

— J'ai l'air de plaisanter, fit-elle, mais c'est très important pour moi. Je ne sais rien faire d'autre que dessiner. Si je ne remporte pas cette commande, Mina et moi nous retrouverons dans une sale passe. Il faut que je reparte pour la Californie mes cartons pleins de dessins horribles pour convaincre mon rédacteur en chef.

— Vous vivez seule ? hasarda Peggy.

— Comme vous, *n'est-ce pas ?* rétorqua Michelle. De quel club faites-vous partie ? Les filles-mères ou les veuves de guerre ?

— Un peu des deux, souffla Peggy, obéissant à une impulsion. Le père de Tiny est mort durant la bataille d'Angleterre, mais il y avait déjà longtemps que nous ne vivions plus ensemble. Il avait refusé de m'épouser en prétextant qu'on ne se marie pas quand plane une menace de guerre généralisée.

— Je connais le refrain, ricana Michelle, mais ça ne l'a pas empêché de vous dire qu'il fallait se dépêcher de profiter de la vie avant que les bombes ne vous tombent sur la tête. Et l'on sait ce que « profiter de la vie » signifie dans la bouche d'un homme !

Subitement nerveuse, elle fouilla dans son paquet de Lucky pour en extraire une nouvelle cigarette.

— Ma pauvre chérie, grogna-t-elle, je crois qu'on a joué la même chanson. Et comment vous débrouillez-vous ? Vous avez des vues sur le beau Dexon ?

Elle leva la tête pour fixer Peggy dans les yeux.

— Ne me prenez pas pour une garce, dit-elle avec calme, mais je voudrais que nous accordions nos violons. Êtes-vous ici pour chasser le mari ? Si oui, nous allons être deux sur le coup, et ça m'embêterait parce que vous m'êtes sympathique.

— Dexton ? bégaya Peggy. Vous voulez le... séduire ?

— Oh ! comme vous avez dit ça ! gloussa Michelle. Vous êtes adorable. Le *séduire* ! C'est comme ça qu'on s'exprime en Angleterre ? Dex est beau, foutu comme un apollon, mais il n'a pas un sou. Vous pigez ? Cette baraque et cette île, c'est tout ce que possèdent les Colby. Le vieux a vidé tous ses comptes en banque lorsqu'il a perdu la tête. Il aurait changé tous ses avoirs en or... C'est du moins ce qu'on raconte.

— L'or du trésor ?

— Oui, mais ne misez pas trop là-dessus. À mon avis c'est juste une légende qu'il a inventée de toutes pièces pour enquiquiner ses futurs héritiers. Il n'en reste pas moins que Dexton est à croquer. Vous avez vu le petit cul qu'il se trimballe lorsqu'il est en short ? Excusez-moi, je ne devrais pas vous faire l'article, surtout si nous sommes concurrentes !

— Non, non, protesta Peggy. Je ne suis pas venue pour ça. Dex m'a dit qu'il pourrait peut-être m'aider à trouver du travail aux États-Unis, c'est tout. En Angleterre, ça va plutôt mal. Vivre au milieu des ruines ça n'a rien de drôle. La plupart des copains de Tiny sont morts dans le bombardement de son pensionnat. J'ai pensé qu'un changement de climat lui ferait du bien.

— Oh ! c'est moche, gémit Michelle. J'espère que les gosses n'en feront pas leur tête de Turc. Je ferai passer le message à Mina. Vous savez comme les mômes sont cruels à cet âge.

Elle se redressa, croisa les bras sous ses seins, faisant saillir sa poitrine. Peggy eut l'impression fugitive qu'elle paraissait à la façon d'un catcheur cherchant à impressionner son adversaire. La jeune Anglaise ne parvenait pas à démêler ce qu'elle éprouvait envers l'étrange rouquine.

— Okay, conclut Michelle. Je ne veux pas vous influencer, mais je compte bel et bien mettre la main sur le beau Dex, alors à vous de voir. A priori vous n'êtes pas vraiment son genre et j'ai déjà entamé mes travaux d'approche. Ceci dit, que ça ne vous empêche pas de vous mettre sur les rangs.

Elles s'éloignèrent de la berge pour revenir vers la maison. Nounou Babo allumait des lanternes de jardin. Les deux veuves continuaient à piailler sur la pelouse.

— Tu ne le sais peut-être pas, grinça l'institutrice, mais lorsque j'ai lu à Cosinus la fable d'Œdipe et du sphinx, il a trouvé tout de suite la réponse à la fameuse énigme : *qui marche à quatre pattes le matin, à deux pattes à midi et à trois pattes le soir ?* Parfaitement ! Tout seul !

— Allons bon ! soupira Carlotta. Ce que tu peux être gourde parfois ! Il avait tout simplement lu le livre avant toi !

— Oh ! la chipie ! explosa Bertha. Tu ne recules devant aucun argument ! On devrait te laver la bouche au savon noir !

Le café sentait bon. Peggy et Michelle s'installèrent dans les fauteuils d'osier de la véranda pendant que Nounou Babo faisait le service. La jeune Anglaise nota que Dexton avait tendance à se comporter en petit garçon chaque fois que la nourrice s'adressait à lui. Il fallait faire très attention, car ces mimiques ou ces attitudes restaient fugitives, cependant elles étaient là, trahissant leur présence au détour d'une inflexion de la voix, c'était curieux... et même un peu gênant de la part d'un homme qui avait fait la Guerre du Pacifique pour en revenir avec le Purple Heart, la plus haute décoration accordée à un soldat blessé au combat. Le café se révéla délicieux. Peggy se laissa aller dans le siège qui craqua. Mon Dieu ! Comme elle aurait voulu n'être que ce qu'elle prétendait être : Une jeune veuve en vacances, sans autre souci que d'entamer une histoire d'amour avec le fils de la maison !

Elle réalisa que Michelle n'avait cessé de bavarder tandis que ses pensées partaient à la dérive.

Elle avait tiré un crayon gras de sa poche et ébauchait de rapides caricatures sur le coton de la nappe. Son style était féroce. En quelques traits, elle avait « croqué » les deux veuves sous l'aspect de souris aux petits yeux méchants et aux oreilles mitées. Nounou Babo eut un frémissement en découvrant la nappe gribouillée mais n'osa émettre la moindre protestation. Michelle semblait ne pas se rendre compte de ce qu'elle faisait, comme si sa main agissait indépendamment de son cerveau. À

présent, elle traçait le profil de Mina dessinant avec une rapidité peu commune.

— Vous avez du talent, murmura Peggy. J'espère que Nounou Babo n'aura pas le cœur de laver cette nappe. Elle devrait la tendre sur un châssis et l'encadrer.

La jeune femme rousse eut un rire de gorge.

— Je crois qu'elle n'aura aucun scrupule à noyer mon œuvre dans la lessive, gloussa-t-elle. Elle n'est pas du genre à apprécier les « comics ». Si vous saviez ce que j'ai découvert au grenier : des exemplaires datés de 1897 de l'*American Humorist* dans lequel ont été publiées les premières planches des *Katzenjammer Kids*<sup>3</sup>. J'ai tiré du fond d'une malle des numéros du *Chicago Sunday Tribune* remplies de *Wee Willie Winkie's World* et de *Krazy Kat*. Un véritable trésor, que les souris sont en train de grignoter à leur aise.

Au mot « trésor », les deux veuves avaient dressé l'oreille.

— J'espère bien que vous laisserez tout ça en place, lança aigrement Bertha. Il ferait beau voir que vous entamiez le patrimoine. Pour le moment tout cela appartient encore à Jessup Colby !

— Ces jeunes gens d'aujourd'hui ! ricana Carlotta. Aucun respect pour les anciens. Ils voleraient les bottes d'un agonisant sans même attendre qu'il ait rendu le dernier soupir !

Michelle fit comme si elle n'avait rien entendu.

— Vous savez que j'ai fait de Mina un personnage de bande dessinée ? dit-elle. Je l'ai introduite en fraude dans une commande très officielle pour le *Los Angeles Weekly*. Elle en était très fière. Ça lui a permis de snober ses petits camarades de collège pendant au moins deux semaines !

Peggy l'écoutait d'une oreille distraite. Depuis quelques secondes elle songeait que la recherche de vieilles bandes dessinées constituait un alibi parfait pour inventorier les archives stockées dans le grenier des Colby.

Ils se séparèrent dès que Nounou Babo entreprit de desservir. Les « veuves » rappelèrent leurs fils et disparurent dans les profondeurs de la maison. Michelle alluma une

---

<sup>3</sup> Plus connus en France sous le nom de PIM-PAM-POUM.

nouvelle cigarette en observant Peggy d'un œil calculateur. Sans doute était-ce le moment qu'elle attendait chaque jour pour se retrouver en tête à tête avec Dexon ?

La nourrice sortit enfin de l'office et s'offrit de guider Peggy jusqu'à sa chambre. Alors qu'ils montaient le grand escalier, la jeune Anglaise surprit Michelle qui se glissait dans le salon pour allumer le gros Philco. Une musique s'éleva en sourdine, dès que les lampes eurent chauffé. C'était *Cheek to cheek*, par l'orchestre de Glen Miller. Dexon n'avait pas bougé, effondré au fond de son rocking chair de bambou, il fixait l'étendue du marécage d'un air absent.

La chambre, située au premier étage, était vaste, meublée en teck à l'aide de commodes et d'armoires qui paraissaient avoir été récupérées sur un bateau. Une immense moustiquaire enveloppait le lit. La Nounou ouvrit une porte communicante et fit découvrir à Tiny une pièce plus petite où trônait un lit d'enfant entouré d'étagères surchargées de vieux jouets. Là comme partout ailleurs, les ventilateurs brassaient l'air en pure perte.

Épuisés par le voyage et le climat, la jeune femme et « l'enfant » décidèrent d'un commun accord de se coucher sans attendre.

## 8

Le lendemain matin, Tiny passa un short et un tee-shirt à rayures bleues comme on en portait à la plage de Brighton. Il se sentait un peu ridicule dans cet accoutrement anglais, car ici les gosses avaient plutôt tendance à s'affubler de maillots de footballeurs ornés de symboles belliqueux : têtes de taureaux furieux crachant le feu par les naseaux, Indiens montrant les dents ou alligators souriants. Il était un peu crispé, car il savait que l'heure de son entrée en scène avait sonné. Tout se jouerait au premier regard, à la première réplique. La veille, les trois gosses s'étaient contentés de l'observer sans lui adresser la parole. Peut-être pour l'impressionner, peut-être également parce qu'ils avaient déjà décidé de le mettre en quarantaine... Il se méfiait par-dessus tout de Mina. À son air effronté, il avait tout de suite compris qu'elle faisait office de chef de bande et menait ses deux compagnons par le bout du nez.

Il descendit à l'office où Nounou Babo lui servit une tasse de chocolat, du porridge à la banane et des petites saucisses aux œufs. Le jus d'ananas était excellent. Tiny, habitué au rationnement qui sévissait encore en Angleterre, était émerveillé de pouvoir manger à sa faim.

— Mon petit monsieur, lui déclara la nourrice pendant qu'il engloutissait ses œufs, je vois bien que vous n'êtes pas un garnement comme les autres. Vous avez des manières, et sûrement du plomb dans la tête, alors il faudra vous servir de tout ça pour ne pas écouter les bêtises que va vous seriner mademoiselle Mina d'ici quelques minutes. C'est qu'elle a le diable au corps cette gamine, et la cervelle toujours bourrée d'idées biscornues. Ici, ce n'est pas la ville. Il se passe des choses qui n'arrivent jamais ailleurs, je préfère vous le dire. Et il s'est déjà produit beaucoup de malheurs dans les années passées. Alors mettez-vous bien dans la tête qu'il faudra respecter

quelques règles de base si vous voulez rentrer chez vous sans qu'il vous manque un bras, un pied ou quelques orteils.

Tiny avait cessé de manger et levait vers la grosse femme des yeux effrayés.

— D'abord, énuméra Nounou Babo, toujours se tenir éloigné de l'eau. De l'eau du marécage, de celle des mares, mais aussi de celle qui remplit les fontaines et les baignoires. Ici, dans les Glades, les alligators fantômes se matérialisent partout où on leur en donne l'occasion. Les Blancs ne veulent pas l'admettre, mais c'est comme ça. Il faut tenir son petit cul au sec et prendre ses jambes à son cou dès qu'on voit une flaque au détour d'un chemin.

— Mais alors, je ne pourrais plus me laver ! protesta Tiny. Moi, je trouve ça formidable, mais ma maman ne va sûrement pas apprécier.

— Être prudent ne signifie pas rester sale, corrigea la matrone. On peut se laver dans un lavabo où une cuvette, c'est raisonnable. Mais il faut à tout prix éviter les baignoires. Une baignoire constitue une « porte » assez large pour laisser passer un crocodile. Tu comprends, petit ? C'est une question de vie ou de mort. Ici, tout le monde me croit folle et Mademoiselle Michelle passe des heures à se prélasser dans des bains de mousse... C'est de la provocation. On ne tente jamais le diable sans avoir à en subir les conséquences. Tout ça finira mal.

Elle se laissa tomber sur un tabouret et porta la main à sa poitrine.

— Depuis quelque temps j'ai de nouveau mes « étouffements », souffla-t-elle. C'est comme ça à chaque fois qu'il va se produire un malheur. Une main invisible m'agrippe le cœur et se met à serrer.

Elle esquissa une caresse en direction de Tiny et dit :

— Tu feras attention, hein ? Toi, tu es trop mignon, le diable pourrait bien te préférer aux autres.

Tiny acquiesça poliment et quitta la cuisine. Les prédictions de la vieille folle lui avaient coupé l'appétit. Il essaya de s'amuser à l'idée d'un crocodile fantôme se matérialisant brusquement au milieu d'une baignoire remplie d'eau

savonneuse et avalant par mégarde un pain de Royal Ivory, mais sa tentative fit long feu.

Dès qu'il fut dehors il se heurta aux trois enfants qui l'attendaient dans les fauteuils de rotin, le visage fermé. Les garçons éclatèrent de rire avec le même mouvement du doigt en direction de son tee-shirt rayé.

— Fichez-lui la paix, coupa Mina. Moi je le trouve mignon. Au moins il n'a pas la tête rasée, comme vous deux.

— Il est coiffé comme une fille ! protesta Barry.

— Non, corrigea Mina. Il ressemble à Buster Brown, il fait très chic. On dirait un lord.

— Parce que t'as souvent eu l'occasion de fréquenter des lords ? grogna le gros garçon. Moi je dis qu'il fait chochette. D'ailleurs c'est bien connu : tous les Anglais sont pédés.

— Tais-toi, crétin, siffla la fillette, ou je te mets en quarantaine.

Barry baissa les yeux et prit un air penaud.

— Je n'ai pas envie qu'on se batte, dit Tiny. Si vous ne voulez pas de moi je jouerai tout seul dans mon coin. J'en ai l'habitude. En Angleterre tous mes copains sont morts dans le bombardement du collège.

— Ah oui ? fit Cosinus en rajustant ses lunettes qui glissaient sur son nez luisant de sueur. T'as vu des cadavres alors ? Des cadavres de profs ?

Durant les dix minutes qui suivirent, Tiny décrivit avec beaucoup de complaisance la destruction imaginaire d'un collège typiquement « British ». Les deux garçons l'écoutaient avec une attention soutenue, trépignant aux descriptions des pédagogues éventrés ou écrasés que multipliait Tiny.

Mina l'interrompit en s'extirpant d'un coup de son fauteuil et en leur tournant le dos. Tiny comprit qu'il devait faire bien attention à ne pas lui voler la vedette, aussi abrégé-t-il son récit.

— Assez bavardé, décida la petite fille. On va au monument. Il faut faire l'éducation du nouveau.

Ils s'éloignèrent en direction du bois de palétuviers, Mina marchant en tête.

— Nounou Babo a déjà dû te casser les oreilles avec ses histoires de crocodiles fantômes, n'est-ce pas ? lança-t-elle en tournant sa curieuse frimousse vers Tiny. On y a tous eu droit. Ne te laisse pas impressionner, c'est une vieille folle.

— Mais, hasarda « l'enfant », Dexton m'a dit que plusieurs gosses ont déjà été dévorés, c'est faux alors ?

Mina haussa les épaules. Ils se tenaient à présent sous le couvert, dans l'ombre moite des arbres. L'air était saturé d'insectes.

— Ici, il n'y a que les adultes pour croire aux fantômes, déclara la petite fille. Nous, on est trop modernes pour ça. Il y a longtemps qu'on a percé le mystère des disparitions, mais on garde le secret. Si tu veux être des nôtres on te le dira. Ça pourrait t'être utile.

— Tu veux dire que vous savez ce qui est arrivé aux enfants morts insista Tiny en feignant l'incrédulité.

— Puisqu'on te répète qu'ils ne sont pas morts ! gronda Barry. T'es bouché ou quoi ?

Tiny se tint coi. Mina avait pris une expression mystérieuse. L'obscurité qui régnait sous les arbres lui donnait l'allure d'un petit faune à la fois malicieux et maléfique.

— Tu ne devras pas trahir le secret, fit-elle d'une voix lourde de menace. C'est d'accord ?

— D'accord, promet Tiny.

— C'est pas juste ! intervint Cosinus. Nous, tu nous a obligés à subir des épreuves avant de nous révéler le secret, et lui, tu lui dis tout, comme ça... C'est pas juste !

— C'est vrai, renchérit Barry. Nous, on a dû accepter d'être brûlés avec une loupe, piqués avec une aiguille, de manger un cafard, et de se promener toute la journée avec un lézard dans la culotte, et lui RIEN !

— Tais-toi, esclave ! siffla Mina, ou je te réexpédie dans les jupes de ta mère.

— Mince ! pleurnicha Cosinus, t'exagères quand même. Bouffer ce cafard c'était dégueulasse, ça m'a rendu malade, j'ai vomi tout mon déjeuner.

Mais Mina ne lui prêta pas attention. Elle prit Tiny par la main et l'entraîna à l'écart. « L'enfant » se demanda si elle ne

s'amusait pas à dresser les deux gosses contre lui, par pure coquetterie, en l'élevant de manière aussi arbitraire qu'imprévue au grade de favori. Il prit tout à coup conscience de ce qui le gênait depuis le début dans le visage de la petite fille : c'était cette bouche de femme, pulpeuse, presque érotique, et qu'elle tenait de sa mère. Cette bizarrerie anatomique finissait par causer une certaine gêne.

La main dans la main, ils s'approchèrent de l'affreuse statue entourée de grilles. À cet endroit, les arbres occultaient la maison des Colby et l'on se sentait coupé du reste du monde.

— Officiellement il y a eu trois disparitions, résuma la fillette. Trois cousins. L'un était champion d'échecs de son lycée, le second avait écrit une symphonie, le troisième était parti pour devenir champion de tennis. Ils sont venus ici pour résoudre la devinette... et on n'a plus jamais entendu parler d'eux.

— Et le crocodile fantôme n'a rien à voir là-dedans ? murmura Tiny.

Les doigts de Mina broyèrent les siens.

— Ne sois pas bête ! siffla la gamine contre sa tempe. Tu n'as donc pas compris ?

— Un... un accident ? proposa « l'enfant ». Ils se sont enfoncés dans les sables mouvants.

— Mais non ! trépigna Mina. Oh ! je vais finir par croire que tu es aussi idiot que les deux autres ! Tu me déçois.

— Oh ! je pense que j'ai deviné, souffla Tiny. Ils ont... fugué ! C'est ça ?

— Oui, approuva Mina. Ils en avaient marre de supporter leurs parents. Tu comprends, c'étaient tous des surdoués, et leurs vieux n'arrêtaient pas de leur casser les pieds avec l'entraînement, les exercices, les répétitions. Le vrai calvaire, quoi ! En débarquant ici, ils ont tous eu la même idée : se servir de la malédiction du crocodile pour s'évanouir dans la nature. Ils ont pris la poudre d'escampette, tout simplement, pour refaire leur vie loin de leurs abrutis de parents ! C'était une idée géniale, tu ne trouves pas ?

Tiny hocha la tête. Bon sang ! c'était si simple et si lumineux qu'il s'étonnait de ne pas y avoir pensé d'emblée. Si Mina disait

vrai, il n'y avait plus de meurtre, plus d'énigme à résoudre... sinon celle de savoir ce qu'étaient devenus les fugueurs.

— Tu piges, maintenant ? murmura la fillette. La « porte » dont Nounou Babo parle tout le temps, elle existe bel et bien, mais ce n'est pas celle par où entre le crocodile. En fait, c'est celle par où nous fichons le camp !

Soudain, elle prit un air méchant et lui saisit les mains pour les serrer très fort.

— Je t'ai fait confiance parce que tu as une jolie figure, chuinta-t-elle, mais il faudra garder ça pour toi. C'est important pour nous de savoir qu'il reste une porte de sortie. Si tu nous trahis, je dirais à Barry de te pousser dans les sables mouvants. Il y en a plein dans le coin, et ils avaleront une demi-portion dans ton genre en un rien de temps !

— Tu veux fuguer, toi aussi ? s'enquit Tiny pour faire dévier la conversation.

— Oui ! soupira la petite fille. Si tu crois que c'est drôle de vivre avec une bonne femme comme ma mère qui change de mec toutes les semaines ! Je déteste ces types... Et ça ne s'arrêtera jamais, c'est une putain, tu comprends ? Si je reste avec elle, je deviendrai pareille, ça me contaminera comme une maladie.

— Et les autres ? fit Tiny. Cosinus ? Barry ?

Mina trépigna.

— Tu crois sincèrement qu'on peut vivre avec une Bertha ou une Carlotta ? rétorqua-t-elle. Cosinus, sa mère l'oblige à apprendre le dictionnaire par cœur, toutes les définitions de tous les mots. Elle lui fait faire, de tête, des additions à cinquante chiffres, et s'il se trompe, elle le corrige avec une badine. Barry c'est pareil. Sa « môman » veut qu'il devienne inventeur, alors il traficote les T.S.F. du magasin en tremblant de s'électrocuter. C'est un enfer.

Tiny fit quelques pas sous le couvert pour tenter d'apercevoir le marécage.

— Alors, ces gosses qu'on croit morts, ils ont fichu le camp, dit-il d'un ton pensif.

— Oui, martela la fillette en le rejoignant. Ils ont bien préparé leur coup, mis de l'argent de côté, des vêtements, des

provisions pour la route, et quand tout a été prêt, ils ont filé sur une pirogue.

— Ils n'ont pas eu peur de se jeter comme ça, dans l'inconnu ?

— Bien sûr que non ! C'est formidable ! C'est ça la véritable aventure. Tu n'as jamais entendu parler des « runaway kids » ? Non, c'est vrai que tu es Anglais.

— C'est quoi ?

— Des gosses qui abandonnent leur famille pour s'en aller vivre sur les routes, parfois tout seuls, parfois en bandes. Ils se cachent des adultes, font de l'auto-stop le long des highways et dévalisent les mecs qui les ramassent. En Amérique, on peut vivre comme ça parce que c'est un pays immense où il est facile de se cacher. Même ici, dans les Glades, on peut se construire une cabane dans les herbes et vivre comme un sauvage, en péchant et en piégeant les oiseaux. Moi, si je me décide à partir, c'est ce que je ferai.

— C'est vrai que ta mère t'a mise dans une bande-dessinée ? interrogea Tiny. Tu dois en être drôlement fière, non ?

— Tu parles ! grogna Mina, si tu crois que c'est rigolo de rester des heures sans bouger pour servir de modèle ! Il faut prendre des poses idiotes, et rester comme ça, jusqu'à ce que le dessin soit fini ! En plus, c'est même pas ressemblant, et dans cette histoire, elle me fait toujours porter des vêtements ridicules. À l'école, tout le monde se fichait de moi à cause des chaussettes dont j'étais affublée. J'ai dit à ma mère que le seul comics où j'aimerais figurer c'est *Little Annie Rooney*, parce qu'elle est orpheline.

— C'était vache.

Mina haussa les épaules.

— Viens, ordonna-t-elle. Il faut rejoindre les autres.

Cosinus et Barry les attendaient, la mine renfrognée. Ils allèrent s'installer sous les arbres, non loin de la berge. Ils avaient entassé là une provision de cailloux à l'aide desquels ils bombardaient les alligators en maraude. Le but du jeu était de les amener à pousser des cris de colère. Ce n'était pas si facile, car le cuir des sauriens, très épais, les rendait insensibles aux impacts.

Tiny comprit que l'occupation favorite des gamins consistait à imaginer ce qu'ils feraient une fois qu'ils auraient pris la poudre d'escampette. Barry souhaitait qu'ils restent tous ensemble au cœur du marécage, à la manière des Enfants Perdus de *Peter Pan*.

— Tu serais notre Wendy, lança-t-il à Mina comme si c'était là le compliment suprême.

— Tu veux rire ! grogna la fillette. Wendy reprisait les chaussettes et faisait la cuisine des garçons, je m'en souviens très bien. Compte pas sur moi pour jouer les petites mamans, mon gros !

Elle ne put en dire davantage, car elle entendit la voix de Michelle qui l'appelait à la cantonade.

— Crotte ! maugréa-t-elle. Il va encore falloir que j'aille jouer les modèles. C'est pour sa nouvelle bande-dessinée, l'Homme-crocodile. Et elle s' imagine que ça m'amuse.

— Ça t'entraîne, observa Barry. Quand tu seras grande tu pourras poser toute nue pour les artistes.

— Gros malin ! ricana Mina. Et ce sera qui l'artiste ? Toi, bien sûr !

Elle bondit sur ses pieds et disparut entre les palétuviers.

Quand ils se retrouvèrent entre garçons, Barry hocha la tête.

— C'est une sacrée fille, murmura-t-il. Je crois que cette fois ça y est : j'suis fou amoureux, les mecs ! C'est la première fois que c'est vraiment sérieux.

Personne ne rit. Cosinus s'agita entre les racines du palétuvier.

— Elle n'est pas à toi, lança-t-il. Elle ne sera jamais à personne, et c'est bien comme ça.

Tiny, peu soucieux, de prendre part à ces querelles d'amoureux transis, ramena la conversation sur le sujet qui le préoccupait.

— Alors vous allez vous enfuir ? demanda-t-il en affectant un air admiratif. Vous savez ce que sont devenus les autres ?

— Non, fit Barry. D'ailleurs on s'en fiche. Ce qui compte c'est d'utiliser la bêtise des adultes à notre avantage. Si ça continue, ma mère va me rendre cinglé, et un jour je la tuerai, c'est sûr.

— C'est vrai qu'elle te force à construire des choses ?

— Oui, et il faut que ça marche sinon elle fond en larmes et pleure toute la nuit. Elle me répète que mon père, s'il peut me voir d'où il est maintenant, doit être bien déçu, lui qui était si génial... Quand mon sous-marin a explosé dans le bassin à poissons rouges sous les yeux du maire, elle m'a dit qu'elle était tellement humiliée qu'il ne lui restait plus qu'à se suicider en avalant les barbituriques que lui a donnés le docteur. En ce moment je travaille sur des avions mécaniques qui devraient voler à deux mètres de haut, mais j'ai peur qu'ils explosent eux aussi. Cette fois, elle se suicidera peut-être pour de bon et j'aurai sa mort sur la conscience. C'est pour ça que je dois fiche le camp.

— Moi, c'est pareil, marmonna Cosinus. Elle me fait apprendre par cœur des encyclopédies entières. Chaque fois qu'il y a une émission de « questions-réponses » à la radio, on se met devant le poste et je dois donner la solution juste avant le candidat. Si je me trompe, les punitions dégringolent. J'en ai assez. Si Mina et Barry décident de s'enfuir, je les accompagnerai. Ce serait chouette de devenir des pirates du marécage. On se construirait une cabane et on braconnerait. Y'a des tas de gens qui se cachent dans les Glades : des prisonniers évadés, des gens poursuivis pour dettes, des fous, alors pourquoi pas nous ?

— Et toi ? questionna Barry en se tournant vers Tiny. T'es doué pour quelque chose ?

— Je me débrouille bien avec les serrures, fit « l'enfant ». Mais je suis un peu kleptomane, ma mère parle de me faire mettre dans une clinique pour les gosses dingues. Je ne veux pas y aller. En venant ici j'espérais un peu mettre la main sur le trésor, ça m'aurait permis de refaire ma vie, mais Mina a l'air de penser qu'il n'existe pas.

— J'en suis moins sûr qu'elle, observa Cosinus. Je pense que le vieux Jessup a effectivement caché son or quelque part pour empêcher les héritiers de vendre la maison. Il les a piégés, le vieux bougre ! Il a bien manœuvré, ça c'est sûr.

La discussion fut interrompue par le passage d'un alligator qu'ils bombardèrent de cailloux. Le saurien siffla avec fureur mais les gosses se trouvaient hors de portée, et il préféra

continuer son chemin sans tenter d'aborder. Tiny se sentait partagé entre deux sentiments contradictoires : le soulagement de voir cette affaire tourner court, et la déception de ne pouvoir empoigner un nouveau mystère à bras le corps. Il avait besoin de se tenir l'esprit occupé s'il ne voulait pas voir revenir à grands pas le spectre de la dépression nerveuse, et il avait un temps espéré que l'affaire Colby lui fournirait un puissant dérivatif aux idées noires qu'il sentait monter en lui.

— D'ailleurs, chuchota Cosinus, peut-être que Mina se trompe du tout au tout... Son histoire de fugue, c'est juste une hypothèse. On n'a aucune preuve après tout.

— Ta gueule ! trancha Barry. Critique pas Mina quand elle est absente ! T'oserais pas dire ça si elle était là !

Cosinus se rétracta entre les racines de l'arbre. Ses membres grêles lui donnaient un aspect pitoyable. Son short trop grand, qui bâillait, laissait entr'apercevoir par instants son sexe glabre. Ses lunettes ne cessaient de dégringoler le long de son nez huileux.

— Je sais ce que je dis ! hurla-t-il d'une drôle de voix perçante. Tu ne me feras pas taire !

Barry partit d'un gros rire contrefait.

— Oh ! j'la connais ta théorie ! ricana-t-il. Encore ton histoire de fou des marais. Y'a qu'un crâne de piaf dans ton genre pour y croire. Moi, je n'ai pas de temps à perdre avec des conneries de ce genre.

Il sauta sur ses pieds et s'éloigna en sifflotant *Sweet Georgia Brown*. Tiny et Cosinus se retrouvèrent seuls au bord de l'eau trouble.

— Moi, ça m'intéresse, fit « l'enfant ». C'est quoi cette théorie ?

Cosinus regarda par-dessus son épaule comme s'il tremblait de voir réapparaître Mina, et se rapprocha de Tiny avec une mimique de comploteur.

— Mina ne veut croire qu'à ce qui l'arrange, chuchota-t-il. Moi, je suis plus rationnel, j'étudie le problème sous tous ses angles. Ma mère m'y a habitué, et ce n'est pas toujours négatif. Il y a une rumeur...

— Oui, l'encouragea Tiny.

— J'ai entendu ça dans un restaurant, reprit Cosinus. Des pêcheurs qui parlaient entre eux. Je te préviens que ça fait froid dans le dos quand on y réfléchit. L'un des types racontait comment, la semaine précédente, il avait sauvé une jeune touriste qui prenait un bain dans la mer parce qu'elle croyait, justement, que l'eau salée allait la protéger des alligators. Ce qui est parfaitement idiot, car les crocos sont capables de s'adapter à l'eau de mer...

— Abrège ! souffla Tiny qui voyait pointer le nez d'un redoutable exposé didactique tout droit sorti des encyclopédies que Cosinus apprenait par cœur.

— L'un des pêcheurs a dit : « t'as eu de la chance qu'elle soit blanche, parce que si ç'avait été une indienne, tu aurais mieux fait de la laisser se faire bouffer toute crue. » L'autre a demandé pourquoi, et le mec a répondu : « Sauver un Indien des crocodiles c'est comme de donner naissance à un tueur en série. » Et il a expliqué qu'au cours d'une de ses errances dans le marécage, il avait sauvé la vie d'un Indien, un Tootonnee. Un type qu'un crocodile allait bouffer. Il ne savait pas, à l'époque, qu'il existe une croyance chez les Indiens de cette tribu, une sorte de théorème mathématique : si vous échappez de justesse aux mâchoires de la mort, il faut, à chaque date anniversaire de l'accident, offrir un sacrifice en dédommagement à la bête qui a failli vous dévorer. C'est comme si on payait le droit de vivre à crédit, si tu préfères. Si on oublie de verser ce « loyer » compensatoire, l'animal vient se payer sur vous. Et le type qui racontait ça a dit : « Ça me hante cette histoire... Ce type que j'ai sauvé, je ne savais même pas son nom et je ne serais pas capable de le reconnaître. Mais je me dis parfois qu'à cause de moi, il s'est peut-être mis à payer son sursis en tuant des innocents à droite à gauche, et que j'aurais mieux fait ce jour-là de le laisser se faire bouffer par le croco. » Après, le serveur a apporté l'addition et on est partis, mais tu vois où je veux en venir ?

Tiny fit la grimace.

— Si je comprends bien, fit-il. Il y aurait dans le marais, un attardé mental qui sacrifierait tous les ans un gosse pour se protéger de la colère du crocodile ?

— Ouais, haleta Cosinus. Il choisit de préférence des enfants parce que c'est plus facile à tuer qu'un adulte. Un gosse de notre âge n'est pas capable de se défendre. Il a commencé par David Colby, le frère de Dexon, puis il a continué ailleurs, pour revenir ici dès qu'il a su que des enfants venaient souvent sur l'île. Il a eu les trois cousins ; cette année, il va zigouiller l'un de nous quatre, c'est fatal. C'est ça la vraie malédiction du crocodile. Je suis sûr que ce type tue régulièrement, tous les ans à la même date. Il ne nous sautera pas forcément dessus avec un couteau. Il peut très bien nous jeter un sac sur la tête, nous emporter sous son bras jusqu'à une flaque de sables mouvants et nous balancer dedans. De cette manière, ce n'est plus tout à fait un crime, tu piges, ça lui permet de se mettre en règle avec sa conscience.

Tiny hocha la tête, troublé. La théorie de Cosinus méritait réflexion. Dans l'univers étrange du marécage beaucoup de choses devenaient possibles. Instinctivement, Tiny leva les yeux vers la ligne d'horizon que la brume de chaleur rendait floue. Y avait-il, quelque part dans cet océan d'herbe, un être empêtré de superstition qui tuait à date fixe pour prolonger son existence d'une douzaine de mois ? Une contrepartie... Un dédommagement ? Il faudrait en parler avec Peggy, car rien ne devait être négligé.

Sentant qu'il avait appâté son auditoire, Cosinus remâcha sa théorie sans rien lui apporter de nouveau. À le voir ainsi s'exciter, Tiny finit par se demander si le gosse n'était pas un peu mythomane et s'il n'avait pas inventé de toutes pièces l'épisode de la conversation surprise au restaurant.

Estimant sans doute qu'il avait trop parlé, Cosinus n'ouvrit plus la bouche pendant tout le reste de la matinée, et les deux enfants restèrent là, à tromper leur ennui en jetant des pierres aux alligators de passage.

## 9

Au réveil, Peggy tenta vainement d'utiliser la salle de bains. Elle eut beau tourner les robinets dans tous les sens, aucune goutte n'en jaillit. Elle dut réprimer une bouffée de mauvaise humeur, car la chaleur régnant dans la maison l'avait fait se retourner d'un flanc sur l'autre pendant la majeure partie de la nuit, et elle avait fini par se réveiller en sueur, entortillée dans des draps humides. À présent, elle n'aspirait plus qu'à se laisser couler dans un bon bain, et cette menue compensation lui était refusée. Elle passa un peignoir et ouvrit la porte de la chambre pour appeler Nounou Babo. Comme elle s'avancait dans le couloir, elle faillit heurter Michelle qui remontait du rez-de-chaussée, remorquant un broc d'eau chaude. Elle portait un pyjama de soie blanche très échancré qui ne cachait pas grand-chose de sa poitrine.

— Oh ! dit-elle joyeusement en apercevant Peggy immobilisée au seuil de sa chambre. Je vois qu'on ne vous a pas mise au courant... Il faut descendre prendre l'eau à la cuisine.

— Pourquoi ? s'enquit l'Anglaise. La plomberie de fonctionne pas ?

— C'est ce que vous répondra Nounou Babo si vous lui posez la question, murmura Michelle. Elle m'a dit qu'un crapaud bouchait le tuyau d'alimentation et qu'il fallait attendre qu'il s'en aille de son plein gré pour pouvoir de nouveau utiliser les cabinets de toilette de l'étage. Mais c'est un mensonge, en réalité elle a fermé la vanne en cachette, pour nous empêcher de remplir les baignoires. Elle essaye de nous protéger à notre insu.

— Ho ! fit Peggy. Encore cette histoire de crocodile ? C'est absurde.

— Je suis bien d'accord avec vous, approuva Michelle, mais mieux vaut éviter de la contrarier si on ne veut pas la voir sombrer dans l'hystérie pour le restant de la journée. Prenez mon broc... J'irai en chercher un autre.

— Pourquoi Dexton la laisse-t-il faire ? interrogea Peggy.

— Oh, soupira la jeune femme rousse. Dex est comme un petit garçon avec elle. Je crois qu'il a fini par la considérer comme sa mère adoptive. Elle le sait, et se permet des choses qu'une vraie domestique n'oserait jamais.

Peggy prit le broc de porcelaine et alla se débarbouiller. Elle dut se contenter d'ablutions sommaires, car elle disposait d'à peine quelques litres. Pendant qu'elle s'aspergeait le visage et le torse, elle fut victime d'un curieux malaise, comme si quelqu'un, se tenant derrière elle, l'observait en secret. C'était stupide, et elle résista tout d'abord au besoin de tourner la tête pour regarder par-dessus son épaule, mais la gêne persistait, se faisant de minute en minute plus matérielle.

« C'est à cause de la baignoire, songea-t-elle. Tu es en train de t'imaginer que quelque chose s'y dissimule... Une bête remontée par le tuyau de vidange. Un petit animal qui va se mettre à grossir jusqu'à remplir tout l'espace. »

Résistant au désir de se retourner, elle se frictionna les seins avec le carré d'éponge jusqu'à s'en faire mal. Elle avait toujours été très superstitieuse, comme tous les gens évoluant dans le monde du cirque, et les fables véhiculées par la nourrice éveillaient en elle des échos qu'elle aurait préféré ignorer. Elle se traita d'idiote et se dévisagea dans le miroir suspendu au-dessus de la vasque de porcelaine... puis son regard dévia, et elle réalisa qu'elle essayait de distinguer la baignoire au moyen de la glace.

Il fallait en finir. Nue, elle pivota sur ses talons et fit trois pas jusqu'à la cuve d'émail aux pieds griffus qui trônait au fond de la pièce. « Il n'y aura rien ! songeait-elle en s'approchant. Rien du tout, tu n'es qu'une pauvre gourde ! »

Elle eut un sursaut de tout le corps et poussa un cri étranglé en surprenant une bestiole écailleuse au fond de la baignoire, mais ce n'était qu'un petit lézard remonté par l'évacuation. Un animal à peine plus grand que son auriculaire, et qui disparut dans la bonde de vidange dès qu'il l'aperçut.

Peggy dut chercher l'appui du mur pour ne pas défaillir. Son cœur battait à toute vitesse. L'espace d'une seconde, elle avait vraiment failli s'enfuir à travers les couloirs, sans même prendre

le temps de passer un vêtement. L'atmosphère de la maison ne lui valait rien.

Elle s'en voulait de se montrer si crédule, mais les arguments les plus rationnels cédaient devant les croyances que son père avait implantées en elle lorsqu'elle n'était encore qu'une enfant.

Elle décida d'abrégier sa toilette et s'habilla en hâte.

Alors qu'elle s'approchait de la fenêtre, elle vit Tiny disparaître en compagnie des enfants et se prit à espérer qu'il pourrait tirer d'eux quelque chose d'utilisable. Elle réprima un bâillement. Elle avait très mal dormi et des rêves agaçants l'avaient visitée à plusieurs reprises. Des rêves où il était question de Dexton Colby. Était-ce la chaleur qui la mettait dans cet état d'exacerbation épidermique ? Ce matin, elle se sentait aussi fatiguée que la veille. D'ailleurs, dès qu'elle fut descendue, elle put constater que tout le monde semblait dans le même cas et, qu'autour de la table du petit déjeuner, personne ne faisait d'effort pour entretenir la conversation.

Même les deux veuves avaient momentanément renoncé à se quereller. Le climat lourd, poisseux, vous ôtait toute vitalité et Peggy ne souhaitait plus qu'une chose : s'abattre dans un hamac avec assez de jus d'ananas glacé à portée de la main pour tenir jusqu'à midi. Elle devait se secouer.

Enfin, Dexton parut se rappeler sa présence et lui offrit son bras pour l'emmener en promenade sous le regard assassin de Michelle.

— Je vais vous présenter à mon père, murmura-t-il. C'est un spectacle plutôt pénible pour une jeune femme mais on ne comprendrait pas que je ne respecte pas le protocole puisque vous êtes censée faire partie de la famille.

Peggy se laissa entraîner. Les veuves l'épiaient en chuchotant, l'une d'elles comptait sur ses doigts comme si elle entamait une énumération compliquée. La jeune Anglaise se demanda si les chipies n'avaient pas entrepris de reconstituer l'arbre généalogique des Colby afin de vérifier si elle faisait vraiment partie de la famille.

Précédée par Dexton, elle grimpa au premier étage par un escalier extérieur. Une sorte de monte-charge avait été installé sur la façade.

— C'est par-là qu'on descend mon père dans le jardin, expliqua Dex. Nounou Babo n'a qu'à pousser le fauteuil roulant sur la plate-forme et appuyer sur un bouton.

— Il est paralysé ? demanda Peggy.

Dexton haussa les épaules.

— Non, pas vraiment, fit-il. Il ne bouge plus, c'est tout. Il est incapable de prendre la moindre décision. Si son chapeau tombe, il attrapera une insolation plutôt que de le ramasser.

Dex poussa une porte. Ils pénétrèrent dans une vaste pièce nue. Les murs et le plancher avaient été peints en blanc. Jessup Colby se tenait là, affaissé entre les bras d'un fauteuil d'infirme, la face à moitié couverte de savon à barbe, car la nourrice achevait de le raser au moyen d'un coupe-chou de barbier qu'elle maniait avec beaucoup d'habileté. Jessup avait été un bel homme au visage énergique, presque impérieux. Cela se devinait sans mal, en dépit du crin gris fer qui poussait désormais sur sa tête. Ses yeux fixaient le vide, sans trahir le moindre travail mental. De grandes mains épaisses, sillonnées de cicatrices, reposaient sur les accoudoirs d'acier de la chaise roulante. Peggy avisa un petit bocal à poisson rouge posé sur le sol, un unique cyprin doré y tournait inlassablement.

— C'est une de ses manies, murmura Dexton. Il passe ses journées à le fixer. Ne me demandez pas pourquoi, je n'en sais rien. Il a également horreur des insectes. Si une mouche ou un quelconque scarabée pénètre dans la chambre, il entre dans une grande colère et se met à secouer son fauteuil comme s'il allait le mettre en pièces. Avant, lorsque nous en avions encore les moyens, je payais un petit boy pour qu'il se tienne en permanence aux pieds de mon père, une tapette à mouches à la main. Dès qu'une bestiole se mettait à trotter, il l'exterminait.

Nounou Babo termina son travail puis poussa le fauteuil en direction du monte-charge. Le vieil homme se laissa faire. Une sangle bouclée autour de son torse l'empêchait de basculer en avant.

— Nous entend-t-il ? questionna Peggy.

Dex ébaucha un geste d'ignorance.

— Je ne sais pas, soupira-t-il. Le médecin lui-même n'en sait rien. Il est dans cet état depuis son attaque. Manifestement, il

n'aime guère qu'on s'attarde à son chevet, et si l'on reste trop longtemps près de lui, il montre des signes d'irritation.

Peggy parcourut du regard l'immense pièce vide et frissonna. Le poisson rouge, sur le parquet, la faisait penser à ces moutons qu'on installe dans les écuries afin qu'ils tiennent compagnie aux chevaux.

Ils ressortirent. La plate-forme descendit jusqu'à la pelouse, et la nourrice entreprit de pousser le fauteuil jusqu'à un parasol décoloré planté près d'une table de bambou. Elle installa Jessup à l'ombre, corrigea sa position, et se planta derrière lui, les bras le long du corps, rivalisant d'immobilité avec son vieux maître.

Dex et Peggy regagnèrent le jardin. Là, le jeune homme s'excusa de devoir prendre congé et s'éloigna sans une explication. Peggy eut l'impression diffuse que la vue de l'infirmes lui était insupportable.

Elle hésita, puis s'approcha de Nounou Babo. À la différence des invités, la grosse femme noire ne transpirait pas et sa peau restait mate sous le soleil, aussi nette que le tablier dont elle était ceinte.

— Vous ne pouvez pas savoir, miss, dit-elle d'une voix rêveuse, comme on était heureux ici, dans le temps, avant que ne se produisent tous ces malheurs.

Elle parlait sans tourner la tête, les yeux fixés sur la ligne d'horizon du marécage.

— J'étais jeune, je croyais que rien ne changerait, que les gens ne vieilliraient pas, que les enfants ne grandiraient jamais. Je savais bien que c'était bête, mais je ne pouvais pas m'empêcher d'y croire... Tout était tellement si parfait. J'étais bonne cuisinière, Monsieur Jessup était riche, madame Colby si bonne et les garçons, David et Dexton si gentils. Et puis j'avais mon fils : Hooligan, il courait déjà bien vite et j'étais fier de lui. C'était notre petit messenger. Il filait comme le vent... Plus tard il a sauvé la vie de plusieurs habitants de Spot Junction en courant chercher le médecin jusqu'à Harrispoint, c'est pour ça qu'on lui a élevé une statue. Vous l'avez peut-être aperçue en embarquant, miss ? Elle se dresse sur la place du village. Mon petit Hooligan était capable de couvrir trente kilomètres sans

reprendre haleine... C'était un bel athlète, avec des jambes comme du fer ; personne n'osait se mesurer à lui...

Elle se tut et baissa les paupières, gênée de s'être laissée emporter.

— C'est vrai que je croyais le temps immobile, fit-elle dans un souffle. Vous savez : comme ces oiseaux qui luttent contre le vent de la mer, et qui battent des ailes sans avancer d'un pouce. La vie était comme ça ici. Lente et douce, sans surprise. Et c'était bien ainsi. Quand on se levait le matin, on savait d'avance ce qui allait se passer, à la minute près, et j'en étais heureuse. On disait les mêmes mots, on faisait les mêmes gestes, et c'était merveilleux.

— Mais il y a eu... l'accident, chuchota Peggy.

— Oh, soupira la matrone. Ce n'était pas un accident. C'était le début de la malédiction. Tout ça nous a été apporté par ces sales Peaux-Rouges. Ils voulaient se venger des chiens de sang... Une vieille histoire qui remontait au début du monde ! Il ne faut pas en parler. Si vous aimez votre petit garçon faites bien attention à lui... Ne le laissez pas courir avec cette chipie de Mina. Quand il a le choix entre plusieurs proies, le crocodile prend toujours le plus beau. C'est la règle. C'est pour ça qu'il a emporté David au lieu de Monsieur Dexton. Le petit David était comme un ange du ciel. Si bel enfant qu'il aurait pu servir de modèle pour une statue de Notre Seigneur Jésus dans la crèche. Tout le monde l'adorait. C'est pour ça qu'il vous faudra faire attention. Votre petit, c'est le plus beau de la bande... et il ressemble un peu à David. Si le crocodile l'aperçoit, il le choisira, c'est sûr. Vous devriez l'enlaidir. Lui passer la figure au charbon de bois, le déguiser en négrillon.

Peggy sentit la chair de poule couvrir ses épaules nues. Les divagations de cette vieille folle éveillaient en elle une angoisse qu'elle ne parvenait pas à réprimer. Elle eut envie d'appeler Tiny, de se lancer à sa recherche pour s'assurer qu'il ne lui était rien arrivé.

Bredouillant une excuse, elle s'éloigna de la nounou et traversa le jardin, regardant en tous sens. Mina était revenue. Elle posait pour sa mère, prenant des poses outrées. L'expression de son visage trahissait un ennui mortel. En la

voyant ainsi, occupée à mimer une course immobile, Peggy ne put s'empêcher de penser à l'horrible statue érigée par Jessup sur le lieu du drame. La gamine avait-elle conscience de reproduire l'attitude de la petite victime fuyant devant le crocodile ? Trouvait-elle cela amusant ?

## 10

Il ne se passa rien de notable ce jour-là ni le jour suivant. Mina posait pour sa mère à heures fixes, et Michelle multipliait les esquisses, sans qu'on put très bien savoir sur quoi tout cela déboucherait. Carlotta et Bertha suivaient ce manège avec une désapprobation manifeste. Cosinus occupait son après-midi à mémoriser plusieurs pages d'encyclopédie, quant à Barry, il s'isolait dans un coin du jardin, ouvrait sa valise mystérieuse et assemblait des rouages sous l'œil attendri de sa génitrice.

Le samedi matin, Nounou Babo s'habilla avec coquetterie, comme pour se rendre à la messe. Coiffée d'un petit chapeau de paille, elle grimpa dans la barge à moteur des Colby pour se rendre au village de Spot Junction. Quand Michelle lui demanda s'il était possible de l'accompagner, la grosse femme répondit qu'elle n'y voyait aucun inconvénient.

— Vous venez ? lança la rouquine à l'adresse de Peggy. Bouger nous fera du bien.

La jeune Anglaise n'eut pas à se forcer, elle commençait à étouffer sur l'îlot. Chaque nuit des cauchemars la réveillaient en sursaut ; le plus fâcheux c'était, qu'ensuite, elle ne pouvait pas se rendormir avant d'être allée vérifier si la baignoire était toujours vide. Au réveil, ces bouffées de panique lui faisaient honte, et elle se gardait bien d'en parler à Tiny.

Lorsqu'ils avaient essayé de faire le point, la même gêne s'était emparé d'eux.

— Je ne sais pas ce que tout ça cache, avait marmonné « l'enfant ». Tout le monde a l'air de dissimuler quelque chose. Même les gosses. J'ai une mauvaise impression.

— Je suis comme toi, avoua Peggy. As-tu pensé que Dexton pourrait nous avoir engagés, non pas pour résoudre le mystère des disparitions, mais bel et bien pour t'offrir en sacrifice au « crocodile » ?

— En victime de remplacement ?

— Oui.

— Ça m’a effleuré, en effet. Il n’est pas exclu qu’un tueur rôde aux alentours. Les gosses m’ont parlé d’un indien ayant échappé aux alligators. Une drôle d’histoire qu’il faudrait peut-être vérifier.

Et il entreprit de raconter à la dompteuse l’anecdote évoquée par Cosinus.

— J’ai peur, gémit Peggy. Peur qu’ils se servent de toi. Ils t’exhibent peut-être pour que le tueur fixe son choix sur toi. *Et s’ils étaient tous d’accord entre eux, hein ?* Toute la famille ! Si, tous les ans, Dexton se débrouillait pour attirer ici une victime de remplacement ?

— Allons, tu délires, intervint Tiny. Ça aurait fini par se savoir.

— Pas s’il va engager des gosses à l’autre bout du pays... Des étrangers comme nous. Et puis il n’est pas exclu qu’ils se débarrassent également de la mère une fois le gosse sacrifié...

— Un complot familial ? Non, je n’y crois pas. Tu vas trop loin. Ne te laisse pas emporter par ton imagination.

Peggy repassait tout cela dans son esprit pendant que Nounou Babo pilotait la barge d’une main ferme. Le moteur surélevé interdisait la conversation, aussi les trois femmes en étaient-elles réduites à regarder défiler le paysage monotone de la « Rivière d’herbe ».

Lorsqu’elles parvinrent enfin au terme de leur course, la nounou prit ses distances, comme si elle n’entendait pas se mêler à la discussion des deux Blanches. Un petit panier à la main, elle se dirigea vers la statue de son fils et, grimpée sur un escabeau qu’elle alla emprunter à la quincaillerie voisine, entreprit de gratter le marbre pour le débarrasser du lichen qui s’accrochait çà et là, donnant l’illusion que l’effigie de son fils se couvrait peu à peu de poils verts.

La scène aurait pu être grotesque, cependant personne ne riait. Les gosses du village, la canne à pêche sur l’épaule, assistaient à la cérémonie avec un grand sérieux. Peggy elle-même sentit quelque chose se nouer dans sa gorge quand elle observa les gestes de la matrone occupée à faire la toilette du

grand adolescent de marbre noir figé en pleine course au sommet de son piédestal.

— C'est incroyable, non ? murmura Michelle.

Les deux jeunes femmes allèrent s'installer à la terrasse d'une minuscule buvette aux parois de planches disjointes. Michelle dessinait furieusement, engrangeant décors et caricatures.

— C'est formidable, haleta-t-elle au comble de l'excitation. J'aurais bientôt rassemblé tout le matériel de ma série. Il ne me restera plus que les croquis d'alligators. J'essaye de convaincre Dexton de m'emmener en reconnaissance dans le marais, mais il n'a pas l'air très chaud. Je ne parviens pas à déterminer s'il a peur des femmes ou des crocodiles. Bon sang ! Il n'est tout de même pas puceau à son âge ? Pas après avoir fait la guerre du Pacifique !

Après avoir longtemps attendu, elles réussirent à se faire apporter deux Coca-Cola par un vieil homme maussade. Peggy trouvait un peu obscène pour une femme de boire à la bouteille en public mais elle n'osa réclamer un verre. D'ailleurs le bonhomme avait déjà disparu à l'intérieur de sa bicoque. Alors qu'elles se désaltéraient, un individu bedonnant enveloppé d'une salopette s'approcha de leur table. Après avoir porté deux doigts joints à son chapeau en guise de salut, il attira une chaise et s'y assit à califourchon.

— Bonjour, dit-il. Je suis Ben Dusk, le shérif du coin. Vous êtes les invitées de la famille Colby, n'est-ce pas ? Je ne vous avais jamais vues dans les parages. Ne vous offusquez pas, ici on a tout le temps de regarder passer les gens, c'est pas la grande ville. Personne n'est anonyme.

Il avait un visage poupin, tanné par le soleil, où les rides ouvraient des crevasses rosâtres.

— Je ne porte pas d'étoile, dit-il avec un gros rire. Ça servirait à quoi ? Tout le monde me connaît ici.

Il plissa les paupières et fit la moue, comme s'il se préparait à dire quelque chose de difficile.

— Écoutez, dit-il enfin. Je ne vais pas finasser, ce n'est pas dans mes habitudes, et de toute manière j'aurais toujours l'air d'un gros lourdaud face à deux filles de la ville comme vous.

Alors autant dire les choses comme elles sont. J'ai remarqué que vous étiez chacune accompagnée d'un enfant. Vous voyez où je veux en venir ? Je ne sais pas quels sont exactement vos liens avec la famille Colby, mais je voulais vous prévenir. Ne prêtez pas trop l'oreille aux racontars qu'on pourrait vous rapporter. Il y a eu pas mal d'accidents ces dernières années chez les Colby, c'est vrai... Des disparitions d'enfants, mais elles n'avaient rien de criminelles, vous voyez ce que je veux dire ?

Comme Michelle et Peggy demeuraient coites, il reprit :

— Les Colby sont un peu... névrosés, comme on dit maintenant. Ils ont des excuses, je suis d'accord, mais ils ne devraient pas rabâcher ces histoires de sorcellerie indienne et de malédiction. Ça excite l'imagination des gosses, et ça les pousse à commettre des imprudences. C'est comme ça que les accidents arrivent. On va guetter les crocodiles et on se fait happer par un vieux mâle, ou bien on tombe dans une poche de sables mouvants et on disparaît en quelques secondes... Voilà où je veux en venir, mesdames : surveillez vos enfants, ne les laissez pas jouer les boucaniers à l'intérieur des marais. Les malheurs des Colby viennent de là, ils n'ont rien à voir avec les fantômes, et j'en ai assez de devoir sonder les Glades à chacune des réunions de cette foutue famille !

— Ça fait tout de même beaucoup d'accidents, vous ne trouvez pas ? lança Peggy.

— Ma petite dame, grogna Ben Dusk qui se relevait déjà. Il y a toujours eu *beaucoup* d'accidents dans les Glades. C'est un coin sauvage, pas un parc de loisirs ! Il serait temps que les touristes se mettent ça dans la tête.

Il s'éloigna sur cette dernière réplique, après avoir une nouvelle fois effleuré son chapeau de ses doigts joints.

— Brrrou ! fit Michelle en feignant de frissonner. Voilà un bonhomme plutôt rugueux !

— Qu'en pensez-vous ? interrogea Peggy.

— De quoi ?

— De sa théorie des disparitions...

— Je pense qu'il a raison. Mais je ne suis pas inquiète, ma fille a la tête sur les épaules. Elle ne commettra pas d'imprudence.

— J'aimerais être comme vous, soupira Peg. Je commence à me demander si nous avons bien fait d'accepter l'invitation de Dexon.

Comme Michelle allait répondre, Nounou Babo – qui avait achevé ses travaux de polissage – entra soudain dans leur champ visuel. Il était temps de rentrer. L'escapade avait été de courte durée et Peggy éprouva une bouffée d'angoisse à l'idée de réintégrer la grande demeure coloniale.

## 11

Dans le courant de la nuit, alors qu'elle se débattait dans les méandres d'un rêve sans queue ni tête, Peggy fut réveillé par un hurlement de terreur. Elle se dressa sur un coude, hagarde, ne sachant si le cri faisait partie de son rêve ou venait réellement de retentir. Elle passa le bras sous la moustiquaire pour allumer la lampe de chevet. Elle lut 4 heures sur le cadran de la pendulette de voyage achetée chez Harrod's.

Comme elle hésitait sur la conduite à tenir, Tiny apparut sur le seuil de la porte de communication.

— Tu as entendu ? fit-il.

— Je croyais avoir rêvé, souffla Peg. Quelqu'un a vraiment crié ?

— Oui. Ça m'a réveillé en sursaut.

— Un homme ou une femme ?

— Je ne sais pas.

Ils décidèrent d'entrebâiller la porte du couloir pour voir si le hurlement entraînait une agitation particulière, mais la maison resta plongée dans l'obscurité.

— On dirait que nous sommes les seuls à avoir entendu quelque chose, observa Peggy.

Elle écarquillait les yeux, essayant de sonder la profondeur du corridor. Aucune porte ne s'ouvrait. Elle fut traversée par l'idée saugrenue que tout le monde était mort... Que le tueur des marécages s'était introduit dans la maison pour se déplacer de chambre en chambre, une hache à la main, décapitant les dormeurs l'un après l'autre... Elle haussa les épaules. Sa chemise de nuit collait à son corps moite mais elle tremblait de froid.

— Ils n'ont peut-être rien entendu proposa-t-elle.

— Ou bien ils y sont tellement habitués qu'ils se sont rendormis aussitôt, marmonna Tiny. Je pense que c'est le vieux qui a crié. L'infirmier...

— Jessup ?

— Oui. Ça ressemblait plutôt à une voix d'homme.

Ils refermèrent le battant. Peggy songea qu'ils donnaient sans doute trop d'importance à un simple cauchemar. L'atmosphère de la maison portait naturellement aux réactions disproportionnées.

Ils se recouchèrent mais la jeune femme ne put se résoudre à éteindre la lumière. L'image du tueur des marais, se déplaçant d'une chambre à l'autre continuait à la hanter. Elle se fit la réflexion qu'à force de trop penser à toutes ces horreurs, elle allait finir par provoquer leur matérialisation.

Elle mit longtemps à trouver le sommeil.

Le lendemain, sitôt le petit déjeuner expédié, Michelle lui demanda si elle ne voulait pas l'accompagner au grenier pour visiter ce qu'elle nommait « le musée des Colby ». Peggy accepta et suivit la jeune femme rousse sous les combles. La chaleur emprisonnée sous la toiture installait une atmosphère de bain de vapeur, et elles se retrouvèrent toutes les deux presque instantanément couvertes de sueur. Peggy se laissa tomber entre les bras d'un vieux fauteuil de cuir racorni tandis que Michelle se lançait dans un inventaire frénétique des malles entassées sur le plancher.

— Ça regorge de trésors, murmurait-elle. Il y a là de quoi faire le bonheur d'une armée de collectionneurs !

Elle ne cessait de s'agiter que pour s'extasier sur une quelconque bande dessinée publiée dans un journal ayant fait faillite vingt ou trente ans auparavant. Elle brandissait alors la feuille de papier jaunie dans la lumière tombant de la lucarne, pour l'admirer comme s'il se fut agi d'une icône. Peg suffoquait, asphyxiée par la touffeur des lieux et le brouillard de poussière que levait l'agitation de Michelle. La moisissure avait tout attaqué : le cuir des fauteuils, le bois des meubles. De la mousse poussait entre les rainures du parquet. Comme c'est la règle dans les climats tropicaux, on devinait sans mal que la végétation ne demandait qu'à submerger la maison.

— Oh ! fit tout à coup Michelle d'une voix altérée. Vous avez vu ?

Soulevant le couvercle d'une nouvelle malle, elle venait de découvrir un empilement de cadres de tailles variées. Sous le verre terni, se tenaient des photographies des années 30, dont les couleurs avaient lentement viré au sépia ou à la sanguine. Les deux femmes s'agenouillèrent côte à côte pour examiner leur trouvaille. Les clichés représentaient la famille Colby au grand complet, alignée devant l'objectif selon la coutume de l'époque.

— On dirait qu'on va les fusiller d'une seconde à l'autre, murmura Michelle avec un petit rire gêné. Jessup était sacrément bel homme... Vous avez vu ça ?

Mais Peggy ne regardait que les deux petits garçons debout devant leur mère, Dexon et... David. Dexon, a douze ans, était déjà en train de perdre la joliesse typique de la petite enfance. Ses jambes grêles lui donnaient l'allure d'un échassier en pleine croissance. À la différence des autres membres du clan, il affichait un air renfrogné et enfonceait les poings dans les poches de sa culotte courte comme s'il essayait de dissimuler sa rage. Sans doute s'était-il fait rabrouer par ses parents dans les secondes qui avaient précédé la photo ? David, au contraire éclatait d'un rire joyeux et ses yeux brillaient de joie. Avec un petit pincement au cœur, Peg nota qu'il ressemblait à Tiny...

— Mince, chuchota Michelle, ce sont toutes les photos du gosse. Ils ont dû les retirer après sa mort, pour ne pas avoir constamment son image sous les yeux.

Peg hocha la tête, une chose était sûre, on avait beaucoup photographié David, et le gamin s'était prêté au jeu avec une gourmandise évidente.

Michelle sortait les cadres un à un pour les placer dans la tache de soleil tombant de la lucarne. L'épouse de Jessup Colby avait cet air hautain et calme des jeunes filles de bonne famille du Sud profond. Nounou Babo, les cheveux noirs, y apparaissait beaucoup plus jeune en compagnie de son fils, un mioche à la maigreur nerveuse qui portait ses vêtements du dimanche comme un déguisement trop amidonné.

— Ils sont presque tous morts, observa pensivement Michelle. Quelle drôle de famille. Vous avez remarqué ? Ça date

des années 30 mais on dirait des photos tirées du tournage d'*Autant en emporte le vent* !

— C'est vrai, approuva Peggy. Ils avaient l'air de vivre hors du monde.

Elle scrutait le visage de Jessup et de sa femme. Une parfaite bonne conscience s'y étalait, la calme fierté de ceux qui savent tenir leur rang sans ostentation.

Comme Michelle s'appêtait à remettre les cadres dans la malle, Peggy poussa une exclamation sourde.

— Attendez ! fit-elle. Il y a quelque chose de bizarre...

— Quoi donc ? s'étonna la jeune femme rousse.

Peg avait déjà commencé à faire glisser les clichés hors des cadres.

— Aidez-moi, lança-t-elle à sa compagne, il faut que je vérifie quelque chose. Sortez toutes celles où figure le petit David.

Elles s'activèrent. Quand les clichés formèrent un tas en vrac sur le plancher, Peggy les éleva l'un après l'autre dans la lumière tombant de la lucarne, comme s'il s'agissait de radiographies médicales destinées à être examinées par transparence.

— Vous voyez ? haleta-t-elle. C'est sur toutes les photos...

Michelle grimaça.

— C'est horrible, murmura-t-elle en frissonnant. Qui a bien pu faire ça ?

Peg ne répondit pas. Les mains levées vers le ciel, elle examinait le visage de David Colby. Les yeux de l'enfant brillaient étrangement sur le carton du cliché, comme illuminés par un feu intérieur.

— On les a transpercés avec une épingle, chuchota l'Anglaise. Sur toutes les photos. Quelqu'un s'est amusé à trouser systématiquement les pupilles d'un petit garçon mort à l'aide d'une aiguille. Pourquoi ?

— Parce qu'il ne l'aimait pas ? proposa Michelle.

Peggy baissa les bras. Le soleil ne passant plus par les piqures minuscules, le regard de David cessa de briller dans la pénombre.

— Rangeons-les, dit Michelle. Je n'ai pas envie de rester ici une minute de plus. Je ne sais pas pourquoi, mais tout ça me fait peur.

Elles se dépêchèrent de remettre les clichés dans leurs cadres d'origine. Le grenier avait perdu ses apparences de caverne merveilleuse et elles n'aspiraient plus qu'à courir se réfugier dans le jardin, là où elles seraient à l'abri...

Mais à l'abri de quoi ?

## 12

Tiny rejoignit les gosses après le petit déjeuner, bien décidé à leur demander s'ils savaient qui poussait des hurlements chaque nuit. Il était agacé de n'avoir pu déterminer si la voix était celle d'un homme, d'une femme... ou d'un enfant. Le cri l'avait surpris en plein sommeil et il savait qu'il ne devait pas se fier à son impression première, les sons qu'on perçoit en rêve étant toujours considérablement déformés.

— C'est le vieux Jessup, répondit Mina lorsqu'il posa la question. Ça le prend comme ça, faut pas chercher à comprendre.

— Non, dit Barry, c'est une voix plus jeune. Ou alors celle d'une femme.

— C'est peut-être celle de Cosinus, gouailla la fillette. Il se met à crier chaque fois qu'il découvre qu'il a encore pissé au lit !

— Et vous vous croyez drôles ! grogna l'échalas aux grosses lunettes. Pourquoi ce ne serait pas la tienne, Mina, quand le fantôme du crocodile vient te renifler les doigts de pieds ?

— Je n'ai pas peur des fantômes, déclara la petite fille d'un ton péremptoire. Je sais bien qu'ils n'existent pas.

— Qu'est-ce qu'on fait aujourd'hui ? s'enquit Tiny.

— Aujourd'hui c'est le jour de vérité, dit Mina. On va te prouver par A plus B que le trésor n'existe pas.

Pendant qu'ils cheminaient sous les palétuviers, la fillette lança d'une voix vibrante :

— On est des enfants modernes, bon sang ! À l'époque de la bombe atomique on n'a plus le droit de croire aux fantômes.

— C'est vrai, renchérit Barry, ce sont des superstitions d'un autre âge.

— Les fantômes n'existent pas, observa Cosinus, c'est sûr, mais on ne peut pas en dire autant des monstres de l'espace. Il y a peut-être un monstre de l'espace dans le marécage, qui sait ? Un Martien dont la soucoupe volante est tombée en panne... Il

est tout vert et écaillé, c'est pour ça que les gens le prennent pour un crocodile. Il capture les enfants pour essayer de communiquer avec eux. Il leur apprend sa langue et tous les trucs scientifiques qu'il connaît. C'est pour ça qu'ensuite les mômes ne veulent plus rentrer chez eux.

— Arrête ! bâilla Mina, tu déliras complètement.

— Pas du tout ! protesta Cosinus. Les types de l'Armée de l'Air savent bien que les soucoupes volantes existent. Je l'ai lu dans le journal. Il faut essayer d'être gentil avec les extraterrestres sinon ils feront alliance avec les Communistes, et on sera tous fichus.

La discussion mourut lorsqu'ils arrivèrent au pied de la statue. Tiny dissimula tant bien que mal la gêne qu'éveillait toujours en lui la vue de cette œuvre macabre.

— On ne veut pas que tu nourrisses de fausses idées, lui annonça Mina. Ce truc c'est rien du tout. On l'a ausculté des dizaines de fois, c'est juste du marbre. Il n'y a pas de ressorts cachés. Rien ne s'enfonce, ni sur le socle ni sur les personnages. Ce n'est qu'un bloc de pierre qui doit peser près d'une tonne. D'ailleurs il est bien trop lourd pour le sol de l'île, regarde : il s'enfonce...

Ils s'étaient tous agenouillés sur l'injonction de la petite fille. En plissant les yeux, Tiny s'aperçut que le marbre paraissait planté de guingois, comme s'il était victime d'un affaissement de terrain.

— Trop lourd, répéta Mina. Un hammock ce n'est pas une vraie terre. C'est malléable, pas assez compact. Si ça continue comme ça, la statue va faire naufrage dans la boue. Cosinus a déterminé qu'elle s'enfonçait à raison de trois centimètres par an. Un jour, on ne la verra même plus, et ce ne sera pas une grosse perte !

La fillette ouvrit la grille qui défendait le périmètre de la statue et s'avança jusqu'au crocodile dont elle flatta l'encolure.

— Si tu ne nous crois pas tu peux l'examiner à la loupe, dit-elle. On l'a déjà fait. Nulle part tu ne trouveras trace d'une fissure ou d'une ligne de démarcation. Les lettres de l'inscription ne bougent pas, elles ne commandent aucun déclic.

Il n'y a pas de tiroir secret dans cette statue. N'écoute pas ce que racontent les adultes.

Réprimant sa répugnance, Tiny s'approcha de la sculpture et y fit courir ses doigts à la recherche d'une saillie, d'un poussoir. Le bloc ne présentait aucun raccord, aucune pièce rapportée ou emboîtée. La meilleure preuve en était que si une telle cache avait existé, l'humus se serait accumulé au fil des années dans les rainure de son périmètre, la mettant aussitôt en évidence. Tiny était assez avancé dans la science des serrures pour savoir qu'aucun ressort secret ne résiste à une auscultation poussée, sinon dans les romans gothiques, bien sûr.

Il réalisa avec un certain agacement qu'il palpitait le monstre de pierre timidement, comme si une pression trop brutale courait le risque de le réveiller.

La gueule de la bête le fascinait. Le temps l'avait remplie de terre et de mousse. De l'herbe y poussait, débordant des redoutables crocs de marbre. Il renonça à y plonger les doigts, effrayé à l'idée qu'un serpent pouvait s'y tenir lové. L'un de ces mocassins dont la piqûre vous tuait en moins d'une minute.

— Si tu veux une dernière preuve, fit Mina, Barry va te la donner.

Elle claqua des doigts. Le gros garçon ouvrit son sac à dos pour en tirer un appareil que Tiny prit tout d'abord pour une poêle à frire.

— C'est un détecteur de métaux, expliqua Barry. Les soldats l'utilisaient pour repérer les mines. Dès qu'il y a du métal caché quelque part, une sonnerie retentit dans les écouteurs. Je m'en suis servi pour ausculter la statue... s'il y avait un mécanisme dissimulé, avec des ressorts, des engrenages, ou même un coffre rempli de pièces d'or, le détecteur sonnerait comme un téléphone. Tu vas voir...

Il jeta une pièce de monnaie sur le sol, tendit les écouteurs à Tiny et brancha la « poêle à frire » qu'il promena au-dessus du *quarter* abandonné. Il n'avait pas menti. Un sifflement grêle frappa les tympans de Tiny, annonçant la présence d'un morceau de métal.

— T'as pigé ? s'enquit Barry. C'est imparable. Maintenant on va sonder la statue. Tu verras qu'elle est « muette ». Elle ne

contient pas d'or, pas de coffre, pas de machinerie, rien du tout. C'est un bête morceau de pierre, pas davantage.

Il se lança dans sa démonstration, promenant le détecteur sur chaque centimètre carré du marbre. Les écouteurs demeurèrent silencieux.

— Tu vois, conclut Mina. Ce n'est pas la peine de perdre ton temps à rêver au trésor. Tu peux le dire à ta mère si c'est pour ça qu'elle est venue ici.

— Tu te trompes, fit Tiny, on n'avait jamais entendu parler de cette histoire avant de débarquer dans cette sale baraque.

— Tant mieux pour toi ! soupira Barry, ma mère, elle, n'arrête pas de me casser les pieds avec tout ce qu'elle fera une fois que je l'aurai mise en possession du trésor. Elle agrandira le magasin, elle ouvrira un rayon de jouets scientifiques où je vendrai mes inventions... et ainsi de suite.

— La mienne, fit tristement Cosinus, a prévu de m'expédier à l'université pour que je devienne archéologue. Après, elle utilisera le trésor pour financer les fouilles que nous entreprendrons en Égypte. Elle se voit déjà en train de gratter la poussière dans la Vallée des Rois. Elle a dressé une liste de tous les tombeaux qu'on n'a pas encore retrouvés.

Mina éclata d'un rire acerbe.

— Vous feriez mieux de prendre la poudre d'escampette, lança-t-elle, avant de devenir aussi cinglés qu'elles !

Elle s'assit sur une souche et prit une expression sournoise.

— Si vous n'étiez pas si dégonflés, souffla-t-elle, on se servirait de la légende pour faire croire que le crocodile nous a emmenés. C'est arrivé si souvent que personne ne s'en étonnerait !

— Si tu crois que c'est facile, grommela Cosinus. Ce sont nos mères, tout de même !

— Pffu ! chuinta la petite fille, quand on est un surdoué on doit apprendre à se passer de parents.

— Où ira-t-on si on fiche le camp ? interrogea Barry avec une note d'angoisse dans la voix. Est-ce qu'on restera ensemble au moins ?

— Moi je viens si on va se cacher dans l'île des enfants perdus, gémit Cosinus. Comme dans Peter Pan.

— Et le tueur des marais ? fit Tiny. Vous y pensez ?

Mina haussa les épaules.

— Ça mettra un peu de piquant dans notre vie, lâcha-t-elle. Sinon que fera-t-on toute la journée, hein ?

Tiny les observa sans répondre. Cette fichue gamine était bien capable d'entraîner ses petits camarades à sa suite. Elle avait sur eux un ascendant indéniable. Il se demanda s'il devait l'épauler dans ses projets de fugue. Aurait-il une chance d'en savoir un peu plus s'il quittait l'île ? Son instinct lui soufflait que la menace était bien réelle, mais il ne parvenait pas à déterminer d'où viendrait le danger. De l'extérieur ou de la maison ? Où se cachait l'ennemi ? Plus le temps passait, plus il se sentait gagné par la certitude d'un drame imminent. Qui, cette fois, ferait les frais de la malédiction ? Mina ? Cosinus ? Barry ?... ou lui-même ?

On l'avait payé pour jouer le rôle de la chèvre attachée à son piquet, il était donc légitime qu'on le choisisse pour prochaine victime, il espérait toutefois ne pas être dépassé par les événements lorsque le moment viendrait.

## 13

Les enfants buvaient du jus de framboise additionné de quelques gouttes de rhum volé à l'office. Dans la chaleur épaisse de l'après-midi, cette mixture n'avait pas tardé à remplir son office et le débit de la conversation s'était vite accéléré tandis que les yeux de Mina devenaient brillants. Comme Tiny évoquait une fois de plus le problème du fou des marais, la fillette lui coupa la parole.

— Et si c'était un contrat ? lança-t-elle d'une voix haletante. Imagine que le vieux Jessup ait décidé de se venger du reste de la famille... De tous ces gens qui l'ont traité de fou pendant qu'il écumait les Glades. Un beau jour, le docteur lui apprend qu'il est malade et qu'il ne lui reste plus beaucoup de temps avant de devenir complètement rabougri. Alors il engage quelqu'un... un braconnier, un chasseur d'alligators. Il lui donne de l'argent en lui disant : *tous les ans, tu tueras l'un des gosses de mes sœurs ou de mes cousins, ça leur apprendra. Comme ça ils comprendront enfin par où je suis passé, et ils se montreront un peu plus compatissants.*

Tiny, sur qui le breuvage n'avait eu aucun effet, plissa les yeux, intéressé. L'hypothèse de Mina était loin d'être idiote.

— Une vengeance payée d'avance ? siffla-t-il. Et tu crois que quelqu'un serait capable de se conformer à un tel pacte malgré les années ?

— Oui, martela la fillette. Si c'est un Indien. Les Indiens ont le respect de la parole donnée. Jamais ils ne se parjureraient.

Tiny hocha la tête. Jessup Colby, aigri par la douleur, aurait très bien pu mettre en place un tel mécanisme juste avant de s'enfoncer dans la sénilité. On l'imaginait sans peine marmonnant : « Qu'ils souffrent donc autant que j'ai pu souffrir ! »

La malédiction du crocodile c'était peut-être cet anathème lancé par un homme fou de chagrin se sachant sur le point de sombrer dans le gâtisme précoce.

— Il faut faire une battue ! lança Mina en sautant sur ses pieds. Si l'exécuteur nous observe, il a dû forcément prendre l'affût à proximité.

Elle n'eut aucun mal à convaincre les garçons de mettre la vieille pirogue à l'eau et de se lancer dans le dédale de la Rivière d'Herbe. Barry et Tiny pagayaient, l'un à la poupe l'autre à la proue. Cosinus, son éternelle encyclopédie serrée contre sa poitrine, ne paraissait guère à son aise.

— Puisque les adultes ne font rien, déclara Mina, il faut bien qu'on règle le problème nous-mêmes ! On va localiser le tueur... Oui, on va le débusquer, et on lui passera l'envie de faire du mal aux enfants !

Elle s'excitait, le visage enfiévré, buttant sur les syllabes, tandis que la barque se faufilait dans les couloirs glauques du marais. À certains endroits il y avait si peu d'eau que les pagaies heurtaient le fond de vase si on les maniait avec trop d'ardeur. Les plantes aquatiques montaient parfois si haut qu'on ne distinguait plus l'île. Tiny se demanda s'ils ne risquaient pas de se perdre et essaya de prendre des repères, il se rendit vite compte que c'était absurde, tous les bras d'eau se ressemblaient. Mina décida tout à coup qu'il était temps d'aborder et d'entamer la battue. Ils tirèrent donc la pirogue sur la berge d'un hammock bordé de saules après s'être assurés qu'aucun alligator ne faisait la sieste sur le sable.

Ils s'enfoncèrent au cœur de l'îlot, sabrant les hautes herbes à l'aide de bâtons qu'ils utilisaient à la manière de machettes. Tiny retournait dans sa tête les éléments de l'hypothèse avancée par la gamine : une vengeance dilatée dans le temps, payée comptant par un vieux grigou misanthrope... Il avait suffi que Jessup trouve l'exécuteur adéquat : un braco' respectueux de la parole donnée... L'une de ces épaves asociales qui hantaient les Glades et fuyaient la civilisation comme la peste noire...

— J'ai l'impression qu'on nous observe... gémit Cosinus en serrant un peu plus le livre sur sa poitrine.

Les gosses s'immobilisèrent. Ils étaient tous à demi ivres, fourbus, souillés par la vase et la sève des herbes massacrées. Mina haletait, le visage luisant. Elle n'avait pas peur. Tiny aurait même parié que la situation l'excitait au plus haut point.

— Vous n'allez pas déjà vous dégonfler ? cracha-t-elle. Il faut continuer la battue, localiser la cache du tueur.

— Et après ? pleurnicha Cosinus.

— Après, murmura Mina, on lui tendra un piège... on creusera une fosse avec des épieux pour qu'il s'empale dessus. Ou bien on fabriquera une bombe qui lui arrachera les deux pieds... Barry saura très bien faire ça !

— Hé ! protesta le gros garçon apeuré. J'veux tuer personne, moi !

— Tu préfères que le braco' te fasse ton affaire, sans doute ? ricana la fillette.

Ils reprirent leur exploration. Un peu plus loin, ils tombèrent sur une hutte de roseaux tressés. L'un de ces abris où s'embusquaient les chasseurs d'oiseaux. La découverte de ce repaire les électrisa. À l'intérieur de la cabane, ils découvrirent des bouteilles de bière vides, et les restes détremvés d'un « Girlie Magazine » où s'étaient étalées des photos de Betty Page en petite tenue. Quelqu'un s'était tenu là, à l'affût, mais il pouvait s'agir de n'importe qui, les Glades étaient remplies de braconniers n'hésitant pas à piéger les flamands roses.

— Y'a quelqu'un ! répéta Cosinus. Je sens son regard sur ma nuque !

Sa nervosité devenait contagieuse. Tiny lui-même finissait par regarder de plus en plus fréquemment par-dessus son épaule. N'avaient-ils pas commis une erreur en quittant la maison des Colby ? Et si l'exécuteur engagé par le vieux Jessup leur tombait dessus maintenant, là, au beau milieu des marécages, quelles chances auraient-ils de lui échapper ?

— Continuons, décida Mina. Et prenez chacun un bâton. Si nous le trouvons, il faudra l'attaquer tous ensemble et le frapper là où ça fait le plus mal.

— Mais nous ne sommes que des enfants ! protesta Cosinus.

— Et alors ! s'emporta Mina. Un adulte ne peut pas résister à quatre gosses qui l'attaquent de tous côtés. En Afrique, les

babouins n'hésitent pas à s'en prendre aux léopards. Ils les encerclent et leur tombent dessus de partout à la fois ! Il faudra faire comme eux ! Nous lui casserons les chevilles, les genoux, et quand il sera à terre, il n'y aura plus qu'à lui écraser la tête avec une grosse pierre !

Elle avait l'air au bord de la transe et parlait d'une voix détimbrée. Tiny sentit qu'elle était prête au carnage, et même qu'elle y aspirait de toutes ses forces. Il fut sur le point de la gifler pour la ramener à la réalité. Mais déjà la fillette s'était remise en marche, fauchant l'herbe à grands revers de badine. Une odeur de sève et de moisissure emplissait l'air, violente, presque intime.

Ils faillirent s'embourber à deux reprises. À présent, leurs jambes nues disparaissaient sous une croûte de vase d'un vert sombre. Brusquement, quelque chose parut jaillir du rideau végétal pour leur sauter au visage. C'était une masse vermoulue, spongieuse, qui sortait de terre et semblait se dresser sur ses pattes de derrière comme un grizzly passant à l'attaque.

Mina fit un bond en arrière et s'en vint heurter la poitrine de Tiny. Cosinus poussa un cri de terreur étranglé et se cacha le visage derrière son livre. La mâchoire de Barry se décrocha tandis que ses yeux s'écarquillaient. Tiny laissa échapper un juron peu enfantin, mais l'apparition l'avait décontenancé. Devant eux, dominant le rideau d'herbe, se dressait un poteau de bois grossièrement sculpté, et qui représentait un crocodile à la gueule béante...

Un totem... Un totem planté de guingois, et qui penchait fortement sur la gauche à force de dérapier dans le sol mou.

La caricature était hideuse, rongée par les termites, presque lépreuse, elle faisait froid dans le dos, et point n'était besoin d'une boussole pour comprendre qu'elle tournait ses regards sur la maison des Colby.

— C'est le totem des Tootonees, souffla Mina. Ils ont dû le planter là quand ils ont lancé leur malédiction. Ça doit être là depuis la fin des guerres indiennes.

— Mince ! gémit Cosinus. J'ai eu tellement la trouille que j'ai pissé dans mon short ! J'ai vraiment cru que le fantôme nous sautait dessus !

Tiny se retint d'avouer qu'il avait pensé la même chose l'espace d'une fraction de seconde.

— J'aime pas ça, grogna Barry. Ça regarde en direction de la maison... Ça doit observer tout ce qu'on fait. Si ça se trouve, ça voit à travers les murs...

Il parlait d'un ton mécanique, comme s'il allait se mettre soudain à hurler.

— Barry ! lança la fillette. Tu perds les pédales ! C'est juste un truc en bois !

— Je ne veux pas rester ici ! supplia Cosinus. Il faut qu'on rentre !

Cette fois, Mina céda, et ils battirent en retraite en essayant de ne pas courir pour cacher qu'ils mouraient de peur.

— C'est là, répétait Barry. C'est tout le temps à nous regarder... Et si ça se trouve, il y en a d'autres plantés tout autour de la maison. On était encerclés et on ne le savait même pas !

Ils mirent la pirogue à flot et pagayèrent de tous leurs muscles pour s'éloigner de l'hammock.

Mina s'était laissée tomber au fond du canot, maussade.

— Vous êtes des poules mouillées ! grogna-t-elle. Juste quand on commençait à s'amuser !

Elle parut réfléchir pendant que les garçons ramaient. De temps à autre, elle grattait une croûte sanguinolente sur son genou maigre. Des éclats étranges traversaient son regard.

— Vous êtes des crétins ! siffla-t-elle enfin. La malédiction ! Comment peut-on croire encore à ce genre de bêtise ? Vous savez ce que sont devenus les Tootonees aujourd'hui ? Des alcooliques qui font la plonge dans les gargotes pour routiers de Harrispoint. Ils sont tous morts pour la plupart, et ceux qui restent fouillent dans les poubelles des restaurants pour trouver de quoi manger. Les voilà, vos « sorciers » !

Personne ne lui répondit.

— Je sais ce qu'il faut faire, reprit-elle en baissant la voix. Il faut provoquer le tueur embauché par Jessup, le forcer à sortir à découvert et lui régler son compte !

— Ah ! oui ! lança Cosinus. Et comment tu feras ?

— Il faut que l'un de nous joue le rôle de la chèvre, annonça-t-elle. Qu'il fasse l'imprudent... se promène tout seul dans des endroits isolés. Il faut que le tueur en arrive à penser : « voilà mon gibier de cette année ! Celui-là au moins ne sera pas trop difficile à estourbir. »

— Okay, fit Barry en peinant sur sa pagaie, et ensuite ?

— Le reste de la bande sera caché, en embuscade, expliqua la fillette. Et lorsque le tueur se jettera sur l'appât, le groupe lui sautera dessus.

— Ce serait mieux de l'attirer dans un piège, observa le gros garçon. Une fosse avec un filet où il s'empêtrera.

— Si tu veux, marmonna Mina.

Mais Tiny sentit qu'elle aurait préféré quelque chose de plus sanglant.

— Et qui jouera le rôle de la chèvre ? interrogea Cosinus d'un ton geignard.

— *Tiny*, fit la fillette avec un étrange sourire. C'est lui le plus mignon. Vous deux, vous êtes bien trop moches pour faire des victimes intéressantes.

L'arrivée des enfants souillés de vase provoqua un concert de protestations chez les mères rassemblées pour le thé. Des gifles sonnèrent sur les joues de Barry et de Cosinus. Pour ne pas être en reste, Peggy feignit de saisir son fils par un poignet et de l'emmener à l'intérieur.

— Et j'aimerais que le robinet de la baignoire fonctionne, pour une fois ! lança-t-elle à l'adresse de Nounou Babo.

Une expression affolée se peignit sur les traits de la grosse femme.

— Ce n'est pas très prudent, Madame, protesta-t-elle. Il vaudrait mieux laver le petit monsieur avec le tuyau d'arrosage... L'eau n'est jamais très froide dans nos régions, et ça lui servirait de leçon...

« Évidemment, songea Tiny, il doit être plutôt difficile pour un crocodile fantôme de se matérialiser à l'intérieur d'un tuyau de caoutchouc ! »

Quand « l'enfant » fut propre, sa « mère » l'entraîna au premier pour lui passer des vêtements secs. Les deux complices en profitèrent pour faire le point.

Peg évoqua les photographies aux yeux troués, et Tiny l'exécuteur engagé par Jessup.

La jeune Anglaise fit la grimace.

— On piétine, soupira-t-elle. Pour moi l'ennemi est intérieur, pour toi il vient du dehors...

Elle fit quelques pas en direction de la fenêtre, se tordant nerveusement les mains.

— La petite Mina me fait peur, avoua-t-elle. D'après ce que tu me racontes, elle a l'air un peu perverse. Elle mène vraiment les garçons par le bout du nez ?

— Oui, fit Tiny. Et elle m'a déjà choisi pour jouer le rôle de l'appât.

— Croit-elle réellement que vous allez capturer le tueur de cette manière ?

— Je ne sais pas. Ce sont des gosses, ils s'emballent pour un rien et perdent vite le sens du réel. Ils vivent les trois-quarts du temps dans un monde imaginaire bâti à coups de bandes-dessinées et de romans d'aventures.

Il baissa la voix pour ajouter :

— Cet après-midi je me suis laissé prendre à leur délire. J'ai eu l'impression que quelqu'un nous observait, caché dans les hautes herbes, mais tu sais comment fonctionnent ces choses. L'angoisse est toujours contagieuse, c'est juste une question d'atmosphère.

— Fais très attention, supplia Peggy en saisissant « l'enfant » par les épaules. J'ai peur pour toi. Je me méfie de ces jeux de gamins, ils peuvent mal finir. As-tu envisagé qu'ils pourraient s'amuser à te pousser dans une poche de sables mouvants, par exemple ?

Tiny fit la moue.

— Oui, avoua-t-il. Mina en serait bien capable. J'ai l'impression qu'elle m'a dans le collimateur. Je me suis peut-être trahi d'une manière ou d'une autre, et elle est assez fine pour avoir deviné la supercherie.

Ils se turent, car quelqu'un montait l'escalier.

## 14

Le lendemain, les enfants n'eurent pas le droit de quitter le jardin, aussi durent-ils reprendre leurs activités habituelles : Barry peignait sur ses assemblages, Cosinus ânonnait ses définitions encyclopédiques, et Mina servait de modèle à sa mère. Tiny, lui, faisait semblant de lire. Il s'étonnait de voir à quel point le temps pouvait se dilater sur l'île.

Alors qu'il se rendait à la cuisine pour réclamer un verre de citronnade, Nounou Babo le sermonna.

— Je sais que tu es allé te promener dans le marais, dit-elle de sa voix sourde. Vous avez vu le totem des Indiens, n'est-ce pas ? C'est mauvais... L'esprit du crocodile a dû avoir l'impression que vous veniez le narguer. Ne recommence jamais.

— On a vu une hutte... lança Tiny en s'appliquant à prendre une diction enfantine. Elle était chouette comme cabane.

— Tu pourras t'en construire une ici, s'empressa de déclarer la nourrice. Pas la peine de retourner là-bas. Je sais qui y habite. C'est un vieil indien. Le dernier des Tootonees... Il est un peu fou et pas très sociable. Si tu l'aperçois un jour tu risques de mourir de peur, car il est tout habillé de cuir de crocodile et porte même une sorte de cagoule d'écailles. Quand on le voit se faufiler dans les hautes herbes, on a parfois l'impression que c'est un alligator qui marche sur ses pattes de derrière. Je crois qu'il ne nous aime pas beaucoup. Il pue comme l'enfer et vit de chapardage. Chaque fin de semaine, je lui laisse un petit panier de vivres au bout du ponton... C'est comme un pacte entre nous. J'espère que de cette façon, il nous laissera tranquilles. L'ennui, c'est quand il parvient à se procurer de l'alcool. Alors là, il devient fou et parcourt le marais en hurlant des malédictions. Il ne faut pas le croiser quand il est dans cet état, on ne sait pas ce qu'il serait capable de faire.

— C'est un sorcier ? demanda Tiny.

Nounou Babo se signa.

— Peut-être, chuchota-t-elle. Il est bien assez laid pour ça.

Comme pour illustrer ses propos, « l'Indien » vint rôder autour de l'îlot le soir même. Tiny songea qu'il avait probablement relevé les traces du passage des enfants et entendait obtenir une sorte de dédommagement en s'exhibant ainsi. Sa présence plongea la nourrice dans une transe nerveuse. Elle, d'ordinaire si méticuleuse, se mit à laisser choir les objets, à casser assiettes et verres. Elle travaillait presque à tâtons, le regard toujours fixé sur ce qui se passait de l'autre côté de la fenêtre.

— C'est un très vieil homme, expliqua-t-elle à Tiny dans un murmure. Presque immortel... Il survit en buvant des drogues de sa fabrication. J'ai vu son visage, une fois. Il était horrible, défiguré par la vieillesse. Il est le dernier... Il veille au bon déroulement de la malédiction. Tant qu'il sera vivant le malheur nous frappera encore et encore. Il faudrait que quelqu'un se décide à lui flanquer un coup de fusil...

Tiny sortit de la maison et marcha jusqu'à la berge pour essayer de mieux distinguer l'étrange individu, mais il ne vit qu'une silhouette maigre, enveloppée dans des hardes où prédominait le cuir de crocodile, et qui godillait pour propulser son embarcation entre les hautes herbes.

— Ne t'excite pas pour rien, fit la voix de Mina dans son dos. Ce n'est qu'un clochard de marécage. Il sait que sa présence terrifie Nounou Babo, il en joue pour lui extorquer des vivres et de l'alcool. Chaque fois qu'il n'a plus rien à se mettre sous la dent, il vient faire son numéro de fantôme à deux cents !

Elle ne mentait pas. Au troisième passage de la pirogue, la nourrice sortit de la maison, un petit panier d'osier à la main. De son pas pesant qui faisait grincer les planches, elle alla déposer cette offrande au bout du ponton.

— Voilà, conclut la fillette. Maintenant qu'il a eu ce qu'il voulait, il va partir se saouler dans sa hutte, mais Nounou Babo est tellement superstitieuse qu'elle n'a pas encore réussi à piger qu'il la manœuvrait.

Tiny ne répondit pas. Il songeait à l'hypothèse d'un « contrat » lancé par Jessup Colby sur la progéniture de toute sa

famille. Un pacte signé entre deux vieux fous, et qui ne cesserait de faire des ravages qu'une fois le tueur vaincu à son tour par la sénilité...

À Londres, une telle idée lui aurait fait hausser les épaules, ici, elle devenait envisageable.

Le lendemain, Mina décida qu'il était temps de passer à l'offensive et d'entamer ce qu'elle appelait « la phase de provocation ».

— On va reconstituer le drame, expliqua-t-elle d'une voix que l'excitation rendait un peu haletante. De cette manière, si le tueur est fou, il se sentira poussé à l'action par le spectacle que nous lui donnerons.

D'abord les gosses accueillirent cette proposition avec chaleur, car elle serait prétexte à des déguisements amusants. Conduits par la fillette, ils se glissèrent dans l'enceinte de la vieille tannerie pour récupérer les lambeaux de peau qui racornissaient sur les cadres de séchage. Ce larcin effectué, ils poussèrent une pointe jusqu'à l'ossuaire, là où jadis Jessup Colby et le jeune Hooligan Babo se débarrassaient des carcasses dépecées. Le spectacle des squelettes jetés en vrac refroidit considérablement l'ardeur de Barry et de Cosinus. Tiny, lui-même, dut s'avouer que ce cimetière de sauriens n'avait rien de très réjouissant. Ce fut Mina qui s'en alla fouiller au milieu des osselets pour y dénicher un crâne susceptible de constituer une parure de cérémonie. Cosinus était devenu très pâle.

— On a peut-être tort de faire ça, geignit-il. Et si ça réveillait les mauvais esprits ? Et puis... ce n'est pas très correct vis à vis des morts, non ?

— Arrête de caqueter comme une vieille femme ! siffla Mina. Ou alors va te cacher dans les jupes de Nounou Babo. Si tu as la trouille on se passera de toi.

— Non, couina le gamin aux jambes grêles, mais si ma mère apprend ce que nous faisons, elle va me tordre le cou !

Barry et Mina confectionnèrent le « costume » du crocodile à partir de vieilles toiles à sac sur lesquelles ils cousirent les cuirs écailleux récupérés dans la tannerie. Il fut décidé que Cosinus

enfilerait le déguisement pour mimer l'attaque de la bête. Tiny ferait la victime. Quant à Mina et Barry, ils se tiendraient en embuscade, au cas où le tueur se manifesterait.

— J'ai récupéré un filet d'oiseleur, décréta le gros garçon, et puis on creusera une fosse pour y pousser le type une fois qu'il sera bien empaqueté.

Une ambiance étrange s'était installée, faite de nervosité et de ricanements. Tiny songea que la fillette n'avait pas tout à fait tort : si les crimes étaient commis par un malade mental s'identifiant au totem des Tootonees, le spectacle de cette mise à mort risquait fort d'éveiller en lui des pulsions irrépressibles. Il décida d'en parler à Peggy sans plus attendre.

— C'est très dangereux, déclara la jeune Anglaise. Vous ne pouvez pas prétendre capturer un assassin par vos seuls moyens. Bon sang ! Nous ne sommes pas dans un roman d'aventures pour enfants ! S'il y a bel et bien un tueur embusqué dans le marais, il risque de vous tomber dessus avant que vous ayez eu le temps de pousser un cri. Je vais prévenir Dexton...

— Non, fit Tiny. Il fera à coup sûr un impair et les gosses sauront que j'ai parlé. Je perdrai le contact avec eux. Il faut attendre. Reste sur tes gardes et donne l'alerte si tu m'entends crier.

Le jour de la « cérémonie », Tiny découvrit qu'il était nerveux. Jouer le rôle du petit David le mettait mal à l'aise, et il ne pouvait se retenir de regarder la statue, comme si les figures de pierre allaient soudain s'animer et courir dans sa direction.

Mina régla la mise en scène avec un grand sérieux, lui expliquant par où il devait arriver, les mouvements à accomplir lorsque surgirait le « crocodile ». Tiny se prêta à la mascarade, même si au fond de lui, il se serait senti plus tranquille si Peggy avait pu se tenir embusquée derrière les palétuviers, un bon Purdey coincé au creux de l'épaule.

Il entreprit de se promener au long des dalles boueuses comme avait dû le faire David Colby, tant d'années auparavant. La végétation étouffait les sons, et il réalisa combien ses cris risquaient de demeurer inaudibles s'il se trouvait dans l'obligation d'appeler au secours. D'ailleurs n'était-ce pas ce qui s'était produit, jadis ? L'enfant poursuivi par le saurien avait

hurlé sans que personne n'entende ses jappements de terreur... et la bête l'avait rattrapé, le happant par le milieu du corps...

Il était si tendu qu'il faillit laisser échapper un gémissement lorsque Cosinus jaillit des fourrés, déguisé en alligator. Si le costume était grotesque, le crâne blanchi qui formait la coiffure dégageait une aura barbare qui faisait oublier les sacs cousus à gros points et le patchwork des lambeaux de cuir. Tiny se mit à courir presque malgré lui, vaincu par l'atmosphère étouffante du sous-bois, la présence accusatrice de la statue, et le spectacle horrible de ces mâchoires d'os où les crocs, toujours en place, brillaient de cette luisance jaune propre à l'ivoire.

Pour vaincre sa propre peur, Cosinus poussait des cris d'écorché vif en se tortillant dans la boue. Tiny galopait, la tête pleine d'images confuses. Et soudain, alors qu'il commençait à reprendre ses esprits et à juger cette équipée ridicule, il distingua une silhouette tapie derrière les buissons. D'abord il crut qu'il s'agissait de Barry, mais il vit briller des écailles dans la lumière du soleil... Durant une seconde il fut paralysé par l'horreur. Cédant au vieux fond de superstition qui dort en chacun de nous, il fut tout prêt de croire que les manigances de Mina avaient permis au totem des Tootonees de se matérialiser pour accomplir la malédiction...

Il trébucha sur une racine et tomba sur le sol boueux. L'ombre cachée dans les broussailles se déplaça pour battre en retraite. C'était celle de l'Indien des marécages. Le « clochard » habillé de cuir d'alligator... Il dissimulait son visage sous une sorte de cagoule écailleuse, si bien qu'il était impossible de distinguer ses traits. Il bondit en arrière, dévala la pente de la berge et sauta dans sa pirogue.

Au même moment, Cosinus s'empêtra dans la queue de son déguisement et s'affala juste à côté de Tiny. Le crâne se détacha de sa coiffure et se disloqua en touchant le sol.

— Merde ! gémit l'enfant. J'y voyais rien... j'ai failli tomber dans le ruisseau.

Barry et Mina surgirent des buissons, chacun armé d'un gourdin. Barry portait un filet d'oiseleur replié sur l'avant-bras, tel un rétiaire de l'Antiquité.

— Y'avait quelqu'un ! gronda-t-il. J'l'ai vu s'enfuir. Encore ce putain d'Indien !

— J'avais raison ! triompha la fillette. La cérémonie l'a attiré. Vous avez vu : il n'a pas pu s'empêcher de venir ! C'est lui le tueur, on en a la preuve maintenant... Il faudra trouver un moyen de le supprimer. C'est une simple question de légitime défense !

## 16

Peggy et Dexon marchaient sous les palétuviers, côte à côte, dans la chaleur moite du sous-bois. Ils transpiraient tous deux, et, au fur et à mesure qu'ils progressaient, les vêtements collaient un peu plus à leur peau. La jeune femme aurait aimé arracher sa robe et piquer une tête dans l'eau d'une piscine mais ce qu'elle apercevait du marigot entre les branches ne lui donnait nullement envie d'aller nager. La proximité de Dex la troublait, elle percevait son odeur d'homme, cela lui mettait sur la langue comme une saveur acide. Elle ne cherchait plus à se dissimuler qu'elle avait envie de lui. Les moucheron et les moustiques se cognaient à son front, ses joues, et elle ne parvenait pas à résister au besoin de s'essuyer avec son mouchoir toutes les trente secondes. Dex avait déboutonné sa chemise, avec cette insouciance typique des Américains. Il avait un beau torse dur, un peu osseux. Peggy avait envie d'y faire courir ses doigts ou le bout de sa langue.

— L'orage approche, dit le jeune homme. C'est pour ça qu'il fait si lourd. Où en êtes-vous ?

Peg se retourna pour vérifier que personne ne les avait suivis. Elle se méfiait de la curiosité de Michelle. Les deux veuves, chafouines, n'étaient pas non plus à négliger. Elle réalisa que Dex avait pris la direction de l'ancien chenil, sans doute parce que le chemin, difficile, leur épargnerait une filature.

— Les enfants se montent la tête, murmura Peggy. La petite Mina a décidé que le vieil Indien du marais était le tueur... Elle veut l'assassiner, préventivement. Je ne parviens pas à décider s'il s'agit d'un simple jeu ou si elle va passer à l'acte.

Dexon fronça les sourcils. Il respirait la bouche ouverte. L'exiguïté du passage le contraignit à se serrer contre Peg. Celle-ci réprima un frisson. Au contact de la peau du jeune homme,

un brusque amollissement s'était emparé d'elle et elle avait perdu le fil de ses pensées.

— Vous sentez l'électricité dans l'air ? interrogea Dex. C'est comme ça à chaque fois... Ça monte... Comme si une force concentrait sa puissance sur l'île. On a l'impression que la pesanteur est plus forte que partout ailleurs dans les Glades. Que l'air pèse si fort sur nos épaules que nous n'allons pas tarder à nous enfoncer dans le sol... Vous avez du mal à respirer, vous aussi ?

Ils étaient parvenus à une sorte de cabane recouverte de mousse. L'odeur de moisissure devint plus envahissante. Les cages rouillées du chenil abritaient à présent des plantes grimpantes.

Peggy se força à évoquer la théorie du « contrat » passé par Jessup Colby avant son naufrage dans la sénilité.

— Croyez-vous cela possible ? s'enquit-elle.

Dexon haussa les épaules.

— Avec mon père tout est possible, marmonna-t-il. Il se comportait comme le seigneur des Glades. Le shérif, Ben Dusk, le lui a assez souvent reproché à l'époque. C'est à cause de cela que la famille a toujours eu mauvaise réputation. S'il était né avant la guerre civile, mon père aurait fait un parfait esclavagiste.

— Que faut-il faire pour cet Indien ? souffla Peggy. On ne peut pas laisser les enfants le supprimer sans preuve... sur un coup de tête...

— Pourquoi pas ? chuchota Dexon. Ce serait peut-être la solution ?

— Je ne crois pas à sa culpabilité, se résolut à avouer la jeune femme. Ce n'est qu'une épave. Pourquoi ne voulez-vous pas admettre l'hypothèse des fugues répétées ? Tous les gosses qu'on a cru assassinés sont peut-être quelque part dans la nature à l'heure qu'il est...

Dexon secoua la tête avec véhémence.

— Non ! grogna-t-il. Ils sont morts. Je le sens. Vous ne pouvez pas comprendre, vous n'avez pas fait la guerre, mais c'est quelque chose qui ne trompe pas... une espèce d'instinct. Là-bas, dans le Pacifique, chaque fois qu'un type de ma section

mourait en mission de reconnaissance, une petite lampe s'éteignait en moi... et je ne me trompais jamais. Tous ces gosses sont morts, croyez-moi. N'écoutez pas Ben Dusk, c'est un paresseux, et la théorie des fugues le dispense d'entreprendre une enquête approfondie, c'est pour cette raison qu'il s'y accroche.

Dans son désir de faire partager sa conviction, il se rapprocha de Peggy et la saisit aux épaules. Il avait les mains dures et lui fit mal mais elle ne chercha pas à se dégager. Un coup de tonnerre roula dans le lointain, le faisant tressaillir.

— Ça monte, répéta Dexon, ça vient... Il va se passer quelque chose, c'est imminent. J'ai la même impression qu'à Iwo Jima, quand les Bridés se préparaient à nous tomber dessus... la peau se mettait à me démanger et ma salive avait tout à coup un goût de cuivre.

Il avait le regard fixe. Peg entendit la pluie frapper les feuilles des arbres une minute avant d'en sentir les gouttes sur ses épaules. Elle pensa « Nous allons être trempés... » mais elle ne bougea pas. Dex la serrait toujours contre lui. L'averse ruisselait sur eux avec la force d'une lance d'incendie. En quelques secondes, ils furent trempés de la tête aux pieds. Le fracas des rafales cinglant le feuillage était si fort qu'il rendait toute conversation impossible.

« Il faut que ça arrive maintenant, songea la jeune femme. Après ce sera trop tard. »

D'un mouvement rapide elle descendit les bretelles de sa robe, mais l'étoffe ruisselante refusait de glisser, et elle dut s'en dépouiller comme on arrache la peau d'un fruit. Aveuglée, elle distinguait mal le visage de Dex, et c'est presque à tâtons qu'elle écarta les pans de sa chemise pour poser sa bouche contre son torse. L'orage avait installé la nuit en plein jour. Ils titubèrent à reculons en direction de la cabane. L'eau ruisselait d'entre les planches disjointes, et Peg fut gagnée par l'illusion qu'elle était en train de faire l'amour dans la cale d'un navire s'abîmant dans les flots.

Ce qui se passa ensuite fut assez confus, et Dex plutôt maladroit, mais elle avait moins envie de jouir que de le sentir en elle. Le plaisir n'était pas ce qu'il y avait de plus important en

ce moment. Elle « voulait » cet homme de la manière la plus fruste qui soit. L'orage explosa avec la force d'un bombardement, puis le silence revint.

Ils ne se parlèrent pas et se contentèrent de ramper vers un angle de la cabane, là où le plancher était encore sec. Peggy découvrit qu'elle était couverte de boue. Dexon avait l'air d'avoir traversé le marécage sur les coudes, seul son visage, lavé par l'averse, demeurait propre. Ils s'étendirent l'un contre l'autre, attendant que leurs respirations redeviennent normales. L'épuisement leur ôtait toute force. La fraîcheur relative installée par le déluge s'effaçait déjà, une buée chaude montait du sol, envahissant la baraque.

« Pourvu que personne ne se lance à notre recherche... » pensa Peggy. Elle imaginait sans mal la tête des deux veuves si elles les découvraient là, vautrés sur la mousse. Il aurait été plus prudent de se débarbouiller dans une flaque et de se rhabiller, mais elle n'avait aucune envie de bouger. La torpeur s'emparait d'elle. Un engourdissement qu'elle n'avait jamais connu ailleurs.

— Ça s'est produit un jour comme aujourd'hui, murmura Dex d'une voix ensommeillée. Il faisait si chaud qu'on hésitait à bouger... Par la suite, je me suis souvent demandé si j'avais bel et bien entendu crier mon frère mais aussitôt chassé ce cri hors de mon champ de conscience parce que je n'avais aucune envie de sortir de mon hamac et de m'élancer dans la forêt... Je crois que je faisais la sieste quand c'est arrivé... Je faisais un rêve pénible... un cauchemar. C'était peut-être une prémonition ? Si j'avais été moins paresseux j'aurais bondi dans la forêt... j'aurais sauvé David...

— Ça ne sert à rien de s'accuser, souffla Peggy. Personne ne pouvait se douter... Et puis tu n'étais qu'un gamin, qu'aurais-tu pu tenter contre un crocodile ?

— Ça, ce n'est pas un bon argument, fit Dexon. Il suffit parfois de leur asséner un bon coup de gourdin sur le museau pour les faire s'enfuir...

Il se tut. Sa respiration se ralentissait. Peg comprit qu'il était en train de s'endormir. Elle lutta pour rester éveillée. Le brouillard de chaleur remplissait à présent toute la cabane.

« Quelqu'un pourrait s'approcher sans que je puisse le voir... » songea la jeune femme. Dex dormait, la tête posée sur son sein gauche. Elle le trouva beau, curieusement préservé pour un homme qui avait connu les horreurs de la guerre. Il y avait quelque chose de juvénile dans ses traits. Il serait de ces hommes sur lesquels le temps n'a pas prise.

Les oiseaux s'étaient tus. Sous les arbres on n'entendait plus que le clapotis des gouttes tombant des frondaisons pour s'écraser sur les larges feuilles des buissons ligneux. Ce bruit régulier finit par éveiller en Peggy une angoisse mal définie. Cloc... cloc... cloc...

Le son ravivait un souvenir désagréable dans sa mémoire. Cloc... cloc... quelque chose qui évoquait la peur, la nuit, les fantômes nés de l'obscurité...

Et soudain elle se rappela : c'était le même bruit que celui du robinet gouttant dans la baignoire, là-bas, dans la salle de bains interdite jouxtant sa chambre.

Au même instant, elle sentit Dexton s'agiter dans son sommeil, comme si son cerveau, du fond de l'inconscience, s'était livré à un rapprochement analogue. Elle sut qu'il rêvait, car ses globes oculaires s'agitaient sous ses paupières. Elle lui toucha l'épaule dans l'espoir de le réveiller, mais il semblait abîmé trop profondément pour refaire surface sans passer par de longs paliers de décompression.

Et soudain il hurla... un long cri de terreur qui le fit se dresser d'un bond et cogner des épaules contre la paroi de la cabane. Des échardes s'enfoncèrent dans sa peau mais il ne s'en rendit pas compte. Il hurlait toujours, le regard fixe, ne voyant rien ni personne. Peggy sentit la chair de poule lui hérissier les épaules, et ses mamelons devinrent si durs qu'ils lui firent mal. Le cri... C'était celui qui l'avait réveillée quelques nuits plus tôt. Contrairement à ce qu'elle avait cru, ce n'était pas le vieux Jessup qui hurlait, c'était son fils...

— Dex... souffla-t-elle en posant la main sur la poitrine du jeune homme. Dex...

Mais il ne l'entendait pas. Figé dans un état proche du somnambulisme, il grelottait en fixant le vide. Ses dents

claquaient avec un bruit pénible et des contractions musculaires faisaient tressauter ses muscles.

Peg s'agenouilla, ne sachant que faire. Alors qu'elle allait se pencher pour recueillir l'eau d'une flaque dans la paume de sa main, elle repéra l'avance d'une silhouette à travers le brouillard. Cela formait une masse sombre de plus en plus dense, qui faisait craquer les brindilles sous ses pas. Quelqu'un s'approchait de la cabane... quelqu'un ou quelque chose... Peggy regarda autour d'elle, essayant de déterminer si elle avait encore une chance de s'échapper à travers la forêt, mais la silhouette était déjà trop proche, elle barrait la porte, roulait en travers du chemin. Enfin, elle s'encadra dans la découpe de la porte... C'était Nounou Babo. La grosse femme entra dans la casemate sans marquer le moindre étonnement. Comme si elle avait l'habitude de découvrir tous les jour des couples nus et boueux au fond des bois, elle s'approcha de Dexon et s'agenouilla tout près de lui.

— Je ne sais pas ce qu'il a... commença Peg.

La nourrice lui fit signe de se taire et attira contre sa poitrine la tête de Dexon Colby.

— C'est fini, murmura-t-elle, Nounou est là maintenant. Il ne viendra pas... Il ne viendra plus. Nounou a dit les mots magiques. La bête est partie.

Elle s'adressait au somnambule avec cette diction particulière qu'on réserve d'ordinaire aux très jeunes enfants. Peu à peu, Dex cessa de trembler. Se recroquevillant contre la nourrice, il ferma les yeux et s'enfonça dans le sommeil. La boue qui le recouvrait avait souillé le tablier blanc de la domestique.

— Vous devriez vous rhabiller, miss, fit Nounou Babo. Cueillez quelques unes de ces grandes feuilles pour vous nettoyer. Nous dirons que vous êtes tombée et que Monsieur Dexon a essayé de vous relever.

Peggy hocha la tête et se redressa. Elle se sentait ridicule, mais le regard de la nourrice ne trahissait aucun jugement.

L'Anglaise se nettoya du mieux possible et récupéra sa robe abandonnée dans une flaque. Il lui fallut plus de temps pour mettre la main sur ses chaussures enfoncées dans la boue.

— De quoi souffre-t-il ? demanda-t-elle en s'agenouillant près de la vieille femme qui berçait toujours Dexon.

— Ce n'est pas de sa faute, soupira Nounou Babo après une seconde d'hésitation. C'est celle de Monsieur Jessup... Après l'accident, il lui a souvent reproché de n'avoir pas accompagné son frère ce jour-là... comme si on avait pu savoir ce qui allait arriver ! Monsieur Dex en a beaucoup souffert... ça continue à le poursuivre depuis toutes ces années. Il s'accuse, vous comprenez ma petite dame ? La voix de Jessup le poursuit dans son sommeil.

Avec une pointe de fierté, elle ajouta :

— Il n'y a que moi qui puisse le calmer. Sinon il reste comme ça, jusqu'à l'aube, en catatonie. Je croyais que ça lui passerait avec la guerre, mais je vois que je me faisais des idées.

Elle se mit à chanter d'une voix sourde une très jolie complainte dont Peg ne comprit pas les paroles.

— Il a connu des moments terribles, reprit-elle. Surtout après la mort de Madame. Faut avoir connu Monsieur Jessup pour avoir une idée de l'enfer où il nous faisait vivre. Rien ne comptait plus... Parfois, la nuit, j'avais peur qu'il cède à une crise de désespoir et qu'il mette le feu à la maison pour nous faire tous brûler. Je disais à mon petit Hooligan : « monte la garde... tu dormiras demain, et si tu vois monsieur Jessup avec une torche et un bidon d'essence, réveille-moi aussitôt. » On dormait avec un balluchon au pied du lit, au cas où.

— Il avait à ce point perdu la tête ? s'enquit Peg.

— Oh ! oui, miss, gémit la nourrice. Dieu sait que je n'exagère pas ! Le petit David c'était tout pour Monsieur Jessup... Un ange du ciel, la récompense de sa vie. Il avait tous les droits, il le gâtait comme pas permis. J'étais malheureuse de le voir afficher ses préférences, de s'extasier à tout bout de champ sur le gamin. Il lui montait la tête à ce petit, il le rendait prétentieux, insupportable.

— Et la mère ?

— Oh ! Madame Jessup, c'était une femme du Sud. Elle faisait tout comme son mari le décidait. Elle préférait le petit David, elle aussi, mais elle le dissimulait mieux. Après l'accident, elle est morte sans jamais avoir rouvert la bouche.

Monsieur Jessup, lui, c'était le contraire : il nous accusait tous. À l'écouter on aurait dû se douter de ce qui allait arriver... Il me disait : « Et toi la négresse, avec tes foutus sortilèges, tu ne pouvais pas avoir un pressentiment ? » et il me donnait des coups de botte. Il me jetait la soupière au visage. Je cachais mon petit Hooligan dans le grenier, parce que Monsieur Jessup s'était mis à battre tous les enfants qui passaient à sa portée. Il ne pouvait plus en supporter la vue... C'était comme un injure à la mémoire de David. Eux vivants, et lui mort... Il disait : « Tous des bons à rien, ils auraient pu mourir à sa place ça n'aurait pas empêché la terre de tourner ! Mais lui ! Lui, il était différent ! »

Elle refoula un sanglot. Sa grosse bouche tremblait.

— C'est à ce moment-là qu'il a perdu la tête. Dexton avait peur de lui, et je ne pouvais pas lui donner tort, vrai de vrai.

— Mais il l'a expédié dans un pensionnat, non ?

— Oui, mais la vraie raison c'était qu'il ne pouvait plus supporter sa vue et qu'il redoutait de céder à un geste malheureux. Il a préféré éloigner Dex avant de le tuer... J'ai été bien soulagée de voir le gamin partir. Ça a été des années d'enfer miss, vous ne pouvez pas savoir. Mon petit Hooligan ne risquait pas grand-chose, il était noir, pas vrai ? et Monsieur Jessup ne le considérait pas vraiment comme un être humain... ça l'a sauvé.

Elle caressa les cheveux de Dexton Colby du bout des doigts.

— Vous savez, miss, chuchota-t-il. Quand il était petit Dex jouait tout le temps à l'homme invisible... Je m'en souviens comme si c'était hier. Il se faufilait dans la cuisine pour voler des gâteaux et disait : « Nounou, tu ne peux pas me voir, je suis invisible. Alors tu ne peux pas m'empêcher de faire ce que je veux »... Je croyais que c'était des histoires de gamins, des choses qui sortaient des livres qu'il lisait à longueur de journée. Et un jour je lui ai dit : « C'est quoi ces balivernes d'homme invisible ? J'espère que tu ne vas pas mettre des idées pareilles dans la tête de mon petit Hooligan ? » et là, il a répondu : « Non, Hooligan il est visible. Mon petit frère il est visible aussi... il n'y a que moi qui suis invisible », c'est là que j'ai compris, et ça m'a fait de la peine.

Elle se tut. Un peu partout les oiseaux se réveillaient, sortant du mutisme dans lequel les avait plongés l'orage.

— Vous devriez partir, dit la nourrice. Emmenez votre garçon et oubliez-nous. Il n'y a rien de bon pour vous ici. C'est un mignon petit gars, si vous vous attardez, il deviendra mauvais et vicieux comme Mina.

Elle fixa Peg droit dans les yeux et ajouta :

— Vous pensez que je suis folle, n'est-ce pas ? Mais je ne suis pas idiote. Monsieur Dexton ne se mariera avec personne, ce n'est pas la peine de lui tourner autour. Je l'ai déjà dit à Mademoiselle Michelle, les femmes ne l'intéressent pas, il peut s'en passer. Et si la chair le travaille trop, il lui reste la possibilité d'aller à Harrispoint, là-bas il y a des filles pour ça. Tous les hommes du coin y allaient dans le temps, des gens très bien, même Monsieur Jessup, et aussi Ben Dusk... Je crois que mon petit Hooligan s'y faufilait aussi de temps à autre, plus tard, quand il a commencé à devenir grand, mais je fermais les yeux, les hommes ça a des besoins dont nous sommes heureusement préservées.

Elle fit un geste de la main en direction de la maison.

— Allez devant, ordonna-t-elle. Je le rhabillerai toute seule, j'ai l'habitude.

Peggy obéit. Elle s'éloigna le long du chemin boueux en se tordant les chevilles, abandonnant la grosse femme qui berçait toujours le jeune homme nu contre sa poitrine.

Cosinus était très inquiet, la séance de « reconstitution » imaginée par Mina l'avait impressionné. Toute la nuit, il s'était débattu dans son lit, en proie à d'horribles cauchemars. Bertha, alarmée, avait dû se rendre à l'office pour lui préparer une tasse de chocolat chaud dans lequel elle avait versé quelques gouttes du somnifère dont elle ne se séparait jamais. Le lendemain matin, Tiny découvrit le maigre gamin effondré dans un fauteuil d'osier, au fond du jardin, des cernes sous les yeux et une couverture sur les épaules, comme s'il venait de réchapper au naufrage d'un quelconque paquebot.

— On a eu tort, glapit l'enfant. Je crois qu'on a déchaîné des forces qui nous dépassent. C'était une connerie d'écouter Mina. Ce qu'on a fait hier, c'est une cérémonie d'invocation... Elle va ouvrir la porte de notre monde aux démons. C'est un peu comme si nous leur avions passé une commande au moyen d'un catalogue de vente par correspondance. Tu piges ?

Tiny s'assit. Il se demanda s'il devait tenter de rassurer Cosinus, puis il réalisa qu'il était lui-même vaguement inquiet. L'atmosphère de la maison déteignait sur lui.

— J'm'en fiche, murmura le gosse en rajustant ses grosses lunettes qui glissaient entraînées par le poids de leurs verres correcteurs. J'ai un plan pour en finir... Une arme secrète... J'hésitais à m'en servir mais cette fois c'est décidé. Grâce à elle je ne remettrai plus jamais les pieds ici !

— Qu'est-ce que c'est ? interrogea Tiny.

Cosinus se recroquevilla sous sa couverture.

— Je ne te le dirai pas, grogna-t-il. T'irais me dénoncer à Mina. Elle vous mène tous par le bout du nez... Mais cette fois c'est fini, je me désolidarise. Pas question que je me fasse bouffer par les démons !

Il parlait d'une manière hachée. L'arrivée de Barry et de Mina le fit se retrancher dans un mutisme entêté.

Il faisait de nouveau lourd et le ciel tendait sa couverture sombre au-dessus des Glades. Les fourmis ailées menaient la sarabande dans les airs, se collant aux visages et tombant régulièrement au fond des verres. Tiny ne mit pas longtemps à constater que Mina semblait beaucoup moins sûre d'elle qu'à l'ordinaire. Elle confia qu'elle avait fait des cauchemars, elle aussi.

— Je me demande si on n'a pas fini par donner naissance à quelque chose qui n'existait pas ? chuchota-t-elle avec une crispation nerveuse de la bouche. Avec ces histoires de sorcellerie indienne on ne sait jamais...

Tiny la soupçonnait de jouer la comédie. Ne feignait-elle pas la peur pour effrayer les garçons ? Ç'aurait bien été dans ses manières ! Comment savoir ? Elle était probablement très bonne comédienne.

— Il ne faut plus aller jouer du côté de la statue, décida-t-elle. C'est par là que le crocodile viendra. J'en suis sûre. Nous lui avons ouvert la porte, c'était une grosse erreur...

— Mais tu disais que c'était l'Indien... protesta Barry. Tu refusais de croire aux fantômes.

— Et alors ! siffla la fillette, j'ai changé d'avis, c'est tout. Aujourd'hui je dis : il se peut bien que nous nous soyons comportés comme des imbéciles.

Le gros garçon se gratta la tête avec perplexité. Ses cheveux taillés en brosse produisaient un bruit de crin caressé à rebrousse-poil.

— Il faut rester dans la maison, insista la petite fille. Ça réduira les risques.

Le regard de Barry s'illumina tout à coup.

— On pourrait même installer un système de sécurité, non ? lança-t-il avec une passion toute juvénile. Des fils avec des détecteurs qui déclencheraient une sonnerie si quelqu'un franchissait le périmètre de la maison. On le mettrait en service à la tombée de la nuit, comme ça on pourrait dormir tranquille.

— C'est idiot ! renifla Cosinus. Un fantôme ne peut pas déclencher un signal d'alarme !

— Bien sûr que si ! gronda Barry. Pour dévorer les enfants il faut bien qu'il se matérialise, sinon comment les croquerait-il ? Avec des dents de fumée ?

— C'est vrai, renchérit Mina, c'est un esprit, mais il est bien forcé de devenir un vrai crocodile le temps de commettre son forfait.

— Avec mon système, on le piégera à tous les coups ! lança le gros garçon. Il n'y a qu'à dire aux adultes que c'est pour se protéger du sorcier indien...

Ils firent ainsi qu'il en avait été décidé, et, durant les heures qui suivirent, Barry déploya autour de la maison une toile d'araignée de fils électriques et de contacteurs de son invention. Carlotta suivait les travaux d'un œil luisant de fierté.

— C'est un système qu'il faudra faire breveter, lançait-elle à la cantonade. Il existe tout un marché pour ce genre d'invention. On pourrait en équiper les villas des riches Californiens de Beverly Hills, par exemple...

— Oui, ricanait Bertha, à condition que ça marche ! J'espère qu'on ne va pas se retrouver électrocutés dès qu'on posera le pied sur un de ces machins ! Ça ne m'inspire vraiment pas confiance.

Tiny observait les efforts de Barry avec un air faussement admiratif. En réalité, le système mis en place par le gamin ne différait en rien de celui utilisé dans les banques. Il restait toutefois remarquable qu'un gosse de cet âge ait réussi à le « réinventer » pour son usage personnel, et ceci sans employer aucun matériau préexistant. Certes, ses détecteurs de chocs étaient aussi gros que des boîtes de conserve, et donc difficile à dissimuler, mais ils fonctionnaient à la moindre sollicitation.

Au fil de l'après-midi, le périmètre de la maison prit peu à peu l'allure d'un camp retranché. Dexon Colby fit la grimace en découvrant ces préparatifs.

— Je déteste ça, grogna-t-il à l'intention de Peggy. Ça me rappelle les pièges que nous tendaient les Japonais dans la jungle... Il suffisait de se prendre le pied dans un fil pour qu'une mine vous arrache les deux jambes.

— Cette fois il n'y a pas de mines, précisa la jeune Anglaise. Seulement des sonneries. C'est inoffensif et ça rassurera tout le monde.

— Tout est protégé, déclara Barry lorsque Dex l'interrogea. Si l'on essaye de couper le fil d'alimentation, la sirène se déclenche. On va peindre les câbles en vert, de manière à ce qu'ils se confondent avec le sol. J'ai réglé la sensibilité des contacteurs pour que l'alarme soit donnée dès que le réseau subira une poussée d'un kilo.

— Charmant ! caqueta Bertha. Dès qu'une bestiole se prendra les pattes dans le fil les sirènes se mettront à hurler. Ça nous promet une belle nuit d'insomnie ! Comme s'il n'était pas déjà assez difficile de se reposer dans une maison dépourvue d'air conditionné !

— Ça m'aurait étonnée que tu ne trouves pas quelque chose de désagréable à dire ! gémit Carlotta d'une voix vibrante d'indignation.

En parfait spécialiste de la cambriole Tiny examina le réseau déployé par Barry. Rien n'avait été oublié, et aucun intrus ne pourrait entrebâiller la moindre fenêtre sans provoquer aussitôt les meuglements du signal d'alarme. Un spécialiste de l'électronique aurait bien sûr pu neutraliser le système, mais les crocodiles fantômes et les sorciers indiens connaissent-ils grand-chose à l'électronique ? Tiny décida que non.

— C'est affreux, déclara Bertha en désignant le réseau de fils du bout de son ombrelle. On se croirait au centre d'une gigantesque toile d'araignée. Je ne vais plus oser mettre un pied hors du salon !

Barry dirigeait maintenant les travaux d'un air supérieur, se rengorgeant un peu plus à chaque nouvelle « expérimentation de contrôle ». Carlotta avait sorti de ses bagages un petit appareil photo de pacotille et multipliait les clichés. Barry prenait des poses avantageuses, ses plans chiffonnés à la main, un gros crayon de charpentier coincé derrière l'oreille.

Contrairement à ce qu'on aurait pu prévoir, la mise en place du système de sécurité survolta tout le monde. C'était comme si la présence des fils entrecroisés matérialisait soudain une menace qu'on s'était appliqué jusqu'à maintenant à croire

illusoire. Peggy réalisa qu'elle devenait nerveuse au besoin qu'elle éprouva d'allumer une cigarette, elle qui, de par sa profession, fumait rarement, l'odeur du feu rendant les fauves nerveux.

— Bon sang ! grogna une nouvelle fois Dexon, j'ai l'impression d'être dans un camp de prisonniers ou un champ de mines.

Depuis la veille, il avait l'air maussade et n'avait eu aucun geste d'intimité envers Peg, comme s'il avait déjà tout oublié de ce qui s'était passé dans la forêt. La jeune Anglaise se demandait si la crise de catatonie dont il avait été victime n'avait pas effacé de sa mémoire l'étreinte ayant eu lieu pendant l'orage.

Le dîner fut tendu, Bertha et Carlotta se livrant à de brèves escarmouches entre les différents plats. Les enfants se taisaient, l'approche de la nuit les inquiétait. Malgré la chaleur de plus en plus lourde, on avait fermé portes et volets, car le système de Barry ne pouvait fonctionner que de cette façon.

— Formidable ! caqueta Bertha. L'Indien ne viendra peut-être pas nous couper la gorge mais nous mourrons tous déshydratés au cours de la nuit !

— Ne l'écoute pas, chéri ! lança Carlotta à son fils. Elle est jalouse, c'est tout.

— Pas du tout ! rétorqua Bertha d'une voix stridente, je n'ai d'admiration que pour l'érudition. Les applications basement matérielles de la science me laissent de glace. Ce système, c'est du bricolage pour *Mécanique Populaire* ! Vous n'espérez tout de même pas avoir le prix Nobel, j'espère ?

Peggy aurait aimé que Dexon intervienne pour mettre fin à la querelle, mais le jeune homme semblait perdu dans ses pensées et mangeait à peine. Il est vrai que l'atmosphère d'étuve de la pièce aurait coupé l'appétit au plus affamé.

La soirée s'éternisa sans que la conversation ne parvienne à démarrer. Michelle dessinait, mais à grands gestes nerveux, froissant les feuilles de papier l'une après l'autre. Chacun, à tour de rôle, lançait un regard inquiet en direction des portes-fenêtres verrouillées. Les contacteurs vissés sur les montants ressemblaient à des bombes à retardement avec leurs tortillons de fils électriques cascading jusqu'au sol.

Dexton donna le signal du coucher en jetant sur le tapis le vieil exemplaire de *Yank* qu'il était en train de feuilleter. Personne ne fit mine de s'attarder au salon et l'on se sépara en se souhaitant bonne nuit d'une voix étouffée.

Peg et Tiny se retrouvèrent au premier étage. La jeune femme n'avait pas soufflé mot à « l'enfant » de son aventure avec Dexton Colby. Elle espérait qu'il ne nourrirait aucun soupçon à son égard mais elle n'y croyait guère. La jalousie de Tiny le rendait hyper-réceptif dans ce domaine.

— Il y a quelque chose dans l'air, marmonna le « petit garçon » en refermant la porte de la chambre. Tu l'as senti, toi aussi ?

— Oui, avoua Peggy. Mais nous nous montons la tête. Tu crois vraiment que l'indien va chercher à s'introduire dans la maison ?

— La première fois que je l'ai aperçu, il était dans sa pirogue, sur l'eau, observa Tiny. La seconde, il avait abordé et se cachait dans un buisson... On dirait qu'il se rapproche, non ?

— Je voudrais rentrer en Angleterre, soupira Peg. J'ai l'impression qu'ici nous n'avons pas pris sur les événements.

Tiny haussa les épaules.

— Il faudra rester en éveil cette nuit, souffla-t-il. Je ferai une ronde dans les couloirs dès que tout le monde dormira. J'ai l'intuition qu'il va se passer quelque chose.

— Dexton dit la même chose, grommela la jeune femme. Vous allez finir par attirer le malheur avec vos prophéties de corbeaux !

— Ne te déshabille pas, ordonna Tiny. Il faudra peut-être se battre.

Cette perspective n'avait pas l'air de lui déplaire tout à fait.

Tiny ne se leurrait pas, il savait qu'il avait besoin de vivre sous tension pour oublier ses problèmes personnels. Là, où le commun des mortels aurait utilisé des tranquillisants, lui se servait du danger comme d'un opium. Ayant oublié d'être naïf, il était conscient de ce que ce côtoiement de la mort avait de pervers. Son goût de l'aventure ne servait-il pas en réalité à masquer l'espoir d'un « suicide » que le hasard lui servirait soudain à la manière d'une délivrance ?

Repoussant ces idées dans un coin de sa tête, il referma doucement la porte et observa l'étendue du couloir qu'éclairaient des veilleuses de pâte de verre bleuâtre disposées de place en place. Ces lampes, sans doute mises en place par Nounou Babo, semblaient baliser une curieuse piste d'atterrissage à l'intention d'un avion en perdition... Une seconde, Tiny imagina le crocodile fantôme en suspension dans le cosmos, esprit échappé des limbes et gagnant en matérialité au fur et à mesure de sa descente vers la Terre.

Et s'il allait traverser le réseau d'alarme sans toucher le moindre fil ? Fumée instable capable de traverser les obstacles sans les heurter...

Allons ! C'était stupide ! Des contes de bonne femme, voilà tout !

Il se décida enfin à bouger. Alors qu'il remontait le corridor, il crut entendre un bruit d'eau. Le clapotis agaçant d'un robinet mal tourné gouttant au fond d'un lavabo... ou d'une baignoire.

Plic... ploc... plic... ploc...

Il aurait voulu s'en moquer mais il ne put se remettre en marche. La tête penchée, il cherchait à localiser l'origine du clapotis. Cela venait de derrière cette porte... Il chercha à se rappeler si quelqu'un logeait là. Bertha ? Carlotta ? Non, ce n'était qu'une chambre vide, une de plus dans cette demeure immense qui craquait chaque nuit de toutes ses planches.

Il fallait qu'il vérifie ! Tendant la main, il tourna la poignée. Le battant n'opposa aucune résistance. La pièce sentait le bois de cèdre, ce bois que les Américains utilisaient dans la fabrication des armoires, parce qu'il était censé éloigner les insectes. Tiny se dépêcha de tourner l'interrupteur, car les ténèbres l'opprimaient. Le clapotis venait de la salle de bains. C'était étonnant, car Nounou Babo prenait toujours soin de couper la vanne d'alimentation des cabinets de toilette... Comment se pouvait-il, dans ce cas, que le robinet se soit mis à fuir ?

Tiny traversa la pièce en quelques enjambées, agacé par la chair de poule qui lui couvrait les bras. D'un coup de poing, il poussa le battant du cabinet. Il se figea aussitôt : la baignoire

était aux trois-quarts pleine d'une eau boueuse qui semblait avoir été puisée à même le marigot.

« Crétin ! songea-t-il précipitamment. C'est simplement à cause des canalisations encrassées. »

Il nota cependant qu'il hésitait à s'approcher de la baignoire d'émail. L'eau trouble interdisait au regard d'examiner le fond du récipient si bien... *si bien que quelque chose pouvait se tenir immergé sous la surface sans qu'on puisse déceler sa présence...*

« Crétin ! » dit-il, à voix haute cette fois.

Il haussa les épaules. Sans aucun doute s'agissait-il d'un farce de Mina destinée à terrifier la nourrice lorsqu'elle ferait sa ronde de vérification à travers la maison avant d'aller se coucher ?

Il serra le robinet pour faire taire l'insupportable goutte à goutte mais n'osa vidanger la baignoire par crainte de réveiller tout le monde. Il quitta la chambre tandis qu'une petite voix chuchotait dans sa tête : « Quelqu'un a voulu ouvrir une "porte" à l'intention du crocodile... Tu te refuses à l'admettre, mais c'est exactement cela. Quelqu'un qui croit à la malédiction a ménagé une aire d'atterrissage pour le monstre... ou plutôt : le moyen de faire surface ! *Tu aurais dû vider cette baignoire.* C'est une terrible erreur de ne l'avoir pas fait. »

Tiny pressa le pas. Alors qu'il atteignait le bout du couloir, il repéra un nouveau bruit d'eau... Cloc... cloc... cloc. Les dents serrées, il entra dans une seconde chambre d'ami. Là aussi on avait à demi rempli la baignoire d'une eau boueuse où flottaient des débris végétaux. Une blague de Mina, encore ? Ou une entreprise systématique menée par cet « ennemi intérieur » dont Peggy croyait avoir détecté la présence ?

Tiny essuya ses paumes moites sur le fond de sa culotte. Il n'aimait pas trop la tournure prise par les événements. Un instant, il fut sur le point de courir prévenir Peg, puis renonça, imaginant sans mal l'effet désastreux que produirait une telle nouvelle sur l'esprit imaginaire de la jeune femme.

Il décida de poursuivre son inspection. L'atmosphère, à l'intérieur de la bâtisse, était à peu de chose près celle d'un sous-marin échoué par trente brasses de fond et dont les réserves

d'oxygène s'épuisent dangereusement. Tiny dut s'asseoir une minute sur l'une des marches du grand escalier d'apparat pour reprendre son souffle. Nounou Babo avait éteint tous les ventilateurs et la chaleur entassait entre les parois sa guimauve invisible, comme pour vous dissuader de faire le moindre mouvement.

Recroquevillé au sommet de la volée de marches, « l'enfant » se sentait encore plus petit que de coutume. La maison craquait de partout. Le bois des meubles s'associait à celui du parquet pour vous faire sursauter toutes les trente secondes.

Tiny tendit l'oreille. Comme tous les cambrioleurs, il était capable d'identifier un son « humain » au milieu d'un vacarme mécanique. C'était une simple question d'instinct et il n'aurait pu expliquer pourquoi il se dressa brusquement, taraudé par la conviction que quelqu'un se déplaçait à la dérobée dans le sous-sol de la maison. Aux craquements trop réguliers, on devinait l'avance d'un apprenti-cambrioleur essayant vainement de mettre à profit la symphonie nocturne du bois pour se déplacer à l'insu de tous.

Cela venait de la cave... des fondations, un endroit assez oppressant que Mina leur avait fait entrevoir à la lueur d'une bougie quelques jours auparavant.

« Il y avait un tunnel... pensa Tiny. L'indien est passé sous le réseau de protection ! Il est en train de s'introduire dans la maison par une galerie d'évacuation, un tuyau... une sape... »

Son cœur s'emballait. Séchant d'un revers de manche la sueur qui lui brûlait les yeux, il prit la direction des caves. Quelqu'un marchait sous la terre. Bon sang ! pourquoi n'avaient-ils pas envisagé l'existence possible d'un passage secret ? On racontait que toutes les maisons des pionniers possédaient de semblables tunnels qui permettaient aux maîtres de maison de s'enfuir lors des attaques indiennes ou des révoltes d'esclaves.

« Seul Jessup Colby devait le savoir, songea-t-il en entrebâillant la porte de la cave. Jessup et sa femme. Ils se sont bien gardés de le dire aux enfants de peur qu'ils n'aillent le clamer à la ronde. »

Un tunnel, bien sûr ! Un tunnel dont la construction remontait aux temps héroïques des guerres indiennes. Le dernier des Tootonees en avait découvert l'existence... Le système d'alarme de Barry ne servait à rien. Il n'empêcherait pas le tueur de s'introduire dans la chambre de l'un des gosses et de...

Tiny chercha la rampe à tâtons et entreprit de descendre sans faire craquer les marches. Un professionnel de sa classe savait accomplir un tel tour de force. Lentement, il descendit.

Sous la maison l'odeur de moisissure devenait tout de suite abominable. Cela empestait la vase, les végétaux pourris, le rongeur noyé. Des piliers gros comme des troncs d'arbres soutenaient une charpente impressionnante mais que les années avaient rendue spongieuse. Le halo d'une lampe torche se promenait entre les casiers à bouteilles, les tonneaux empilés. Tiny distingua une silhouette agenouillée au bas d'un pilier. Son imagination enfiévrée par l'action lui renvoya l'image d'un indien priant au pied d'un totem... Le dernier des Tootonees se livrait-il à un ultime rituel avant d'entreprendre son sacrifice ?

« Tu ne l'arrêteras pas, songea-t-il. Qu'est-ce que tu fiches ici ? Remonte donc donner l'alarme ! »

Au moment où il se préparait à faire demi-tour, la silhouette agenouillée tourna la tête vers lui...

C'était Cosinus dont les grosses lunettes accrochaient le reflet de la lampe torche.

— Imbécile ! souffla l'échalas. Tu m'as flanqué une sacrée trouille ! J'ai failli en pisser dans mon froc !

Tiny acheva de descendre l'escalier, ne sachant comment interpréter cette nouvelle donnée du problème.

— T'es dingue de venir ici tout seul ! bougonna-t-il.

— Et toi, alors ? lui rétorqua le gamin.

Tiny ne parvenait pas à déterminer s'il devait s'approcher davantage. Que savait-il de Cosinus après tout ? Et si ce « surdoué » avait perdu la boule ?

La lampe électrique posée sur le sol dallé éclairait une boîte d'allumettes au centre d'un mouchoir déplié.

— C'est quoi ? interrogea Tiny. Tu préparais un coup en douce ?

Ils chuchotaient, écrasés par l'atmosphère de la cave gigantesque. Pour un peu, ils se seraient cru dans la crypte d'un manoir de légende.

— J'ai cru qu'il y avait un tunnel, avoua Tiny. Et que l'indien était en train de se glisser dans la maison en passant au-dessous du réseau de protection.

Cosinus haussa les épaules.

— Y'a pas de tunnel, fit-il avec une pointe de condescendance. Tu penses bien j'ai tout de suite vérifié. N'oublie pas que je suis spécialiste de l'antiquité égyptienne.

— Alors, s'impatienta Tiny. Qu'est-ce que tu foutais dans le noir avec une boîte d'allumettes ? Tu voulais mettre le feu ? C'est trop humide, ça ne prendra jamais.

— Mais non, gémit Cosinus. Ce n'est pas une boîte d'allumettes, c'est mon arme secrète. Je ne t'en ai jamais parlé ?

Tiny s'agenouilla.

— Mon arme secrète, répéta Cosinus. Pour ne plus jamais revenir ici, tu piges ? J'en ai assez de risquer ma peau à chaque vacances scolaires... Jusqu'ici je m'en suis sorti indemne, mais la chance, ça s'use comme les fonds de culotte. La mienne ne durera pas toujours. Alors j'ai imaginé ça... Un truc imparable. Regarde...

Il fit doucement coulisser le tiroir de la boîte, juste assez pour que Tiny puisse distinguer un grouillement d'insectes grisâtres.

— Des termites ! souffla Cosinus dans un mélange de peur et de fierté. Une reine pleine d'œufs ! Je vais les libérer ici, elle et ses enfants, pour qu'ils bouffent la charpente. Ça ne leur prendra que quelques mois. Quand on s'en rendra compte, la baraque sera déjà à moitié écroulée dans le marécage !

Tiny soupira, soulagé. Ce n'était qu'un enfantillage, un moment, il s'était préparé à quelque chose de beaucoup plus déplaisant.

— Tu comprends, murmurait Cosinus de son habituel débit précipité, il faut bien qu'on se défende, nous les gosses. Ce n'est pas de notre faute, après tout, si les adultes sont fous.

— D'accord, capitula Tiny. Lâche tes bestioles et fichons le camp, cet endroit est vraiment trop moche.

Cosinus renversa la boîte tout près de profondes entailles qu'il avait creusées dans le bois avec son canif. Les insectes s'égaillèrent.

— Il ne faudra pas le dire à Mina, gémit-il. Elle ne me le pardonnerait pas. Elle, elle aime la maison. Elle m'a dit qu'elle ne se sentait bien qu'ici. Je crois qu'elle est un peu folle.

— Okay, fit distraitement Tiny.

Le « sabotage » achevé, Cosinus se redressa. La longue station sur le sol avait meurtri ses genoux cagneux.

— Toi, t'es sympa, fit-il en se tournant vers Tiny. Les autres, Barry, Mina, ils me font peur. Je crois qu'on finira par faire des bêtises à force de trop les écouter. Des bêtises graves. J'ai hâte de rentrer chez moi. Cette année, Mina est beaucoup trop excitée. Ça doit être la puberté qui la travaille. J'ai lu dans un livre de médecine que ça fait ça aux filles quand elles vont avoir leurs règles pour la première fois : elles perdent à moitié la tête... et certaines restent même comme ça toute leur vie.

Tiny avait hâte d'en finir. Depuis un moment il croyait voir s'approcher une bande de rats d'eau que la lumière de la lampe n'effrayaient plus.

— On remonte, décida-t-il. Viens.

Alors qu'il posait le pied sur la première marche, Cosinus lui saisit le poignet.

— Écoute, souffla-t-il. Je ne le dirai qu'à toi, et tu ne le répéteras à personne. *Je crois que je sais où est le trésor...* On s'est complètement trompés. C'était évident, vraiment évident... Moi, ça ne m'intéresse pas. Je ne veux pas le découvrir, ma mère en profiterait pour m'expédier en Égypte et je ne veux pas passer ma vie à déterrer des momies répugnantes... mais toi... peut-être que toi tu voudrais savoir ?

Il se rapprocha, la lampe éclairait par en-dessous son visage émâcié, lui sculptant une tête de chat-huant. Comme il allait se décider à parler, une marche craqua quelque part au-dessus d'eux. Cosinus se figea aussitôt, les yeux hagards. Tiny perçut un courant d'air et il eut la conviction que quelqu'un venait de remonter précipitamment au rez-de-chaussée. Quelqu'un qui s'était jusque-là tenu dans l'ombre et les avait écoutés...

Cosinus frissonna.

— Partons, décida-t-il avec une énergie dont il n'était guère coutumier.

— Et le secret ? hasarda Tiny sans trop y croire.

— Non, non, geignit le gamin décharné. Il ne faut plus parler de tout ça, ça porte malheur... Raccompagne-moi jusqu'à la porte de ma chambre s'il te plaît. J'ai la trouille.

Malgré tous ses efforts, Tiny ne put lui arracher un mot. Cosinus semblait désormais verrouillé sur son secret. Au rez-de-chaussée, il ôta ses souliers pour ne pas laisser de traces sur le sol et laissa entendre qu'il n'était pas disposé à traîner en route. Tiny le raccompagna dans l'aile ouest où il demeurerait avec sa mère.

— Tu garderas le secret, hein ? le supplia une dernière fois le gosse avant de disparaître dans sa chambre.

Tiny l'assura de son silence et revint sur ses pas. Quelqu'un les avait espionnés dans la cave... mais qui ? Quelqu'un qui était assez léger pour se déplacer sans faire craquer les lattes du parquet... ou qui les connaissait si bien qu'il pouvait tout à son aise éviter les endroits « dangereux » ?

## 18

Ce furent les appels de Bertha qui éveillèrent la maison le lendemain matin. Peggy, entrouvrant la porte de la chambre, découvrit la maigre veuve arpentant le couloir en peignoir de pilou brun.

— Vous n'avez pas vu Cosinus ? lui demanda l'institutrice d'un ton mi-agressif mi-effrayé. Je ne l'ai pas trouvé dans sa chambre... son lit n'était pas défait, et il ne répond pas à mes appels... Savez-vous si cette petite peste de Mina l'a encore embrigadé dans l'une de ses folies ?

— Non, balbutia Peg. Je crois qu'il n'y a pas matière à s'affoler, vous savez, avec les enfants...

— Oh ! peut-être avec le vôtre ! siffla Bertha. Mais le mien est bien élevé... il n'a aucune raison de faire une fugue !

Sans plus attendre, elle reprit sa déambulation, criant d'une voix de plus en plus stridente.

Peg poussa la porte de séparation pour aller réveiller Tiny, mais les cris de Bertha avaient déjà tiré « l'enfant » du sommeil.

— Je n'y comprends rien, fit-il. Hier soir j'ai raccompagné Cosinus jusqu'à sa chambre. Il paraissait très effrayé et je l'imagine mal ressortant pour se promener tout seul... Ou alors c'est qu'il m'aurait joué la comédie ?

— Non, conclut Peggy. Je ne le crois pas capable de mentir... Habille-toi vite, j'ai un pressentiment.

Ils se vêtirent en hâte. La maison se remplissait de d'appels, de bruit de portes claquées, de cavalcades.

Peg et Tiny gagnèrent la salle à manger en essayant de masquer leur trouble. La jeune femme était d'ores et déjà certaine qu'un malheur s'était produit au cours de la nuit. Elle en attendait la confirmation d'une minute à l'autre. Sur la nappe damassée de la grande table, on avait déjà disposé les tasses et les couverts du breakfast. Parce qu'ils avaient l'estomac noué, l'odeur du bacon leur parut tout à coup insupportable.

Peg guettait le cri affreux qui ne manquerait pas de déchirer l'air d'ici une minute ou deux. L'attente lui donnait envie de se mordre les lèvres jusqu'au sang ou de s'enfoncer les ongles dans le creux des paumes. Dans un coin de sa tête, une méchante petite voix avait déjà entamé le compte à rebours.

Carlotta entra dans la salle à manger, une main crispée sur la nuque de Barry, dans la position qu'on adopte pour empêcher un chien d'aller gambader.

— Bertha lui a parlé impoliment, expliqua la grosse femme d'un ton outragé. Elle trouvait qu'il mettait trop de temps à désactiver le système de protection... elle est sortie par là, comme une folle...

Elle fit un geste en direction d'une porte-fenêtre grande ouverte. En comparaison de la chaleur moite qui régnait à l'intérieur de la maison, la brise qui soufflait sur le marécage paraissait presque glacée.

— C'est idiot ! s'entêta Carlotta. Cosinus n'aurait pas pu sortir de la maison, le système est verrouillé par un code secret que Barry est seul à connaître. Trois chiffres qu'il faut taper sur le clavier de la boîte de commande.

Prise d'un doute subit, elle se tourna vers son fils pour le questionner :

— Tu n'as pas donné le code à Cosinus au moins ?

L'enfant protesta. Depuis un moment il essayait à force de contorsions d'échapper à la poigne maternelle.

— Non ! grogna-t-il. Cette nuit, personne ne pouvait sortir sans déclencher l'alarme.

« Personne à part lui, songea Peggy, et tous ceux à qui il a pu communiquer le code... »

Le hurlement vint enfin, comme une délivrance, et au regard de Carlotta, Peg comprit que la grosse femme s'y préparait elle aussi depuis un moment déjà.

Nounou Babo apparut sur le seuil de la salle, un plateau entre les mains, les yeux écarquillés. Dexon la bouscula presque pour marcher vers la porte-fenêtre. Le cri venait du dehors. De la pointe nord de l'île. Et c'était Bertha qui hurlait, non pas de façon continue, mais pas saccades, comme si le souffle lui manquait. Personne ne semblait se décider à bouger

mais tous se dévisageaient, avec l'espoir que quelqu'un prendrait l'initiative. Dexton se secoua, puis bondit dans le jardin. Il courait à petites foulées en essayant de ne pas se prendre les pieds dans l'entrelacs des fils du système de protection. On le suivit. Peg, Tiny, mais aussi les autres : Michelle, Mina, Carlotta et Barry, la plupart encore en robe de chambre ou pyjama. Nounou Babo venait en dernier, luttant pour remuer la masse de son corps énorme. Quand ils arrivèrent en vue du ponton, ils aperçurent Bertha, debout dans la vase de la berge, les pantoufles boueuses, les mains pressées contre la bouche comme si elle cherchait à étouffer ses propres cris.

Cosinus était allongé à ses pieds, les jambes sur la rive, le haut du corps dans l'eau. Ses bras flottaient dans le courant, ce qui leur fit croire tout d'abord qu'il se débattait. Mais il était mort. Ils purent tous s'en rendre compte quand Dexton tira l'enfant au sec. Quelque chose lui avait déchiré le cou et sectionné la carotide. La plaie était vilaine, toute contournée. Il avait dû beaucoup saigner mais l'eau du marécage avait lavé la blessure, lui donnant un aspect blanchâtre et boursouflé.

Dex Colby s'agenouilla. Il avait vu tant de cadavres au cours de la guerre du Pacifique, que l'habitude guidait ses gestes.

— Il a perdu ses lunettes, balbutia Bertha. Elles ont dû tomber dans la boue. Faites donc attention où vous mettez les pieds, vous allez les écraser à force de piétiner bêtement.

Dex posa l'oreille sur la poitrine de l'enfant, par simple routine, car il était évident que personne ne pouvait survivre à une telle blessure.

— C'est une morsure, dit-il d'une voix sans timbre. Il a dû se faire attaquer par une bête alors qu'il se promenait au bord de l'eau.

Nounou Babo se signa. Elle claquait des dents et paraissait sur le point d'avoir une crise de nerfs. Peggy songea qu'il aurait été préférable de l'entraîner à l'écart mais comment déplacer une telle masse de chair contre son gré ?

— C'est le crocodile ! siffla la nourrice. Il est venu...

— Nounou, tais-toi ! ordonna Dexton.

— C'est le crocodile ! cria cette fois la grosse femme. Vous le savez bien ! Ce n'est pas un accident ! C'est la malédiction... la malédiction qui s'accomplit une fois de plus...

Et elle se mit à se dandiner, piétinant la boue, les mains jointes sur le crucifix d'or qui pendait à son cou.

— Arrêtez ! vociféra Bertha, vous allez écraser les lunettes de mon fils !

L'institutrice se tourna vers le groupe, les traits tirés, les yeux dans le vague.

— Et alors ? lança-t-elle. Qu'attendez-vous pour appeler un médecin ? Vous allez rester là jusqu'à ce qu'il se vide de son sang ?

Carlotta s'avança vers elle, les bras tendu.

— Ma chérie, bredouilla-t-elle. Tu sais bien que ça ne servirait à rien.

Elle voulut l'attirer contre elle, mais la maigre femme la repoussa.

Nounou Babo laissa échapper un gémissement de frayeur. Les yeux exorbités, elle fixait Dexton Colby penché sur le petit cadavre. Du bout de l'index, le jeune homme venait d'extraire de la plaie un long morceau d'ivoire... quelque chose de conique qui ressemblait à une dent.

Une dent de crocodile.

## 19

Tout le monde rentra à la maison, sauf Peggy et Dexton qui demeurèrent près du cadavre pour attendre l'arrivée des autorités prévenues par téléphone.

Ben Dusk, le shérif, débarqua une heure plus tard dans sa barge à moteur. Il était aux champs, et il avait fallu du temps avant qu'on puisse le joindre. Son adjoint l'accompagnait. Un jeune homme en salopette et chapeau de paille, qui, pour la circonstance, avait épinglé sur son vêtement de travail une étoile de laiton achetée par correspondance dans un magazine spécialisé.

Le gros homme paraissait de mauvaise humeur, sans doute parce qu'on l'avait interrompu en pleine besogne.

— Je le sentais venir, grogna-t-il en posant le pied sur le débarcadère. Bon sang ! C'est pas faute de vous avoir prévenus !

Il examina la berge boueuse avec une grimace apitoyée.

— Et par-dessus le marché vous avez piétiné toute la zone qui entourait le corps, comme ça on peut se broser pour les empreintes !

Il s'accroupit avec un soupir, dans un grand craquement de rotules.

— Encore un accident, énonça-t-il après avoir brièvement regardé le corps. Ça devait arriver. Quand on bourre la tête des enfants avec des histoires de crocodiles fantômes, on ne doit pas s'étonner de les voir partir en chasse à la tombée de la nuit... Ce pauvre gosse a probablement voulu jouer au chasseur d'alligator, bricoler un piège ou quelque chose du même genre... et il est tombé sur une bête en maraude. Les crocos chassent tout le temps, même la nuit. Surtout si la proie n'est pas trop grosse. Le mioche devait se tenir à genou, penché au bord de l'eau. Le croco a jailli du marais pour lui coincer la tête entre ses mâchoires... C'est comme ça qu'ils font avec les cochons sauvages qui viennent se désaltérer.

— Pourquoi ne l'a-t-il pas emmené, alors ? demanda Peggy.

— Trop lourd... ou quelque chose lui a fait peur, répondit le shérif. Mais c'est un accident... d'ailleurs il y a encore une dent dans la plaie. Ça arrive souvent, quand la proie est trop grosse et que le croco n'arrive pas à la tracter. Ces bêtes-là sèment leurs dents partout, ça ne les dérange pas parce qu'elles repoussent aussi sec.

Il égrenait ses constatations d'un ton calme, en homme qui compte déjà beaucoup de cadavres à son actif.

— Je vais interroger tout le monde, soupira-t-il en se redressant, mais c'est juste pour le rapport. En ce qui me concerne, ma conviction est faite : c'est un accident, un de plus. C'est à désespérer la municipalité de dépenser l'argent des contribuables pour poser des panneaux de sécurité. Bon Dieu ! J'en ai mis partout de ces foutues pancartes, et personne ne les lit jamais !

Se désintéressant du corps, il prit la direction de la maison. Il boitillait en grimaçant, sûrement à cause de la goutte. Peggy réalisa pour la première fois que c'était presque un vieil homme.

— Dexon, lança-t-il sans tourner la tête, surtout dites bien à votre négresse de ne pas venir me casser les oreilles avec ses histoires de crocodile fantôme ! C'est compris ? J'ai mal dormi et mes rhumatismes me travaillent, alors je ne suis pas certain d'avoir la patience de supporter son cinéma de sorcière à la manque !

En atteignant les abords de la maison, il remarqua la toile d'araignée du système d'alarme, avec ses fils tendus sur des piquets.

— C'est quoi ce foutoir ? grommela-t-il. C'est pour faire des plantations ?

Dexon se résolut à lui expliquer la raison de l'installation. Le shérif lui jeta un regard interloqué.

— Bon sang ! siffla-t-il. Je me demande si vous n'êtes pas tous en train de devenir dingues dans cette famille ! Un signal d'alarme, rien que ça...

— Mais il n'a pas sonné, intervint Peggy. Le petit est sorti sans le déclencher...

— Ça ne veut pas dire grand-chose, éluda Ben Dusk, sinon que toute cette foutue installation ne marchait sans doute pas.

— Ça m'étonnerait, osa insister la jeune femme. Barry a fait des essais, tout fonctionnait à merveille.

— Alors c'est tombé en panne plus tard... bâilla le shérif, avec l'humidité des lieux ça n'a rien d'étonnant.

Peg retint une invective. Le bonhomme n'attraperait pas une méningite avec cette affaire, on pouvait le parier sans risque. Il avait déjà arrêté sa conclusion et n'en démordrait pas.

— Vous allez prévenir le FBI ? s'enquit-elle.

— Le quoi ? ricana le gros homme. Vous délirez ma belle ! Je ne vais pas déranger les fédéraux pour un accident de marécage ! Je ne tiens pas à me faire sonner les cloches.

— Mais enfin, dit-elle en essayant de juguler son irritation, il n'y aura pas d'examen scientifique ?

— Hola ! grasseya Dusk. Vous n'y allez pas par quatre chemins ! La science, de par chez nous, c'est moi et Doc' Castaway qui officie à Harrispoint. Et on a tous les deux vu assez de morsures d'alligator dans notre putain de vie pour savoir en identifier une au premier coup d'œil. Pas besoin d'un microscope électronique pour faire ce boulot. Doc' est itinérant mais il a encore un petit cabinet à Spot Junction. C'est ici qu'il a débuté, au début du siècle, alors il a conservé la bicoque, par sentimentalisme. Il nous rend visite deux fois par semaine, c'est suffisant pour un petit bled comme le nôtre.

Ils entrèrent dans la maison. Bertha était toujours en robe de chambre, les pantoufles encroûtées de vase, assise au bout de la grande table. Elle ne pleurait pas. Les yeux agrandis par la terreur, elle fixait le vide en déchirant le bas de sa chemise de nuit entre ses doigts maigres. On avait posé devant elle une tasse de café qu'elle n'avait pas touché. Tout le monde se tenait debout, enfants et adultes pâle-mêle, dans un pénible silence.

Ben Dusk s'assit sur une chaise qui craqua, tira un carnet de sa poche ainsi qu'un bout de crayon dont il mouilla la pointe du bout de sa grosse langue.

— C'est moi ! déclara Bertha avant même qu'il ait ouvert la bouche. C'est moi qui l'ai tué...

— Ah ! ouais ? fit le shérif sans s'émouvoir. Et comment ça ?

— J'ai débranché le signal d'alarme, avoua Bertha. Cette nuit... Je suis redescendue quand tout le monde était couché. J'étais persuadé qu'une bestiole allait se prendre les pattes dedans et le déclencher au beau milieu de la nuit... Je ne voulais pas être dérangée par ces absurdités, je voulais dormir tranquille...

— Mais le code ? protesta Barry piqué au vif.

Bertha haussa les épaules.

— J'étais derrière toi quand tu l'as tapé, fit-elle dans un murmure. Tu te prenais tellement au sérieux que tu ne t'en es même pas rendu compte : 6, 4, 3...

— C'est ça... avoua le gamin déconfit.

— J'ai tué mon fils, lança Bertha en posant sa main décharnée sur la grosse patte du shérif. Tout est de ma faute... Si je n'avais pas débranché l'alarme, Cosinus n'aurait pas pu sortir se promener... Il faisait trop chaud dans cette fichue baraque, il a dû avoir envie de prendre le frais. Peut-être même de dormir allongé sur l'un des bancs du jardin... J'ai rebranché le système ce matin, pour ne pas que ça fasse d'histoires, et j'ai même ri toute seule, contente de ma petite farce...

— En tout cas, voilà un mystère de résolu, marmonna Ben Dusk avec un regard narquois à l'intention de Peggy.

Puis il entreprit de poser les questions habituelles pour établir l'identité de la victime. Très vite, les enfants donnèrent des signes d'impatience. On les fit sortir en leur ordonnant de ne pas franchir les limites du jardin. Peggy se chargea de les surveiller. Nounou Babo s'était un peu reprise. Le visage gris, elle faisait circuler des tasses de café que tout le monde vidait mécaniquement.

Maintenant qu'il était installé dans son rôle de shérif, Dusk ne se pressait pas. Son adjoint était resté auprès du corps. Il avait arraché une brindille feuillue à un buisson et s'en servait pour chasser les mouches attirées par l'odeur de la mort. Cette délicatesse émut Peggy.

Mina donnait des signes de nervosité. Barry semblait mécontent... peut-être parce qu'on avait cassé son beau jouet électronique ? Peg ne trouvait pas ce comportement anormal. Elle savait, pour l'avoir vécu pendant les bombardements, que

les enfants ont toujours beaucoup de mal à admettre la mort de quelqu'un, et qu'il leur faut bien du temps avant de comprendre ce qu'implique ce changement.

L'interrogatoire ne dura pas trop longtemps, car personne n'avait rien vu. Les gosses répondirent par monosyllabes. Ils ne savaient rien. Seul Mina laissa échapper que Cosinus en avait assez de sa mère et qu'il avait peut-être essayé de quitter la maison dans l'intention de faire une fugue.

— Il a pu s'approcher du bord en prenant un crocodile à demi-immergé pour une pirogue à l'amarre, suggéra-t-elle. Il avait une très mauvaise vue, vous savez, et il faisait nuit...

— C'est pas bête ce que tu dis là, approuva Dusk. S'il s'est agenouillé pour essayer de dénouer l'amarre, il a presque mis sa tête dans la gueule de la bête. C'est le genre d'erreur à éviter dans le coin.

Barry grommela des mots vagues, quant à Tiny, il joua les bébés intimidés.

Ben Dusk rangea enfin son carnet.

— Vous devez tous rester ici jusqu'à ce que le coroner rende son verdict, récita-t-il. Mais ça ne sera pas long. Doc' Castaway signera le permis d'inhumer sans problème et le corps vous sera rendu aussitôt.

Après avoir grommelé un au revoir maussade, il rejoignit son adjoint sur la berge. À eux deux, ils transportèrent le corps jusqu'à leur embarcation.

— Voilà, conclut-il avec un dernier regard pour Peggy. Je regrette de le dire, mais j'espère que ça vous servira de leçon. Les Glades, c'est pas un terrain de jeux pour gosses des villes. Je commence à vieillir mais je n'ai pas le cuir aussi dur que vous le croyez. Des histoires comme ça, ça me gâche l'humeur pour trois jours au moins.

Au moment de lancer le moteur, il ajouta :

— Faites gaffe à la mère. Filez-lui une bonne rasade de whisky dans une tisane. Avec les idées qu'elle est en train de se mettre dans la tête, vous pourriez bien la retrouver pendue avant ce soir... et je n'ai pas envie de taper un deuxième rapport.

Peggy resta debout sur le ponton jusqu'à ce que la barge ait disparu dans le dédale des herbes aquatiques. Ce fut la morsure du soleil sur ses épaules nues qui la décida à bouger.

Comme cela était prévisible, la mort de Cosinus provoqua une réaction de protection possessive chez chacune des mères présentes. Carlotta s'isola avec Barry tandis que Michelle s'en allait faire le tour de l'île en tenant sa fille par la main. Pour ne pas être en reste, Peg et Tiny prirent le chemin de l'ancienne tannerie, parce que le lieu était déplaisant et qu'ils avaient peu de chance d'y rencontrer quelqu'un.

— Alors ? lança la jeune femme dès qu'ils furent seuls. Ton avis ?

— Je ne sais pas, avoua Tiny. Quelqu'un nous écoutait lorsque nous parlions du trésor, dans la cave, ça c'est sûr. Mais ce qui s'est passé ensuite...

— Tu disais qu'il était effrayé. Il a pu vouloir ficher le camp...

— Possible. Possible aussi qu'on l'ait attiré dehors. Sa mère s'était sans doute vantée auprès de lui d'avoir neutralisé le système d'alarme... ou bien il a pu la surprendre en train de le faire. Il savait donc qu'il pouvait sortir sans réveiller aussitôt toute la maison.

— Mais que devient la théorie de l'indien ? fit remarquer Peggy. Si le réseau de protection n'était plus sous tension, il faut également envisager l'hypothèse d'une intrusion extérieure... L'indien a très bien pu pénétrer dans la maison, se faufiler dans la première chambre venue, assommer le gosse et le charger sur ses épaules pour aller le jeter aux crocodiles...

Tiny grimaça.

— Je ne sais pas, marmonna-t-il. Je m'obstine à penser que la mort de Cosinus est liée à ce qu'il a failli me dire dans la cave... ce trésor dont il prétendait connaître la cachette. J'ai une théorie, mais elle n'est pas très plaisante.

— Vas-y, fit Peg. Au point où nous en sommes.

— Et si c'était Mina qui nous avait espionnés dans la cave ? proposa Tiny. Elle a très bien pu, par la suite, demander à Cosinus de sortir... Elle avait beaucoup d'ascendant sur lui, tu sais.

Peggy essaya de se représenter la scène : les deux gosses longeant la rive, au clair de lune. Mina essayant d'extorquer son secret à Cosinus. Le gamin myope refuse, s'entête, alors la petite fille explose. Elle le gifle, faisant voler les lunettes du garçonnet, puis elle tourne les talons et rentre se coucher. Il ne reste plus à Cosinus qu'à chercher ses verres correcteurs à quatre pattes, en tâtonnant dans l'obscurité. Il est tellement handicapé par sa myopie qu'il ne réalise pas qu'il se dirige droit vers un alligator à demi immergé, et qui le fixe depuis un moment déjà. Les mâchoires du saurien se referment sur lui avant qu'il ait le temps de pousser un cri...

Tiny hocha la tête en écoutant l'enchaînement des faits.

— Dit comme ça c'est acceptable, observa-t-il. Tu as raison, ce n'est sans doute qu'un malheureux concours de circonstances.

Peggy luttait contre l'accablement. Quelque chose lui soufflait qu'elle était un peu responsable de ce drame, et qu'il eût suffi d'un soupçon de prévoyance pour l'empêcher.

Quand ils regagnèrent la maison, ils croisèrent Nounou Babo qui installait Jessup Colby sur la pelouse, à l'abri d'un parasol. Le vieillard, affaissé au fond de son fauteuil roulant, semblait à mille lieues de se douter de ce qui venait d'arriver. Il tendait le cou comme une vieille tortue, pour offrir son visage au soleil. Il y avait sur ses traits une expression de gourmandise enfantine. La nourrice le tira en arrière et rajusta la sangle qui l'assujettissait à la chaise roulante afin qu'il ne bascule pas en avant. Dexton surgit soudain en travers du chemin, l'air accablé. D'un mouvement de la main, il fit signe à Peggy de le suivre à l'écart.

« Ça y est, songea la jeune femme. Il va nous congédier. Il nous avait engagés pour empêcher une nouvelle disparition, et nous avons échoué. »

— Dex, commença-t-elle, je suis désolée...

— Non, coupa le jeune homme, tout est de ma faute. C'était une initiative stupide. En défiant les puissances de l'ombre j'ai peut-être attiré le malheur... Parfois je me dis que Nounou Babo n'a pas tort. Il était absurde de vous mêler à ça, vous, des étrangers...

Il marchait tête basse, les poings enfoncés dans les poches. Pas une fois il ne leva les yeux pour regarder Peg en face.

— C'est moi le coupable, balbutia-t-il. Je me suis cru très malin... J'étais resté trop longtemps loin d'ici. Avec la guerre j'avais minimisé les choses...

Peggy entreprit de lui exposer sa théorie : la dispute des enfants, les lunettes qui s'envolent sous la gifle... l'accident. Il lui était douloureux de voir cet homme se laisser rattraper par la superstition.

— Il n'y a pas de fantôme, martela-t-elle. Et Mina ne se doute peut-être même pas de ce qu'elle a provoqué.

Le regard de Dexton se posa enfin sur elle. Elle crut y lire une lueur d'espoir.

— Tu crois ? fit le jeune homme. Une querelle de gamins...

— Oui, dit Peg. Ça expliquerait pourquoi les lunettes étaient si loin du corps.

Le visage de Dex se renfrogna aussitôt.

— Oui... grommela-t-il. Mais on peut aussi imaginer que le crocodile les a fait voler en l'air d'un coup de queue.

Il eut un geste convulsif de la main, comme s'il cherchait à essuyer un tableau noir invisible.

— Ça ne sert à rien d'en discuter, décida-t-il. Votre présence est inutile. Dès que le coroner aura rendu son verdict, vous pourrez partir... Je vous verserai la seconde moitié de la somme promise. Cette initiative était absurde. Repartez en Angleterre et oubliez tout ça.

Peg se sentait triste et humiliée, mais elle n'osa le contredire, car elle devinait sa souffrance et ses remords.

— Si c'est ce que tu veux... soupira-t-elle.

Et elle alla rejoindre Tiny de l'autre côté de la haie.

— Alors ? grogna celui-ci. On est au chômage, c'est ça ?

— Oui, mais pas sans indemnités.

« L'enfant » secoua la tête dans une mimique d'irritation.

— Tout de même, souffla-t-il, c'est agaçant de se dire qu'on n'a rien pu faire.

## 20

Ce fut au cours de l'après-midi que Peggy eut l'impression que Michelle regardait sa fille à la dérobée, d'une manière bizarre où transparaissaient à la fois l'inquiétude et la peur.

Il régnait dans la maison une atmosphère d'abattement et de gêne. Barry, de mauvaise humeur, avait commencé à démanteler son dispositif de protection.

— Puisque personne ne veut jouer le jeu, grognait-il de manière à ce qu'on l'entende, c'était bien la peine que je me donne tout ce mal !

Bertha dormait dans sa chambre, assommée par une potion calmante que lui avait concoctée Nounou Babo. Carlotta préparait ses valises, pour « mettre les voiles » dès que le juge déclarerait l'enquête close.

Au fur et à mesure que s'écoulait cette étrange journée, Peggy vit se conforter son intuition qu'il se passait quelque chose entre Michelle et sa fille. La gamine affichait une expression renfrognée, tantôt verrouillée par la haine, tantôt proche des larmes. Michelle se déplaçait sur ses talons, les sourcils froncés, passant elle aussi, par des états successifs de peur et de colère. Peg décida de les espionner. Après plusieurs essais infructueux, elle parvint à s'approcher derrière une haie et put surprendre quelques mots. C'était Michelle qui parlait. Elle questionnait sa fille d'un ton à la fois pressant et terrifié.

— Dis-moi que tu n'as pas recommencé... haletait-elle. Tu n'as pas refait la même bêtise qu'à Los Angeles au moins, dis ? Tu sais ce qu'a dit le docteur... Si ça se sait, ils te mettront dans une institution spécialisée, et je ne pourrais plus rien faire pour t'aider.

— Tu n'as jamais rien fait pour m'aider, de toute manière ! chuinta Mina. Ne fais pas semblant d'être aux quatre cents coups. Si on m'enfermait ça t'arrangerait bien, tu pourrais

coucher avec tous les mecs de l'immeuble sans que je sois dans tes pattes !

— Tu n'es qu'une petite salope ! hoqueta sa mère. Le docteur avait raison, tu n'es qu'une détraquée. J'aurais dû les laisser t'emmener, la dernière fois.

Peg ne put en entendre davantage, car la mère et la fille s'éloignèrent sous les frondaisons, le long du chemin dallé.

## 21

Alors que le soleil devenait rouge sur la ligne d'horizon, les trois enfants se retrouvèrent dans le jardin. Les adultes palabraient à l'écart, avec des chuchotements de circonstance. Jessup Colby attendait toujours sous son parasol le bon vouloir d'une Nounou Babo qui l'avait un peu oublié. Il ne s'impatiait pas. Son chapeau de paille avait glissé sur son nez, l'aveuglant à demi, mais il ne lui venait pas à l'idée de le repousser d'une pichenette. Sans doute aurait-il pu passer la nuit ainsi, dans le même état d'indifférence au monde extérieur.

Barry donna un coup de pied dans un caillou. Sa bouche tremblait, et Tiny comprit qu'il feignait la mauvaise humeur pour masquer son envie de pleurer.

— Ce crétin d'échalas va nous manquer, dit le gros garçon. C'est pas qu'il était très marrant, mais je m'étais habitué à lui. Je ne pige toujours pas ce qu'il a essayé de faire... J'ai du mal à imaginer qu'il ait pu tenter de se faire la malle sans nous prévenir.

Mina haussa les épaules. Elle avait le visage très rouge et les lèvres pincées.

— Ne dis pas de bêtises ! fit-elle d'un ton exaspéré. Il ne fuguait pas. Il aurait été incapable de prendre une telle décision, il était bien trop mou pour ça !

— T'exagères, protesta Barry sans grande conviction. Faut pas dire du mal des morts...

— Oh ! je t'en prie ! siffla la fillette. Arrête ton catéchisme. Cosinus a été tué par le crocodile fantôme. J'en suis certaine... J'en ai même la preuve.

Tiny dressa l'oreille, brusquement intéressé.

— T'as toujours dit que t'y croyais pas au crocodile fantôme ! objecta Barry.

— J'ai changé d'avis, déclara Mina. Maintenant j'ai une preuve matérielle de son existence. Vous voulez la voir ?

Les deux garçons se rapprochèrent. Avec des gestes cérémonieux, la petite fille sortit un mouchoir taché de sa poche et le déplia. Tiny nota que le morceau de tissu était maculé de sang délavé, rosâtre. Au milieu se tenait une dent d'alligator.

— C'est celle qui se trouvait dans la blessure de Cosinus, annonça Mina. Je l'ai volée pendant que le shérif rassemblait tout le monde dans la maison et que son adjoint coupait une branche pour se fabriquer un chasse-mouches.

— Beurk ! glapit Barry. Comment t'as pu faire ça ?

— Je suis plus courageuse que toi, c'est tout, ricana la fillette.

— C'est ça la preuve ? questionna Tiny. Ce n'est qu'une dent...

— Bébé ! siffla Mina. Regarde de plus près. Ça ne se voyait pas tant qu'elle était pleine de sang, mais à présent que je l'ai lavée on se rend mieux compte. Prends-la dans ta main. Elle ne te mordra pas.

Tiny obéit. La dent était énorme, d'un jaune éteint, presque mat... Comme si l'émail qui la recouvrait était mort depuis longtemps. Et d'un seul coup, il comprit où Mina voulait en venir.

— Bon sang ! siffla-t-il.

— Tu as pigé ? lui lança la petite fille. C'est une vieille dent. Une dent morte. La racine est sèche, toute noire, alors qu'elle devrait être pleine de pulpe dentaire.

— Qu'est-ce que vous racontez ? gémit Barry. Expliquez-moi.

— Gros lourdaud, triompha Mina. Je suis en train de dire que cette dent provient d'un squelette de crocodile... d'une carcasse toute desséchée, et pas d'une bête ordinaire. C'est une dent de cadavre. C'est ça la preuve dont je parlais : seul un crocodile fantôme peut perdre une dent morte en dévorant un enfant. Nounou Babo avait raison. C'est un monstre magique, un squelette animé par la puissance des ténèbres. Il a attaqué Cosinus, mais lorsqu'il a essayé de l'emporter avec lui au Royaume des Morts, ses vieilles dents se sont détachées de ses mâchoires. Elles ne tenaient plus assez solidement dans l'os. Alors il est reparti sans sa proie. Mécontent. Et il pourrait bien revenir avant peu.

— Tais-toi ! supplia Barry, tu me fiches la trouille !

Mina replia son mouchoir, car sa mère, inquiète du conciliabule prolongé des enfants, se rapprochait.

— Allez vous débarbouiller, ordonna Michelle d'un ton peu convaincu. On va passer à table.

Le repas fut morne, Carlotta tint à dire une longue prière pour le repos de l'âme du petit disparu, et l'on se sépara sitôt la maigre collation avalée.

Dès qu'ils furent seuls, Tiny raconta à Peggy la découverte de Mina. La jeune femme frissonna, et « l'enfant » devina qu'elle était en train de céder à la tentation d'imaginer le squelette cliquetant de l'alligator rampant vers Cosinus.

— Arrête ! ordonna-t-il. Cette histoire de fantôme est idiote.

— Mais la dent morte ? gémit la jeune femme.

— Je vais te dire ce qui s'est passé, exactement, murmura Tiny. Quelqu'un a ramassé une mâchoire de crocodile dans l'ossuaire, derrière la tannerie, et l'a utilisée comme une massue pour frapper le gamin. C'est tout. Sous le choc, le contour des crocs s'est imprimé dans la peau de Cosinus, à la manière d'une véritable morsure, et l'une des dents s'est cassée nette.

Peggy hocha la tête.

— Qui ? dit-elle.

— N'importe qui, soupira Tiny. Tout le monde connaît l'existence de l'ossuaire.

— Mina ?

— Aurait-elle, dans ce cas, attiré notre attention sur la dent morte ?

— Oui, pour reporter les soupçons sur quelqu'un d'autre. Peut-être s'est-elle crue subtile ?

Ils restèrent un long moment face à face, remâchant leurs pensées.

— Dexon nous a délivrés de l'obligation de résoudre ce problème, observa Peggy.

— Je sais, fit Tiny. Mais je n'aimerais pas quitter les Glades avec la sensation d'avoir été roulé dans la farine. Toi non plus, je suppose ?

— Non, avoua Peg. Et ce n'est pas le shérif qui fera beaucoup progresser la vérité.

Ils éteignirent la lumière et décidèrent d'un tour de garde. Tiny éprouvait le besoin de rester aux aguets. Le visage renfrogné et pervers de Mina le hantait. Avait-elle frappé Cosinus avec un maxillaire d'alligator récupéré dans la décharge ? Et pourquoi ? Parce qu'il avait refusé de lui révéler la cachette du trésor... ou, au contraire, parce qu'il avait cédé à ses prières ?

« Et si elle l'avait liquidé pour être la seule à savoir ? » songea Tiny.

Il prit dans sa valise le pyjama bleu nuit et les chaussons qui constituaient son costume de rôdeur nocturne. Cette nuit encore, il avait décidé de faire une grande ronde à travers la maison. Si quelqu'un avait tué Cosinus pour se procurer le secret de la cachette au trésor, l'or de Jessup Colby était peut-être, en ce moment même, quelque part à l'intérieur de la demeure. Il était donc urgent d'entreprendre une vaste perquisition avant que l'assassin ne l'emporte.

Une fois vêtu, il prit sa trousse à crocheter, une lampe minuscule, et se glissa dans le couloir. Il savait être aussi silencieux qu'une ombre, c'était un don que beaucoup de confrères lui enviaient, mais qui tenait à sa petite taille et à son faible poids. Il se rendit d'abord chez Carlotta. La grosse femme dormait sur le dos, la bouche ouverte, ronflant comme une motocyclette au pot d'échappement troué. Tiny n'eut aucun mal à rouvrir les bagages bouclés au pied du lit, à les inventorier et à les refermer sans qu'on puisse relever la moindre trace de son passage. Il se glissa ensuite dans la chambre de Barry. Le garçon marmonnait dans son sommeil. Sa sueur emplissait la pièce d'une odeur aigre. La mallette « d'inventeur » attira l'attention de Tiny. Elle était lourde, pleine d'objets métalliques auxquels on pouvait mêler des pièces d'or. L'ouvrir représentait un travail assez délicat, car rouages et ressorts s'en échapperaient au premier faux mouvement, s'entrechoquant au milieu d'un beau vacarme.

L'autopsie de la « boîte à outils » de Barry ne donna rien. Tiny battit en retraite, agacé et tendu. Parvenu au bout du corridor, il décida de s'asseoir un moment entre deux commodes pour s'accorder un peu de repos. Il se sentait

nerveux et ne pouvait se départir de l'impression d'être observé. C'était détestable... et inquiétant. Il avait beau se retourner et scruter les ténèbres, il ne voyait rien. Il se demanda si quelqu'un ne l'avait pas pris en filature... quelqu'un qui, depuis le début, avait percé à jour sa véritable identité. Il crispa les muscles du dos, et si on le liquidait, lui aussi... d'un coup de mâchoire asséné à la volée ? Il dégringolerait le grand escalier, la carotide déchirée, la bouche pleine d'un gargouillement de sang qui étoufferait ses cris.

Il respira lentement pour se reprendre. Son cœur faisait trop de bruit dans ses oreilles, il n'entendait plus que lui !

Un quart d'heure s'écoula sans qu'il sorte de son immobilité. C'est à la seconde où il allait se remettre en marche qu'il perçut l'écho d'un trottement lointain. Il se figea. En bon cambrioleur, il avait mémorisé le pas de chacun des occupants de la maison... mais ce pas-ci, il ne le connaissait pas. Jamais il ne l'avait entendu. C'était une démarche traînante et irrégulière que son esprit ne parvenait pas à rattacher à quelqu'un.

Le pas d'un inconnu... Le pas hésitant d'un inconnu qui venait de se glisser dans la maison et progressait à tâtons, pour éviter de se cogner aux meubles.

« L'Indien » songea-t-il. L'Indien du marécage.

Cela venait de l'autre aile. Tiny se mit à raser les murs. Il serrait les doigts de la main droite sur le crochet le plus acéré de sa trousse de cambriolage, bien décidé à l'utiliser comme une arme si l'inconnu tentait de l'attraper. Il lui fallut peu de temps pour localiser l'endroit d'où provenait le bruit de pas. C'était un long couloir aux murs nus maculés d'humidité. Nounou Babo habitait là, mais ce n'était pas elle qui marchait... ou alors elle avait perdu cent kilos dès la tombée de la nuit ! Tiny s'immobilisa au seuil du corridor. La lumière de la lune, pénétrant par une lucarne, l'éclairait en enfilade. Une haute silhouette s'y déplaçait en boitillant.

Jessup Colby. Le vieillard avançait d'un pas erratique, s'arrêtant parfois pour osciller, comme s'il allait tomber sur le flanc. Tiny se plaqua contre la cloison, jusqu'alors il avait toujours été persuadé que l'ancien maître des lieux était incapable de sortir de son fauteuil, ce qu'il voyait en ce moment

même lui prouvait qu'il s'était trompé... ou qu'on lui avait menti.

Jessup mit un bon moment à remonter le couloir en direction de la pièce aux murs blancs où on le parquait d'ordinaire. Les chromes du fauteuil d'infirme luisaient au milieu de la salle. Tiny se demanda si Nounou Babo ou même Dexon Colby savait que Jessup possédait encore la faculté de se déplacer par ses propres moyens ?

Une impulsion le poussa à quitter sa cachette et à se rapprocher du vieillard. Quelque chose lui soufflait que le vieux ne savait même pas qu'il était en train de marcher... Sans doute se relevait-il la nuit, après que Nounou Babo l'ait bordé ? La tête pleine de choses confuses, il faisait alors le tour de son ancien domaine, reprenant la quête que la maladie avait interrompue.

Tiny se tenait maintenant à la hauteur de Jessup. Une odeur de sueur et de vieillesse montait du pyjama de l'homme. Jessup ne réagit nullement à la présence de « l'enfant ». Il avançait à la manière des somnambules, le regard vide et dilaté, les bras ballants. Ses chevilles maigres le portaient avec peine. Parvenu au centre de la grande pièce, il se figea pour observer le bocal à poisson rouge posé sur le plancher. Il respirait avec peine et ne cessait de déglutir. Au bout de trois minutes, il se décida enfin à regagner son lit sur lequel il se laissa tomber en travers. Il haletait, épuisé par l'effort accompli, et ses pieds nus s'agitaient comme si, allongé, il continuait à marcher en rêve.

Tiny examina les lieux, mais n'y trouva rien d'intéressant. Les déambulations du vieillard méritaient-elles de figurer en bonne place dans le dossier d'enquête, ou bien ne constituaient-elles qu'un phénomène périphérique sans signification particulière ?

Jessup s'était déjà rendormi. Il ronflait de façon intermittente, s'arrêtait comme s'il venait de rendre le dernier soupir... puis râlait de nouveau. Tiny ne se décidait pas à rebrousser chemin. Son instinct de cambrioleur lui soufflait qu'il était en train de passer à côté de quelque chose d'important. De par le passé, il avait souvent eu de semblables intuitions, elles s'étaient toujours révélées payantes. Il savait qu'il y avait quelque chose dans cette pièce... Mais quoi ? Et où ?

Et soudain il pensa au poisson rouge. Pourquoi le vieux avait accordé autant d'intérêt à ce bocal posé sur le plancher ?

Tiny s'agenouilla sur le parquet, écarta la boule de verre clapotante... Une latte jouait, déclouée et soigneusement remise en place pour constituer une cachette. Introduisant la pointe de son crochet dans l'interstice, « l'enfant » souleva le morceau de bois. Il y avait bien quelque chose dans le trou. La moitié droite de la mâchoire inférieure d'un crocodile. L'os desséché était maculé de sang, et l'une des dents brisée, au ras de la mandibule.

Tiny s'efforça de rester calme. Dans son dos, la respiration du vieillard résonnait, irrégulière et stertoreuse, comme s'il allait rendre le dernier souffle d'une minute à l'autre. « L'enfant » remit la planche en place. Il réfléchissait à toute vitesse, essayant de ne pas se laisser emporter par les fausses évidences. La présence de l'arme du crime dans la chambre de Jessup pouvait signifier plusieurs choses : que Jessup était bel et bien le tueur d'enfants qui sévissait sur l'île depuis tant d'années... ou bien que quelqu'un essayait justement d'accréditer cette thèse pour faire endosser la responsabilité des crimes à un infirme dans l'incapacité de protester... ou encore que l'assassin avait trouvé pratique de dissimuler son arme dans la chambre du vieux parce que personne n'y venait jamais, et que l'aspect spartiate des lieux décourageait toute velléité de perquisition...

Tiny se redressa et s'approcha du lit pour observer le vieillard. Peggy ne manquerait pas de triompher : la découverte de l'arme du crime dans l'enceinte de la maison confortait sa thèse de « l'ennemi intérieur », mais Tiny était décidé à ne pas se laisser aveugler. Il était facile de s'introduire dans la demeure, et plus encore dans l'appartement de Jessup qui communiquait avec le jardin au moyen d'un petit ascenseur doublé d'un escalier. N'importe qui avait donc pu, à la faveur de la nuit, se faufiler chez le vieux pour y déposer cette « preuve » faussement accusatrice.

« D'un autre côté, songea Tiny. Il ne faut pas exclure la possibilité que Jessup Colby ait décidé de se venger du drame

qu'il a vécu en le faisant partager par tous les membres de sa famille... »

Comme le vieil homme s'agitait, « l'enfant » se glissa hors de la pièce. Il devait maintenant prévenir Peggy des nouvelles données du problème.

## 22

Le lendemain, l'adjoint de Ben Dusk amarra sa barge au bout du ponton et vint avertir la famille que le juge itinérant attendait tout le monde à Spot Junction pour rendre le verdict d'enquête et accorder le permis d'inhumer. Selon lui, il était évident qu'on conclurait à l'accident, et que la « pauvre maman » pourrait donc aussitôt procéder aux formalités d'enterrement. Quand elle apprit cela, Bertha entra dans une grande colère.

— Je ne laisserai pas mon petit dormir dans cette terre pourrie ! vociféra-t-elle à la table du petit déjeuner. Je compte bien le ramener chez nous, même si cela doit me coûter jusqu'au dernier sou.

Dexton intervint pour annoncer qu'il prendrait tous les frais de transport à sa charge, et qu'il avait d'ores et déjà pris l'initiative d'arrêter un rendez-vous chez l'embaumeur, afin que la petite dépouille puisse voyager dans de bonnes conditions.

— Oh ! hurla Bertha au comble de l'agacement, et je suppose que je dois sans doute vous baiser les mains pour vous en remercier ?

Depuis qu'elle avait émergé de la torpeur dans laquelle la potion calmante de Nounou Babo l'avait tenue ces dernières heures, elle vibrait tel un diapason auquel on n'aurait cessé de donner des pichenettes. Les mains crispées sur la nappe, elle griffait le tissu damassé en toisant les personnes rassemblées. Si la douleur fait s'affaïsser certains êtres, Bertha n'était pas de ceux-là, bien au contraire, elle se tenait si droite qu'elle donnait l'impression d'avoir grandi de plusieurs centimètres au cours de la nuit. Dexton décida d'abrégé le repas pour que tout le monde puisse se préparer. Nounou Babo resterait sur l'île pour garder Jessup qu'on imaginait mal dans la salle d'audience d'un tribunal.

Alors qu'elle passait devant la chambre de Michelle, Peggy surprit une conversation murmurée entre la femme rousse et sa fille.

— Si on te pose des questions réfléchis avant de répondre ! soufflait Michelle. Et sois aimable, souris, essaye de jouer les gentilles petites filles, même si toi et moi savons que c'est de la comédie.

— Personne ne me posera de questions, répondit sèchement Mina. Tu n'as pas entendu ? C'est juste une formalité.

— Les flics disent toujours ça, maugréa Michelle, ce n'est qu'un vieux truc pour endormir la méfiance des suspects. Il faut se tenir prêtes à tout. Il n'est pas exclu que le shérif ait exhumé ton dossier et sache ce que tu as fait à Los Angeles...

— Ce gros plouc ! gouailla la fillette.

Peg ne put en entendre davantage, car l'escalier se mit à grincer, l'avertissant que quelqu'un grimpait derrière elle. Elle se dépêcha de regagner sa chambre et s'habiller pour la confrontation avec le juge d'instruction.

Ils se retrouvèrent tous dans la barge, vêtus de noir sous le soleil brûlant du début de l'après-midi. Les mouches et les bugs les harcelaient, leur interdisant le maintien qui eût été de rigueur dans cette sorte d'expédition. Les femmes transpiraient sous leurs voilettes, les enfants se dandinaient en soupirant, mal à l'aise dans leurs vêtements trop chauds. Personne ne parlait. Bertha apparut enfin, drapée dans la tenue de deuil qu'elle avait dû acheter lorsque la Navy lui avait annoncé la disparition de son mari. Peggy se demanda qu'elle curieuse prescience avait poussé la pauvre femme à emmener dans ses bagages cette tenue funèbre... Mais peut-être avait-elle pensé que le tailleur noir pourrait faire office de tenue « habillée » si le besoin s'en faisait sentir ? Elle appartenait sûrement à cette couche de la population où l'on ne laisse rien perdre. Quoi qu'il en soit, cette décision se teintait aujourd'hui d'une ironie sinistre.

Bertha s'installa à la proue de la barge, raide, le visage dissimulé sous un voile. Ses mains maigres gantées de cuir noir serraient une bible sur sa poitrine. Michelle avait fait son possible pour essayer de dissimuler sa chevelure flamboyante sous un béret, mais sa garde-robe, pourvue en vêtements

bigarrés, ne lui avait guère permis d'adopter l'uniforme austère que nécessitaient les circonstances. Mina boudait à la poupe, regardant tout le monde par en dessous. Carlotta était en gris tourterelle, Barry étouffait dans un blazer bleu marine trop petit de deux tailles. Seul Dexton était beau dans son costume d'alpaga anthracite. Il enleva sa veste et dénoua sa cravate pour manœuvrer le bateau. La pétarade du moteur dispensa les voyageurs des frais d'une conversation embarrassée.

Pendant tout le trajet Peggy ne cessa de se répéter que l'assassin de Cosinus était peut-être là... parmi ces silhouettes endeuillées. La veille, Tiny lui avait tout dit de sa trouvaille nocturne : la mâchoire ensanglantée dissimulée sous le plancher, le vieux Jessup déambulant à travers la maison en état somnambulique...

La tentation était forte d'attribuer la mort de Cosinus au patriarche, mais Peg se défiait des déductions trop faciles. Elle doutait que le vieil homme possédât encore assez de puissance musculaire pour tuer un enfant... Elle avait vu la blessure sur la gorge de Cosinus ; pour ouvrir une telle plaie, il fallait frapper à la volée... Non, plus elle y pensait, moins la culpabilité de Jessup Colby lui semblait crédible.

Le voyage fut long et pénible, car la barge dut traverser un nuage d'insectes stagnant à la surface du marais. Carlotta en avala un et fut secouée de quintes de toux jusqu'à ce qu'on atteigne Spot Junction.

Lorsqu'ils posèrent enfin le pied sur le débarcadère, Ben Dusk apparut. Il était maussade, comme de coutume, mais avait fait des frais de toilette pour paraître devant le juge. C'est-à-dire qu'il était propre et avait troqué son habituelle salopette contre un jean et une chemise à peine reprise. Seul son stetson était flambant neuf. Peg songea qu'il devait le conserver dans un carton à chapeau d'où il ne l'extrayait que pour les grandes occasions.

La séance avait lieu dans l'arrière salle du café de la grand' place qu'on avait réquisitionnée. Les habitants du village se tenaient déjà massés derrière les vitres et échangeaient des commentaires à voix basse. Le juge avait dû venir de Harrispoint, il était vieux, fatigué, et semblait pressé de s'en

retourner vers des contrées plus civilisées où l'on connaissait l'existence de l'air climatisé.

La séance débuta les participants à peine installés. Elle fut terne. Le juge buvait une gorgée d'eau gazeuse toutes les deux phrases et se tamponnait le visage à l'aide d'un immense mouchoir blanc. Ben Dusk donna sa version des événements, en insistant beaucoup sur les avertissements lancés à la famille Colby. Bertha répondit avec hostilité et dédain, comme s'il lui déplaisait d'être interrogée par des péquenots. Le saloon sentait la poussière chaude et la bière éventée. La chaleur de plus en plus lourde poussait à la somnolence. Enfin le verdict fut rendu : mort accidentelle, et tout le monde se replia dans le grincement des chaises repoussées. Il fallait maintenant se rendre aux pompes funèbres pour régler les modalités d'enterrement. Bertha s'entêtait : elle voulait repartir avec le corps.

— Jamais je ne le laisserai dans cette terre immonde ! siffla-t-elle. Je veux qu'il repose dans un sol noble, là où pousse le meilleur blé, pas dans la boue d'un marécage !

Tiny et Peg traînaient en queue du cortège. Michelle paraissait beaucoup moins tendue à présent. Le juge, pressé d'en finir, n'avait pas interrogé les enfants. L'entreprise funéraire avait été installée dans une grande maison de bois dont la peinture blanche se piquetait d'humidité. Un antique climatiseur ronronnait dans le salon d'attente, installant une atmosphère délicieusement fraîche. Les fenêtres avaient été masquées par des tentures, afin d'empêcher que la lumière du soleil ne tombe trop crûment sur les cercueils exposés. Au long des murs, des étagères soutenaient des dizaines d'urnes de bronze, comme s'il s'agissait de trophées gagnés au terme d'épreuves sportives mémorables. Peg et Tiny choisirent de s'asseoir sur une banquette de velours tandis que Bertha, Carlotta et Dexton disparaissaient dans le bureau de l'entrepreneur.

Le *funeral parlour* sentait l'encaustique et la cire d'abeille. Il fallut un moment à Peggy avant de repérer le petit vieillard en blouse grise qui astiquait les cercueils au fond de la salle. C'était lui qui répandait cette odeur. Il travaillait en silence, mastiquant

entre ses mâchoires édentées une courte pipe éteinte dans laquelle sa salive faisait chuit-chuit, au rythme de sa respiration. Michelle et Mina s'étaient installées sur l'autre banquette, les genoux serrés, prenant bien garde à ne pas se regarder. Tiny réprima un éternuement. Après la fournaise du dehors, il faisait presque froid dans la salle. L'odeur de cire devint plus forte au fur et à mesure que le vieux bonhomme se rapprochait. Il avançait sans bruit, la poitrine creuse, son menton mal rasé couvert de crin blanc.

— Pardonnez-moi mes p'tites dames, fit-il soudain, mais vous êtes de la famille Colby ?

Sans laisser aux deux femmes le temps de répondre, il dit :

— Pardonnez la familiarité, mais je voulais profiter de l'occasion pour demander des nouvelles de ce vieux Jessup... Je l'ai bien connu dans sa jeunesse, on a souvent fait les quatre cents coups ensemble. C'était avant que le marais lui prenne son petit garçon. Du jour où c'est arrivé on ne l'a plus jamais revu par ici, il s'est mis à vivre comme un sauvage. C'est bien du malheur, un monsieur de cette classe.

Il mâchonnait sa pipe à la Popeye, n'attendant aucune réponse.

— Il est malade à ce qu'on raconte, reprit-il. Il serait devenu gâteux. Dans ce cas il ne doit plus se souvenir de moi. On m'appelait Clayborne dans ce temps-là, j'étais un chaud lapin. On était tout une bande à aimer rire.

— Jessup ? interrogea Peg le sourcil froncé. Vous parlez de Jessup Colby ? On l'imagine mal en joyeux drille.

Le vieillard émit un rire caquetant.

— C'est parce qu'il avait deux personnalités, ma petite dame. Dans son île, il jouait les monsieurs, les rentiers, mais ici, à Spot Junction, c'était une autre chanson. Fallait le voir au *Coussin Bleu*... Comme polisson il se posait là.

— Le *Coussin Bleu* ? répéta Peggy.

— Oui, fit Clayborne avec une grimace de faune, le bordel de Spot Junction, quoi... Vous êtes des filles modernes, pas vrai ? Alors je ne vais pas tourner autour du pot, vous avez vu le loup et vous savez de quoi il retourne. On était tout une bande à fréquenter l'établissement. En ce temps-là j'avais une entreprise

de location de bateaux qui ne marchait pas trop mal, mais le cyclone de 40 m'a bousillé toutes mes barques, et comme je n'étais pas assuré...

Il parut hésiter sur le chemin à poursuivre : le typhon ou le lupanar, sans doute jugea-t-il plus amusant de flirter avec ce sujet scabreux, car il revint à la charge :

— Le *Coussin Bleu* c'était une belle maison comme on n'en fait plus, on y pratiquait les *spécialités françaises*... si vous voyez ce que je veux dire ?

Peggy comprit que le vieux bougre s'évertuait à les faire rougir, comme si c'était là le seul plaisir qui lui restait.

À présent, il s'écoutait parler, évoquant les fastes de rétablissement : baignoires en cuivre étincelantes, miroirs accrochés au plafond, femmes en corset et bas résille. Il énumérait les prix et les services facturés.

— Je vous en prie, intervint Michelle, il y a des enfants...

— Allons, caqueta le bonhomme, à cet âge ça ne comprend rien, ça n'a pas de vice, quant à vous, ne faites pas semblant de rougir, je sens bien que vous n'avez rien d'une oie blanche.

Il ôta sa pipe de sa bouche pour en nettoyer le fourneau qui était rempli de salive.

— Ah ! soupira-t-il. Ce vieux Jessup, je le revois comme si c'était hier. Il menait la sarabande sans jamais faiblir. C'était un rude gaillard, adoré des filles. Quand il débarquait, il régalaient tout le monde... La dernière fois que je l'ai vu c'était juste avant cette histoire avec Ben Dusk à propos de la petite Dotty.

— Quelle histoire ? s'enquit Peggy.

— Oh ! une taquinerie qui s'est envenimée, fit Clayborne. Ça a commencé avec l'arrivée d'une nouvelle fille en provenance des îles Caïman, une métisse qui s'appelait Dotty. Une merveille à la peau de pain d'épice, elle était à croquer. Tous les nouveaux clients la voulaient, mais Dusk en était tombé à moitié amoureux, il exigeait l'exclusivité... Il n'était pas shérif à l'époque, c'était juste un paysan et fréquenter le *Coussin Bleu* lui coûtait les yeux de la tête. Pour continuer à voir Dotty, il avait hypothéqué sa meilleure parcelle de terre, et la bonne terre, dans nos régions, ce n'est pas rien. C'est là que Jessup est intervenu... Lui aussi voulait Dotty pour son seul usage, à cette

différence près qu'il avait de l'argent. Il est allé voir la maquerelle et il a acheté l'exclusivité de la fille au prix fort... Personne d'autre que lui n'avait le droit de l'utiliser, vous voyez un peu ! Dusk a failli devenir fou en apprenant cela. Il en avait les yeux qui lui sortaient de la tête. On se moquait de lui dans tout le village. Amoureux d'une catin, vous pensez ! Passe encore pour un gamin, mais un homme fait...

Peggy serra les poings. Elle comprenait mieux tout à coup l'agressivité latente qu'elle avait cru détecter chez le shérif dès qu'on prononçait le nom des Colby.

— Comment cela s'est-il terminé ? demanda-t-elle.

— Oh ! fit le vieillard avec un haussement d'épaule, ça a tourné court quand le fils de Jessup a été emporté par le crocodile. Et c'est tant mieux sinon ça aurait pu mal tourner, car Ben l'avait dans la peau sa moricaude à la peau couleur de banane bien mûre. Mais quand le malheur s'est produit, Jessup a cessé de fréquenter le *Coussin Bleu*. Comme il avait payé d'avance pour un an de « location », Dotty est resté un temps à se tourner les pouces, et puis elle est partie dans les Keys avec un marchand de rhum de contrebande, et on n'a plus jamais entendu parler d'elle. C'était une bien belle salope, pardonnez-moi l'expression. Trop chère pour moi, et trop chère pour Ben Dusk.

Il mâchonna le tuyau de sa pipe, comme s'il cherchait à tâtons l'emplacement exact où il devait la coincer.

— C'est drôle, marmonna-t-il, de penser que la dernière fois que j'ai vu Jessup il montait le grand escalier du *Coussin Bleu* en portant Dotty dans ses bras, un cigare fiché dans la bouche, une bouteille de champagne français sous le bras... Il était loin de se douter de ce qui allait se produire. Comme quoi faut jamais être trop heureux, ça attire la colère des dieux. Finalement, la médiocrité, ça vous protège des grands chagrins. Regardez-moi : j'ai jamais été heureux, mais j'ai jamais pleuré non plus... Ma vie ça a été le bon petit calme plat, j'ai pas fait d'études, mais je crois qu'il y a de la philosophie dans ce que je dis, et que les gens feraient bien d'en prendre de la graine...

Il allait ajouter quelque chose mais la porte du bureau se rouvrit, et il se dépêcha de retourner à ses travaux de lustrage.

Dexton parut. L'entrepreneur assura que le corps serait prêt dans trois heures, le cercueil scellé, et qu'on pourrait le charger sur le train du soir.

Dex décida qu'il était inutile de retourner sur l'île. La meilleure solution consistait à louer quelques chambres au grand hôtel d'Harrispoint et d'attendre la « livraison » du cercueil plombé. Chacun n'aurait qu'à reprendre la voiture qu'il avait abandonné sur le parking du débarcadère en s'embarquant pour les Glades.

Pendant qu'on se répartissait à l'intérieur des véhicules, Peggy chercha du regard la silhouette du shérif. Il était là, dans le vent de poussière, empâté, la bedaine débordant du ceinturon. Il était difficile de discerner dans cet homme au bord de la vieillesse l'amoureux enflammé qui avait failli se ruiner pour une prostituée venue des îles, mais la jeune femme avait assez vécu pour savoir que les grandes passions ne visitent pas que les apollons ou les sylphides.

Elle comprenait mieux, désormais, pourquoi le shérif de Spot Junction s'était tant complu à traîner les pieds dès qu'il lui avait fallu enquêter sur la famille Colby. Près de vingt ans après la querelle qui l'avait opposé à Jessup, il continuait d'en vouloir à son vieux rival. Voilà pourquoi il n'avait jamais voulu voir plus loin que le bout de son nez et s'était toujours contenté d'un verdict de mort accidentelle. Si quelqu'un avait entrepris de décimer les Colby, il ne voulait pas le savoir, et même : il s'en réjouissait en secret !

Peg et « l'enfant » grimpèrent dans la voiture de Dexton, et il fut décidé que Carlotta et Barry voyageraient dans celle de Michelle, car Bertha voulait « rester seule avec son chagrin ». Les trois véhicules prirent la route, Dex Colby roulant en tête, car il connaissait l'itinéraire à suivre. Le jeune homme semblait tendu et peu disposé à la conversation. Depuis le matin il n'avait pas quitté ses lunettes noires d'aviateur, ce qui conférait à son visage une expression impénétrable. Ni Peg ni Tiny n'osait aborder le sujet de la mâchoire sanglante cachée sous le parquet de la chambre de Jessup.

Ils roulaient depuis trente minutes quand Dex déclara :

— Maintenant que tout est réglé vous allez pouvoir reprendre votre liberté. Il serait toutefois plus prudent que vous ne vous attardiez pas dans la région. Allez en Californie... À Hollywood, vous pourriez trouver du travail dans les studios. Là-bas, ils ont toujours eu un faible pour les enfants vedettes.

Tiny se contenta d'un acquiescement vague. Il avait horreur d'abandonner une affaire en cours. La main de Peggy se posa sur la sienne et la serra doucement. Il eut envie de se reculer, car il devinait que la jeune femme avait couché avec Dex Colby. Il se contrôla. Il n'y pouvait rien mais c'était ainsi, la jalousie revenait toujours, empoisonnant les meilleurs instants. Peg avait le droit de vivre sa vie, et lui n'était qu'un infirme, un monstre, une curiosité génétique qui aurait fait le bonheur d'un service médical spécialisé dans les aberrations de la croissance. S'il avait eu deux pence de bon sens, il aurait mis fin à leur curieuse association et poursuivi son chemin tout seul, mais c'était plus facile à dire qu'à vivre. Il avait besoin de la présence de la jeune femme. Sans elle, il ne lui serait plus rien resté, que l'opium... L'opium pour oublier.

Grâce à l'air conditionné le trajet fut supportable. Les choses se gâtèrent toutefois lorsqu'il fallut s'extraire des voitures et que la chaleur moite frappa les voyageurs de plein fouet. Jamais Peggy n'avait connu un climat aussi débilitant. On ruisselait des pieds à la tête, la culotte vous rentrait dans la raie des fesses, les insectes se collaient à vos joues comme sur du papier tue-mouches, et, par-dessus tout, votre cerveau fonctionnait au ralenti, comme si votre intelligence s'était en grande partie évaporée sous la morsure du soleil. Depuis qu'elle avait débarqué en Floride, la jeune Anglaise se sentait devenir idiote. Elle ne s'étonnait plus de n'avoir pas su résoudre l'énigme de la famille Colby. Comment l'aurait-elle pu, du reste, puisqu'elle fonctionnait avec une seule moitié de cerveau ?

Harrispoint offrait l'aspect d'un gros bourg bâti autour d'une scierie spécialisée dans le traitement des bois tropicaux. La ville avait son quartier « haut », et son quartier « bas », le tout érigé dans une architecture évoquant la Nouvelle-Orléans, sans doute parce que ses fondateurs étaient des transfuges de Louisiane.

Par téléphone, Dexon avait retenu plusieurs chambres dans le meilleur hôtel, ce qui, ici, ne signifiait pas grand-chose. Il convenait désormais d'attendre la venue du fourgon mortuaire qui, selon les propres mots de Mina viendrait livrer le cercueil. On se rendrait ensuite à la gare pour charger la caisse sur le train du soir. Dex avait tout arrangé avec la maestria d'un homme habitué au commandement. La famille accompagnerait Bertha sur le quai, pour un dernier adieu, et le convoi emporterait la malheureuse vers son village du Middle West qu'elle aurait mieux fait de ne jamais quitter.

On investit l'hôtel. Une collation attendait les adultes au polo lounge. Les enfants furent installés à une table séparée. La grande véranda était superbe, mais, comme partout ailleurs, il y régnait une désagréable odeur de moisissure. Tiny nota que les boiseries étaient piquées par les termites, et que certains pieds de chaises s'effritaient.

Bertha qui, jusque-là avait fait bonne figure, s'effondra soudain sur la table, son front heurtant l'assiette de porcelaine remplie de cookies placée devant elle. Carlotta entreprit de la ranimer au moyen d'un flacon de sels, pendant que Michelle lui tapotait les paumes et dégrafait le col de sa robe.

Mina eut un ricanement déplaisant. Un instant plus tôt, elle avait refusé les biscuits et exigé une glace à la papaye. Elle s'exprimait avec l'arrogance d'une jeune fille de la haute société bostonienne, et le serveur avait fini par battre en retraite. Barry s'agitait, faisant craquer son fauteuil miné par les insectes. De temps à autre, il portait la serviette à son front pour l'éponger.

— Arrête, dit-il à Mina qui ricanait toujours. C'est pas drôle.

— Moi je trouve que si, riposta la fillette. Regarde : Bertha a un morceau de gâteau collé sur le front, et personne n'a encore pensé à l'en débarrasser.

— T'es méchante, souffla le gros garçon. Non, même pas... C'est pire, en fait : on dirait que tu n'éprouves rien. J'ai lu quelque part que les psychopathes fonctionnaient comme ça. Ils n'ont aucune sensibilité, pas de sentiments.

— Merci pour la consultation ! caqueta Mina, mais tu te trompes, ce n'est pas moi qui suis dure, c'est toi qui est mou. Tu ne comprends pas que c'est le moment rêvé pour mettre les

voiles ? Les adultes sont occupés par cette pauvre Bertha, on pourrait se fondre dans la ville, se dissoudre dans la foule. Ce serait facile de grimper dans un camion et de se laisser emmener à l'autre bout du pays. Sur les parkings des restaurants de truckers, il y a des Macks qui livrent des ananas dans le Maine. Pourquoi on n'en profite pas ?

Elle grimaça, dévisageant les deux garçons avec insistance.

— Vous n'avez plus envie de devenir des « runaway kids » ? cracha-t-elle. Vous vous dégonflez !

— Ça suffit, trancha Barry. Je ne veux plus entendre parler de toutes ces histoires. C'est à cause de ces foutaises que Cosinus est mort... On a déclenché quelque chose, je ne sais pas quoi, mais je ne veux plus tremper là-dedans. Tu feras ce que tu voudras, mais moi je vais m'acheter une conduite. Je vais rentrer chez moi et je ferai tout ce que décidera ma mère. Je deviendrai ingénieur, je me marierai, j'aurai des gosses... et plus jamais je ne remettrai les pieds sur l'île. Je veux oublier cette histoire de crocodile.

Mina se rejeta en arrière avec tant de violence que ses épaules maigres heurtèrent le dossier du siège qui gémit.

— Trouillard ! siffla-t-elle.

— Tu joues avec le feu, murmura Barry, libre à toi, mais ça finira mal. Cosinus est mort parce que tu lui as bourré le crâne avec tes salades. Je ne serai pas le troisième sur ta petite liste noire.

— Pourquoi le troisième ? s'enquit Tiny. De quoi parlez-vous ?

— Oh ! fit Barry, la demoiselle ne t'a donc pas mis au courant de ses exploits à Los Angeles ? Elle n'en est pas à son coup d'essai, avant Cosinus il y a eu...

Il laissa échapper un gémissement de souffrance car Mina lui avait piqué la main avec sa fourchette à gâteau. Elle n'avait pas épargné sa force et de minuscules gouttes de sang perlaient déjà sur la peau de sa victime.

— La ferme ! gronda-t-elle. Quand tu t'excites tu te mets à couiner comme un goret, c'est pénible à supporter.

— Elle est folle ! souffla Barry en se tournant vers Tiny. Ne l'écoute pas ou il t'arrivera malheur. Si elle n'est pas enfermée

dans un asile pour gosses détraqués c'est parce que sa mère a couché avec le psychiatre chargé de l'expertise, ma mère me l'a expliqué.

— Salaud ! hoqueta Mina qui, cette fois, ne retenait plus ses larmes.

Michelle se matérialisa soudain à la table des enfants, mi-inquiète mi-grondeuse.

— Cessez de vous chamailler, lança-t-elle, ce n'est pas le moment. Décidément, il est temps que ces vacances prennent fin.

Elle demeura une seconde indécise, essayant de deviner ce qui opposait les enfants, puis haussa les épaules et partit rejoindre le groupe entourant Bertha.

— Tu n'es qu'un imbécile, susurra Mina à l'adresse de Barry. J'ai consulté les statistiques, jamais on n'a compté autant de gosses disparus qu'en ce moment. C'est devenu banal et les flics se contentent d'émettre des avis de recherche pour essayer de les localiser, c'est tout... et c'est peu. N'oublie pas que nous avons un Q.I. supérieur à la norme, nous pourrions manipuler les adultes en jouant les victimes. Il nous suffira de se planter au bord d'une route en pleurnichant, il se trouvera toujours un crétin pour s'arrêter et nous venir en aide. Alors nous l'assommerons pour le dépouiller... Nous lui volerons sa voiture, nous deviendrons des pirates d'autoroute...

Elle s'exaltait. Pendant que son regard prenait une fixité inquiétante, un filet de sang s'échappa de sa narine gauche et coula jusqu'à sa bouche. Elle ne parut pas s'en rendre compte. Barry se leva d'un bond.

— Je ne veux pas en entendre davantage, déclara-t-il. Faites ce que vous voulez, moi je m'en lave les mains.

Et il s'éloigna en direction de la baie vitrée pour suivre le manège des paons apprivoisés qui s'ébattaient sur la pelouse. Douchée, Mina retomba dans son mutisme et s'abîma dans la contemplation de sa glace qui se liquéfiait.

Tiny, qui s'était abstenu de prendre parti, eut la conviction brutale que Barry avait peur de la fillette... Plus que ça, même : qu'elle lui inspirait de l'horreur.

L'après-midi s'écoula dans un climat maussade. Retirés dans le grand salon, les adultes feuilletaient d'antiques numéros de *Collier's*, d'*Esquire* et de l'*Atlantic Review* qui avaient survécu à deux guerres mondiales sans que personne ne s'avise de les jeter à la poubelle.

Enfin, un coup de fil avisa Dexon que le fourgon mortuaire attendait à la gare, sur le quai d'embarquement. Les femmes allèrent chercher Bertha qui dormait dans sa chambre, assommée par un somnifère que Carlotta avait tenu à lui faire absorber avec un fond de limonade. Plongé dans un état comateux, la pauvre femme se laissa traîner jusqu'au train sans ouvrir la bouche. Par bonheur, le chargement du cercueil avait déjà été effectué lorsqu'on hissa la malheureuse dans le convoi. Elle s'abattit sur son siège, le visage pressé contre la vitre, les traits déformés par la stupeur et esquissa un geste maladroit d'au-revoir tandis que la motrice se mettait en marche.

Ils restèrent tous à la regarder, sans parvenir à esquisser le moindre signe. Elle ne pleurait même pas. Dexon sortit in extremis de son hypnose pour lui crier : « Écrivez-nous dès que vous serez arrivée... » mais le ferraillement des roues couvrit ses paroles. Le train s'arracha au quai et prit de la vitesse, bientôt il ne subsista plus de lui que l'écho d'un grondement lointain s'attardant dans l'acier des rails, tel un incompréhensible message véhiculé par les fils du télégraphe.

Il ne restait plus qu'à rentrer dans les Glades.

Au moment de regagner la voiture, Peggy se demanda pourquoi Michelle et Carlotta n'avaient pas saisi l'occasion du voyage à Harrispoint pour repartir chez elles ? Avaient-elles jugé incorrect d'accompagner Bertha une valise à la main... ou bien tenaient-elles à retourner sur l'île pour quelque mystérieuse raison ?

Dès qu'ils furent de retour dans les marécages, Barry fit bande à part. Le matin, il se contentait d'un bref signe de tête pour saluer Mina et Tiny, puis il s'installait au fond du jardin – toujours à proximité de sa mère – pour étudier quelque livre de mathématiques ou de physique. Il prenait des notes dans la marge des manuels, gribouillait des plans, s'amusait à résoudre des exercices d'applications, bref, tout ce qui lui permettait de garder les yeux baissés sur sa page et d'ignorer la présence de ses congénères.

Mina semblait, quant à elle, plus décidée que jamais à partir.

— J'ai peur du crocodile, avoua-t-elle à Tiny. Avant je n'y croyais pas et j'étais protégée, maintenant que je ne mets plus son existence en doute, je suis devenue une de ses proies. Je lui ai ouvert la porte, en quelque sorte. C'est pour ça que je dois partir. Barry est trop lourd pour être menacé, mais Cosinus était fragile, impressionnable... et tu as vu ce qui lui est arrivé. Non, crois-moi, il faut lever le camp avant que nos mères ne décident qu'il est temps de rentrer. J'aimerais que tu viennes avec moi... Je crois que je suis un peu amoureuse de toi, tu es si mignon.

Tiny ne parvenait pas à faire la part de la vérité et celle de la rouerie dans les discours de la fillette.

« Et si elle avait mis la main sur le trésor ? songeait-il. Cela pourrait bien expliquer son impatience à prendre la poudre d'escampette... »

Il s'en ouvrit à Peggy qui lui conseilla de jouer le jeu jusqu'au bout.

— Fais semblant de partir avec elle, murmura la jeune femme, tu verras bien ce qu'il en est. Mais reste sur tes gardes.

— Je commence à penser qu'elle a mis la main sur le magot, fit « l'enfant ». C'est pour ça qu'elle ne doute plus de rien. Elle s' imagine assez riche pour se lancer dans la vie.

Tiny ayant donné son accord, Mina lui demanda de faire une razzia dans le cellier de Nounou Babo afin de constituer une réserve de vivres et de sodas qu'ils entassèrent dans un vieux sac de marin récupéré dans le grenier. La fillette tira de son corsage un morceau de papier froissé sur lequel était tracé une carte approximative des Glades.

— C'est le chemin qu'il faut suivre si l'on ne veut pas se perdre dans le labyrinthe, expliqua-t-elle, avec une boussole et une montre on peut s'en tirer.

— D'où sors-tu ça ? interrogea Tiny.

— Des papiers personnels de Jessup, murmura Mina. C'était dans le grenier, avec toutes ses affaires de chasse. J'ai aussi sa boussole.

— Et l'embarcation ?

— J'ai une pirogue... Elle était cachée dans l'ossuaire. Elle n'est pas toute neuve mais je pense qu'elle tiendra assez longtemps pour nous permettre de traverser les marais. N'oublie pas la lotion contre les moustiques.

Chaque fois qu'il discutait avec Mina, Tiny était gagné par le même sentiment d'irréalité. Il y avait dans la jeune surdouée un mélange de sagesse et d'infantilisme curieusement paradoxal qui lui faisait souvent penser qu'il s'adressait à une homologue : une adulte déguisée en petite fille... quelqu'un qui souffrait du même mal que lui. À deux ou trois reprises il avait failli faire part de ses soupçons à Peggy : « Et si Michelle et Mina étaient, elles aussi, des voleuses, des aventurières ? Si Mina avait vingt-cinq ans, si elle appartenait également au petit monde des "freaks", ces phénomènes qu'on exhibe dans les cirques » ? Non, c'était absurde, une telle coïncidence ne pouvait pas se produire dans la réalité.

La fillette l'entraîna dans l'ossuaire pour lui faire voir la pirogue, une embarcation en peau à la manière indienne. Elle avait déjà entassé dans le fond du canot une lampe à pétrole, un couteau de chasse, un réchaud à alcool, des gamelles. Tiny jugea l'embarcation bien frêle pour naviguer au milieu des alligators, mais il n'avait pas le choix.

— Il faut partir très tôt le matin, dit la petite fille, de cette façon on aura tout le jour pour traverser les Glades. Quand on

sera sorti du marécage, on sabordera la pirogue pour faire croire à un naufrage. Ce qui serait bien, ce serait de se couper pour mettre du sang ici et là, sur des bouts de vêtements. Pour avoir la paix, il faut se faire passer pour morts.

Tiny donna son accord. Il était sur la défensive, envahi par des idées paranoïaques. La gamine n'avait-elle pas dans l'idée de se débarrasser de lui une fois arrivée à bon port ? Histoire de rendre un peu plus crédible l'hypothèse de la double disparition... Il imaginait très bien le shérif expliquant d'un air embarrassé : « On n'a retrouvé qu'un morceau du gosse... La petite fille a été entièrement dévorée. Si les crocos n'ont pas fini le gamin, c'est qu'ils avaient déjà l'estomac plein. »

La fugue fut planifiée pour le lendemain. Officiellement, Mina et Tiny iraient pique-niquer à la pointe sud de l'hammock. Ce serait leur façon à eux de faire la paix avant la grande séparation qui devenait imminente. Barry ne participerait pas aux festivités, annonça Carlotta. Il travaillait sur une invention capitale et ne souhaitait pas prendre de retard dans ses travaux.

Les deux enfants s'en allèrent donc bras-dessus bras-dessous, remorquant un panier de victuailles préparé par Nounou Babo. Dès qu'ils furent sous le couvert, ils bifurquèrent en direction de l'ossuaire et mirent la pirogue à l'eau. Mina s'installa à l'avant pour jouer les pilotes tandis que Tiny, agenouillé à l'arrière pagayait de toutes ses forces. La fillette faisait le point avec un grand sérieux, comme s'ils s'apprêtaient à rejoindre Cuba à la rame. Tiny ne mit pas longtemps à comprendre qu'ils n'iraient pas très loin en raison du manque de profondeur des bras d'eau séparant les îles. Il garda cependant ses observations pour lui et guettait le moment où il pourrait fouiller dans le balluchon de Mina. Plus le temps passait, plus il se persuadait qu'elle avait trouvé le trésor de Jessup. Sa peur des crocodiles n'était qu'un prétexte pour justifier une fuite précipitée.

Comme il l'avait prévu, le canot ne tarda pas à toucher le fond et à s'ensabler. Il leur fallut descendre dans l'eau pour tenter de le dégager, mais la vase rendait ce travail difficile. Tiny était nerveux. Ainsi immergés jusqu'à la taille, ils constituaient

une proie de choix pour un alligator en maraude. Mina perdit son sang-froid.

— Il faut soulever la pirogue, cria-t-elle. On va monter sur la berge et la porter jusqu'à ce qu'on trouve un bras d'eau plus profond...

Ç'aurait été faisable par des adultes, mais deux enfants ne disposaient pas de la force physique nécessaire pour transporter une telle charge sur une longue distance. Le canot renversé sur la tête, les épaules sciées par le poids des sacs de vivres, ils commencèrent à trébucher dans les hautes herbes, avançant au hasard, pataugeant dans la vasière au milieu des envolées de hérons.

Au bout d'une demi-heure, ils s'abattirent à bout de souffle, crottés jusqu'à la taille, des sangsues accrochées aux mollets.

— On va bivouaquer, décida Mina dont les lèvres tremblaient de fatigue. Ça nous permettra de reprendre des forces. Je suis idiot de m'être embarquée dans cette aventure avec toi, tu n'es qu'un gosse, tu n'as pas assez de muscles. C'est Barry que j'aurais dû convaincre, il aurait porté la pirogue sans broncher, lui.

Ils essayèrent de faire du feu, mais le réchaud était mouillé. Pour se donner une contenance, la fillette exhiba un paquet de cigarettes volé à sa mère et ficha l'un des rouleaux de tabac au coin de sa bouche.

— Je ne t'en donne pas, annonça-t-elle, tu es trop petit, tu te mettrais à tousser.

On crevait de chaud et l'air ambiant n'était qu'un brouillard d'insectes, parfois si dense qu'il évoquait la fumée d'un feu de camp. Avec des gestes d'aventurière aguerrie, Mina entreprit de se débarrasser des sangsues au moyen de sa cigarette. Les bestioles, gorgées de sang avaient déjà l'aspect de petites billes de chair violacée.

Tiny décida de passer à l'attaque.

— Si tu veux qu'on continue ensemble, dit-il, il faudrait être un peu plus franche avec moi... C'est quoi cette embrouille dont parlait Barry l'autre jour ? Qu'est-ce que tu as fait à Los Angeles ?

Mina frissonna et ses pupilles se rétrécirent. Son expression devint chafouine.

— T'es un drôle de petit bonhomme, hein ? fit-elle entre ses dents. On te croit un peu bébé, et vlan ! tu poses des questions de flic...

— Assez de baratin, dit Tiny. Je veux savoir pourquoi ta mère a couché avec le psy... Tu faisais l'objet d'une enquête de santé mentale, c'est ça ?

Ils s'observaient, face à face, leurs visages se touchant presque. Mina tremblait. Elle était de nouveau très rouge et du sang coulait de son nez. Elle le lapait d'un coup de langue chaque fois qu'elle en percevait le goût salé sur ses lèvres. En cette seconde précise, Tiny aurait mis sa tête à couper qu'elle avait tué Cosinus tant elle s'enveloppait d'une aura malveillante. La chaleur était encore plus forte qu'une heure auparavant et ils éprouvaient tous deux beaucoup de difficulté à respirer.

Tiny chercha quelque chose qui pourrait faire office d'arme si la situation dérapait. Il posa la main sur le réchaud inutile. Il avait peur de ce qui allait se passer dans la minute à venir.

« Elle a tué Cosinus, pensait-il frénétiquement. Et elle va faire la même chose avec toi... C'est elle qui a récupéré la mâchoire dans l'ossuaire et qui l'a cachée dans la chambre de Jessup pour brouiller les pistes... Elle ne t'a supplié de l'accompagner que pour se débarrasser de toi, parce qu'elle a deviné que tu n'étais pas un véritable enfant... ou parce qu'elle t'a vu perquisitionner dans les chambres... Elle va te tuer. C'est la mâchoire qu'elle cache dans son balluchon. Elle t'en frappera comme elle a frappé Cosinus, et elle prétendra ensuite qu'un crocodile nous a attaqués. Tu as été idiot, Tiny... cette histoire de fugue n'était qu'un piège ! »

Il ne quittait pas des yeux le sac de Mina. Si la gamine esquissait le plus petit geste pour s'en saisir, il lui fendrait le crâne avec le réchaud à alcool...

Cela dura une trentaine de secondes, puis la fillette baissa les yeux.

— J'en ai marre d'être poursuivie par cette vieille histoire, murmura-t-elle. Ma mère m'en parle jour et nuit pour me culpabiliser... Il ne se passe pas une semaine sans qu'elle me

rappelle qu'elle a dû faire la putain avec le psychiatre pour me sauver de l'internement... Dès fois, je me dis que je ne serai pas plus malheureuse là-bas, à Pescadero, chez les fous.

— Que s'est-il passé ? fit Tiny un ton plus bas.

— Rien, gémit Mina. C'était un accident. Ils ont tous cru que j'avais poussé cette gamine depuis le toit de l'immeuble, mais c'est faux. Elle a voulu m'épater en jouant les funambules sur le garde-fou, et elle a perdu l'équilibre. Je n'y suis pour rien. C'est sa mère qui m'a accusée. Elle a dit aux flics que j'avais une mauvaise influence sur sa gosse, que j'étais mythomane, toujours à raconter des trucs pas possibles... Comme j'ai été un peu insolente lors de l'interrogatoire, ça s'est retourné contre moi. Ils ont décidé de me mettre sur le gril. L'expert psychiatrique m'a tisonnée, et j'ai bien vu qu'il n'en conclurait rien de bon. Je l'ai dit à ma mère, et elle a décidé de prendre les choses en mains... Elle a toujours su mener les hommes par la braguette.

Sa voix n'était plus qu'un murmure, et, sans même s'en apercevoir, elle continuait à se brûler les mollets à l'aide de sa cigarette bien que toutes les sangsues soient tombées depuis longtemps. Chaque nouvelle brûlure dessinait une petite tache cramoisie sur sa peau blême, mais elle recommençait aussitôt un peu plus loin sans même grimacer. Tiny savait que c'était là un symptôme d'hystérie précoce. Il ne perdait pas le sac de vue. À force de le fixer, il finissait par y deviner les courbes de la grande mâchoire d'os blanchi.

— C'est pour ça que je veux ficher le camp, dit Mina. Recommencer ailleurs. Vivre cachée quelques années le temps d'être assez grande pour pouvoir me mêler aux adultes sans être aussitôt remarquée... Ça ne devrait pas être très long, les filles changent plus vite que les garçons. Bientôt mes seins vont pousser, j'aurai l'air d'une vraie femme. Avec un peu de maquillage je ferai plus vieille. On me donnera seize ou dix-sept ans, ce sera suffisant. Je pourrai dire aux gens que tu es mon petit frère, ça les attendrira... Personne ne nous soupçonnera d'être des pillards d'autoroute...

À ses yeux voilés, Tiny comprit qu'elle était reprise par son délire. Jouait-elle la comédie ? Était-elle partie pour finir sa vie

dans un asile ? Il n'osait lui tourner le dos, de peur qu'elle le frappe avec la mâchoire... et pourtant, depuis un moment, il entendait du bruit dans les hautes herbes, comme si quelque chose s'approchait en rampant. Un alligator ? Ça n'avait rien d'impossible. Il lui fallait se retourner avant qu'il ne soit trop tard...

Mais n'était-ce pas ce qu'attendait Mina ?

Devant lui la fillette continuait à saigner du nez. Elle ne se donnait même plus la peine de lécher le sang, et sa bouche, son menton, en étaient tout barbouillés. Brusquement elle se figea, les pupilles dilatées.

— Je... je crois qu'il y a quelqu'un derrière toi, souffla-t-elle. Dans les herbes...

Elle tremblait maintenant de tout son corps. Tiny sentait grossir la présence dans son dos. Il y avait effectivement quelque chose... mais ce pouvait être n'importe quoi : une loutre, un raton laveur. Une bestiole inoffensive. Pouvait-il courir le risque de se retourner ?

Une branche craqua, et cette fois il ne put résister au besoin de pivoter sur lui-même. Il se trouva face à face avec un être invraisemblable, à demi englouti dans la vase et qui tentait de prendre pied sur la berge. C'était une créature vêtue de peau de crocodile cousues entre elles à gros points, et dont les bras maigres paraissaient ceux d'un vieillard. Il eut juste le temps de penser : « l'indien », puis Mina se mit à hurler comme une démente, car le braconnier avait relevé la tête. Dans le trou de la cagoule en cuir d'alligator, son visage était hideux, ravagé par une morsure ancienne ou un coup de queue de crocodile. Cette vieille blessure lui faisait une physionomie d'épouvante. Mina hurlait de plus en plus fort. Les yeux révulsés, elle se mordait les doigts jusqu'au sang. Sa voix stridente devait porter à deux kilomètres, elle provoquait l'envol affolé de centaines d'oiseaux. Puis, tout à coup, elle perdit connaissance et bascula en arrière, les bras en croix.

L'Indien levait les paumes devant lui, mais Tiny ne put déterminer s'il cherchait à dissimuler ses traits ou à leur faire comprendre que ses intentions étaient pacifiques.

Le tonnerre d'un coup de fusil retentit quelque part dans le marais, suivi d'un appel dans lequel Tiny crut reconnaître la voix de Dexon Colby.

L'Indien recula comme s'il cherchait à se perdre dans les hautes herbes.

— Hé ! lança Tiny, attendez... Ne vous sauvez pas, il faut que nous parlions !

Mais le braconnier ne l'écouta pas. En moins de trente secondes, il s'était fondu dans la végétation aquatique. La barge aborda cinq minutes plus tard, conduite par Dexon. Michelle et Peggy étaient à bord. Dex portait un fusil à double canon en bandoulière. Il sauta sur la berge pour aller ausculter Mina toujours inconsciente. Tiny trouva préférable de jouer les bébés et se mit à pleurnicher en se jetant dans les jupes de Peggy. La jeune femme joua son rôle à merveille, le grondant et le cajolant tour à tour. Cramponné au cou de sa « mère », il lui souffla à l'oreille :

« Le sac, essaye de jeter un coup d'œil dans ce foutu sac ! »

Peg obéit. Profitant de ce que Michelle et Dexon s'employaient à ranimer Mina, elle ouvrit le balluchon. Il ne contenait que des objets de première nécessité ainsi qu'une trousse à maquillage appartenant sans aucun doute à Michelle.

— Bon sang ! gronda Dex à l'adresse de « l'enfant », on vous cherche depuis deux heures ! Je vous avais interdit de quitter l'île ! Vous n'êtes pas dans un parc d'attractions ici !

— Elle revient à elle ! s'exclama Michelle qui nettoyait le visage de sa fille avec un mouchoir.

— L'Indien ! bégaya la fillette dès qu'elle ouvrit les yeux. Il nous a attaqué... Il a essayé de nous faire du mal... Il voulait me tuer...

— Quel Indien ? interrogea Dex.

Aussitôt, Mina se lança dans une narration aussi compliquée que fantaisiste d'où il ressortait que l'Indien avait fait chavirer la pirogue pour mieux les violenter. Elle parlait d'une voix de très petite fille, sans force, et s'accrochait aux épaules de sa mère.

— Il faut retrouver ce salopard et lui régler son compte !  
décréta Dexton. Il y a trop longtemps qu'il nous nargue, cette fois la preuve est faite, c'est bien lui le coupable !

— *Empêche-le*, murmura Tiny contre la tempe de Peggy. Elle ment. Elle est à moitié folle.

— Nous verrons cela plus tard, intervint la jeune Anglaise. Les enfants sont trempés, il serait préférable de rentrer. J'ai peur qu'ils n'aient attrapé la malaria avec tous ces moustiques.

Dexton l'entendit à peine. Les mains crispées sur son arme, il scrutait l'étendue du marécage.

— Plus question de s'en remettre à la police, dit-il avec colère. Il faudra régler ça nous-mêmes !

Les deux femmes eurent quelques difficultés à le convaincre de rebrousser chemin tant il brûlait d'en découdre.

— Alors ? interrogea Peggy lorsqu'ils furent de retour à la maison.

— Alors je ne sais pas, avoua Tiny embarrassé. Elle est assez folle pour avoir tué Cosinus, mais elle n'avait ni mâchoire ni trésor. Pourtant elle a menti au sujet de l'Indien. Le pauvre bougre ne nous a jamais attaqué. Je pense plutôt qu'il essayait de nous venir en aide...

— Tu as pu lui parler ?

— Non, il s'est enfui. Je suppose qu'il n'a plus aucun contact avec personne depuis longtemps. Il a été défiguré, sans doute par un coup de queue d'alligator, ça lui fait une tête à la Picasso. Je comprends pourquoi on le charge de tous les péchés du monde. Il a la gueule de l'emploi. C'est pour ça qu'il se dissimule sous une cagoule.

— Mais pourquoi Mina l'a-t-elle accusé ?

Tiny fit la grimace.

— Parce qu'elle est mauvaise, chuchota-t-il. Je pense que cette petite fille de Los Angeles, elle l'a bel et bien jetée du haut du toit, quoi qu'elle prétende aujourd'hui.

## 24

Tiny était frustré et mécontent, car, pendant un moment, il avait cru pouvoir mettre la main sur le trésor de Jessup. Il avait vraiment fini par se persuader que l'or était là, à portée de sa main, dans la musette de Mina. Il commençait à se demander si quelqu'un avait découvert le magot, ou si celui-ci dormait toujours dans sa cache, attendant qu'on vienne le ramasser.

Mina avait dû s'aliter. Elle avait la fièvre et délirait. Michelle s'installa à son chevet pour lui poser des compresses d'eau froide sur le front. La température de la fillette ne faisant pas mine de descendre, elle s'inquiéta.

— Elle a peut-être attrapé une saloperie en pataugeant dans le marécage ? balbutia-t-elle. La malaria ou je ne sais quoi... Il faudrait faire venir un médecin.

— Si mon petit Hooligan était encore de ce monde, radota Nounou Babo, il courrait d'une traite jusqu'à Spot Junction pour prévenir le vieux Docteur. Ici, on ne compte guère sur le téléphone, vous savez... Les rats d'eau rongent les lignes, et puis le toubib est aux trois quarts sourds, cela fait des années qu'il lit sur les lèvres de ses patients, alors le téléphone ne sert pas à grand-chose dans son cas, il ne l'entend même plus sonner.

— On ne va tout de même pas rester les bras croisés ! s'insurgea Michelle.

Sur la blancheur de l'oreiller, le visage de Mina paraissait très rouge. Elle transpirait et marmonnait des mots incohérents. Peggy se demanda si la gamine n'était pas en train de succomber à une sorte de transport au cerveau.

— Je vais demander à Dexton de sortir la barge, proposait-elle, nous irons à Spot Junction et nous ramènerons le médecin, ne vous inquiétez pas.

— Merci, murmura Michelle avec ferveur.

— Avec Hooligan, répéta Nounou Babo abîmée dans ses souvenirs, on n'aurait pas eu à déranger Monsieur Dex... Il

aurait filé comme le vent, bondissant d'un hammock à l'autre. Il n'y en avait pas deux comme lui pour se diriger dans le marécage...

Personne ne lui prêtait attention sauf Tiny qui, depuis une minute, l'observait, le sourcil froncé.

Quand Peg sortit dans le couloir, « l'enfant » la saisit par la main.

— Bon sang ! haleta-t-il, je viens de comprendre quelque chose... Cosinus avait raison : on s'est trompé depuis le début. On s'est laissé aveugler par un leurre...

— Que veux-tu dire ? chuchota Peggy en s'agenouillant pour se mettre à son niveau. Je ne comprends rien à ce que tu racontes...

— Mais si ! martela Tiny. *On s'est trompé de statue.* Tout simplement ! Notre attention s'est focalisée sur la sculpture du gamin poursuivi par le crocodile alors que le magot était ailleurs... Cosinus avait fini par éventer la manœuvre. Le trésor est dans la statue du fils de Nounou Babo, à Spot Junction ! Au beau milieu du village, sous le nez des gens. Jessup Colby avait des idées géniales quand il avait encore toute sa tête. Je viens seulement de faire le rapprochement en entendant la vieille radoter... Elle ne parle que de ça depuis le début mais personne n'écoute ce qu'elle dit.

— Tu crois ? haleta Peggy, perplexe.

— C'est évident ! trancha Tiny. Pourquoi un type comme Jessup aurait-il pris la peine de faire ériger à grands frais une statue pour le fils d'une cuisinière noire ? Tu penses vraiment que c'était dans son style ? Après tout ce qu'on nous a dit de lui ? Non ! Il a bondi sur l'occasion parce que les circonstances lui fournissaient le prétexte rêvé pour enfouir son trésor là où personne n'imaginerait jamais de le chercher : sur une place publique !

Peggy se mordit la lèvre inférieur jusqu'au sang.

— Ça se tient ! haleta-t-elle, tu as sûrement raison.

— Il faut accompagner Dexon à Spot Junction, fit Tiny. Tu iras avec lui chez le toubib, pendant ce temps, j'ausculterai la statue avec le détecteur de métaux de Barry...

— Tout le monde va te voir.

— Je cacherais le truc dans un sac, et je ferais semblant de jouer au pied de la statue. N'oublie pas que pour tout le monde je suis un gosse. Les adultes ne font jamais attention à ce que font les gamins.

— D'accord, fit la jeune femme. Rendez-vous à la barge... Fais vite, je vais prévenir Dex.

Ils s'étaient compris à demi-mot. Avant toute chose ils étaient des voleurs, s'ils n'avaient pu résoudre l'énigme du crocodile fantôme, il était naturel qu'ils puissent au moins faire main basse sur le trésor de Jessup Colby. Ils avaient besoin d'argent, et jusqu'à présent cette expédition en territoire américain ne leur avait valu que des déboires.

Pendant que Peg courait chercher Dex, Tiny se faufila dans la chambre de Barry pour s'emparer du détecteur. Il n'eut pas grand mal à dénicher la « poêle à frire » dans les bagages de l'enfant. Démontable, elle tenait dans un sac de jute. Il vérifia que la batterie était chargée, et cacha l'objet dans une musette qu'il jeta sur son épaule. Quand il arriva au rez-de-chaussée, il entendit Dex Colby protester :

— Peg, disait le jeune homme, j'irai plus vite tout seul. Vous tenez vraiment à m'accompagner ?

Peggy insistait, arguant du fait qu'il pourrait les laisser à Spot Junction pour l'après-midi, et ne les reprendre que le soir, lorsqu'il ramènerait le vieux médecin. Elle prétendit avoir besoin d'interroger quelqu'un.

— Ce serait très utile pour l'enquête... ajouta-t-elle dans un souffle.

Dex haussa les épaules.

— Je vous ai déjà dit d'oublier tout ça, fit-il avec impatience. Ne vous sentez pas obligés de faire du zèle, je vous paierai ce que je vous avais promis.

Il traversa le jardin pour gagner le débarcadère.

— Je vais faire le plein, lança-t-il. Si vous voulez venir soyez là-bas dans dix minutes. Je ne vous attendrai pas.

Peg et Tiny se dépêchèrent d'aller le rejoindre. La musette trop lourde sciait l'épaule de « l'enfant » mais il ne voulait surtout pas attirer l'attention sur lui. Dex était de mauvaise humeur.

— Entre les allers et retours ça fera quatre heures de trajet ! grommela-t-il, une vraie partie de plaisir ! Et tout ça pour une gamine qui pique une crise de nerfs ! Un peu de quinine et un grog au whisky auraient suffi à la calmer. Ah ! les gosses d'aujourd'hui... On les élève dans du coton, quand la Troisième Guerre mondiale éclatera on ne trouvera plus un seul vrai soldat à mobiliser.

Il mit ses lunettes enveloppante pour se protéger des insectes, grimpa sur le siège du conducteur et lança la grande hélice d'avion installée à la poupe. Peg et Tiny s'assirent sur le banc, entre les bidons de kérosène et les cordages.

Ce fut un voyage long et tortueux, car le marais se révéla asséché en de nombreux points et Dexon dut faire mille détours pour exploiter la géographie des canaux encore navigables. Ils atteignirent Spot Junction fourbus, dévorés par les moustiques, les oreilles cassées par le vacarme du moteur. Dex sauta sur le débarcadère pour amarrer la barge.

— J'espère que nous n'avons pas fait tout ce chemin pour rien ! gronda-t-il. Si ça se trouve ce vieil âne de toubib est en train de cuver une cuite au fond d'un hamac. Il nous faudra une heure pour le remettre sur pied.

— Je vais rester là, annonça Tiny en s'immobilisant au milieu du ponton. Je ne marche pas assez vite, je risquerai de vous retarder.

Mais Dexon ne lui prêta aucune attention. Il fulminait toujours à l'idée de passer son après-midi à faire la navette dans le marécage. Tiny laissa les « adultes » s'éloigner et se mit à sauter à cloche-pied en direction de la statue. Très vite, il s'appliqua à jouer le rôle d'un enfant absorbé dans un jeu compliqué. Il fit semblant de galoper sur place, de dégainer un pistolet imaginaire. Ce mimodrame se déroulait autour du piédestal de la statue d'Hooligan. Tiny savait que d'ici cinq minutes, plus personne ne s'intéresserait plus à lui. Il n'y avait d'ailleurs pas grand monde sur la place si l'on exceptait quelques femmes venues s'approvisionner au *General Store*.

L'adrénaline courait dans ses veines, l'emplissant d'une incroyable excitation. En des moments comme celui-ci, il ne regrettait plus d'être infirme. Quelque chose le soulevait hors de

lui-même, la conviction de tenir le monde dans le creux de sa main. La puissance de la mystification faisait de lui un surhomme, presque un dieu. Il était là, caracolant dans la poussière, sous le regard bovin des paysannes qui le prenaient pour un enfant, et dans quelques minutes il allait faire main basse sur le trésor du vieux Jessup Colby !

Il fit une fois de plus le tour du piédestal. L'or était là... Il ne pouvait pas être ailleurs ! Jessup l'avait probablement placé dans une cavité du socle, ou alors dans une partie évidée de la statue, afin de pouvoir le récupérer plus facilement si le besoin s'en faisait sentir. Un homme qui a connu le Krach de 29 pense toujours aux lendemains qui déchantent.

« À sa place, songea-t-il, j'aurais demandé au sculpteur de confectionner une tête creuse, j'aurais mis le sac de pièces à l'intérieur, de manière à pouvoir décapiter la statue d'un simple coup de pioche lorsque j'aurais voulu récupérer ma mise de fonds. »

Il ne servait à rien de bâtir des hypothèses, le détecteur de métaux allait résoudre le problème d'ici trois minutes. Il suffirait ensuite de revenir nuitamment, d'éventrer la statue et de ficher le camp avec le magot dans l'une des voitures garées sur le parking. Celle de Dexon par exemple.

Tiny n'éprouvait aucun remords. Le mauvais tour que lui avait joué la nature le dispensait d'un sentiment aussi naïf. Il avait besoin de cet argent pour mener ses projets à bien : l'île des nains... le royaume des petites personnes... Un jour ou l'autre il parviendrait à concrétiser ce vieux rêve, et tout dédommagement lui était bon.

Rapidement, il assembla la « poêle à frire », commuta la batterie et se coiffa des écouteurs. Comme il était placé, la statue se dressant entre la ville et lui, personne ne pouvait le voir. Il entreprit d'ausculter le socle, promenant le disque de métal à la surface du marbre comme un médecin fait glisser son stéthoscope sur la poitrine d'un malade. Il ne croyait pas à l'existence d'un tiroir secret s'ouvrant au moyen d'un ressort. C'était à la fois trop alambiqué et trop peu sûr. Des gosses auraient pu le déclencher en escaladant la sculpture... Non, il s'agissait forcément d'une cache plus grossière fonctionnant sur

le vieux principe de la tirelire qu'on casse lorsqu'on veut récupérer ce qu'elle contient. Il faudrait prévoir des outils et travailler vite, avant que le bruit ne réveille les villageois. Ce serait la partie délicate de la récupération : éventrer la statue avant que Ben Dusk ne fasse irruption sur la place, en caleçon, le fusil à la main...

Tiny transpirait. Les écouteurs demeuraient muets. Inquiet, il pressa le bouton de contrôle pour vérifier que le circuit était alimenté. Il obtint sans peine le « bip » de sécurité. Il commençait à s'énervier. Le temps passait et Dexton Colby pouvait revenir d'une minute à l'autre, accompagné du médecin. Bien sûr, Peggy essaierait de faire traîner les choses le plus possible, quitte à se tordre la cheville à l'ultime seconde pour lui donner le temps de remballer son matériel, mais cette perspective ne le rassurait qu'à demi.

Le socle ne « répondait » pas. Il lui fallait donc maintenant escalader l'effigie. Bon dieu ! C'était sûrement dans la tête... il aurait dû commencer par là ! Pourquoi n'avait-il pas suivi son intuition ?

Comme il se hissait sur l'homme de marbre, il aperçut une mince silhouette qui l'observait de l'autre côté de la place. L'absence de bruit lui permit de percevoir le « chuit-chuit » d'une pipe noyée de salive, et il comprit qu'il s'agissait de Clayborne, l'employé des pompes funèbres. Qu'est-ce que le vieux bonhomme faisait donc là ? Il n'avait plus de cercueils à astiquer ? Tiny ne pouvait pas redescendre. Ni Peg ni lui ne serait capable de traverser les Glades en pleine nuit pour revenir ici poursuivre l'auscultation de la figurine de marbre. C'était maintenant ou jamais.

Il faillit perdre l'équilibre sur un faux mouvement et lâcher le détecteur. Clayborne ne le quittait plus des yeux, allait-il intervenir ? S'approcher pour ordonner au « gamin » de cesser de profaner la statue du héros local ? Non, peu probable. Pour les gens de Spot Junction, Hooligan n'était qu'un nègre, nombre d'entre eux devaient même détester cette sculpture plantée là par le caprice d'un rentier !

Tiny reprit son examen. Le détecteur resta muet. « l'enfant » eut beau le promener sur chaque partie de l'effigie, aucune

sonnerie ne retentit dans les écouteurs. La statue d'Hooligan Babo ne contenait pas le moindre morceau de métal... pas la plus petite pièce d'or, ce n'était qu'un stupide bloc de marbre sans la moindre valeur. Au même instant, Tiny vit Dexon apparaître de l'autre côté de la place en compagnie d'un vieil homme coiffé d'un chapeau de paille. Peg les suivait à petit pas pour tenter de les ralentir, mais ils ne faisaient pas attention à elle. Tiny n'eut que le temps de se laisser tomber sur le sol et de démonter le détecteur pour l'enfouir dans la musette. Le groupe le dépassa bientôt. Dans le dos des deux hommes, Peggy lui adressa une mimique interrogative. Il lui répondit par une grimace qui signifiait « raté ! ». La jeune femme eut une moue de déception.

Le retour fut long et morose.

Quand on aborda enfin sur l'île, Peggy guida le docteur jusqu'à la chambre de Mina et Tiny se glissa dans la chambre de Barry pour remettre le détecteur là où il l'avait pris. Il eut la mauvaise surprise de découvrir que le gros garçon l'attendait, embusqué dans la ruelle du lit.

— Je voulais m'amuser un peu... improvisa « l'enfant ». Je ne l'ai pas abîmé.

— Te fatigue pas, ricana Barry. Je sais ce que tu as essayé de faire... Tu as sondé la statue du nègre à Spot Junction. Pauvre crétin ! Comme si on n'y avait pas pensé avant toi ! Y'a jamais rien eu dedans. Tu me l'aurais demandé je te l'aurais dit, ça t'aurait épargné le voyage. N'oublie jamais qu'on est des surdoués, pauvre larve. On aura toujours une longueur d'avance sur toi.

Tiny battit en retraite sans chercher à répondre. Il se sentait fatigué et vaincu. Décidément, les Glades ne leur valaient rien.

Le médecin se pencha sur Mina pour l'examiner. Il caquettait comme une poule, abreuvant les deux femmes de considérations sans importance. Michelle et Peggy se tenaient debout au pied du lit. La petite fille avait repris connaissance et paraissait moins fiévreuse. Doc' Castaway n'apprécia guère ce rétablissement.

— Vous m'avez fait venir pour rien ! grogna-t-il. C'était juste une réaction nerveuse due à la peur qu'elle a éprouvée dans les marais, pas de quoi en faire un fromage ! À mon âge... me taper tout ce chemin pour prescrire deux aspirines à une morveuse déjà prête à gambader ! Vous croyez peut-être que c'est une partie de plaisir de rester assis dans cette barge, avec toutes les vibrations du moteur qui me remontent dans la prostate, hein ? Ce soir je vais encore avoir du mal à pisser correctement ! Vous vous en fichez, bien sûr, vous ne serez pas là à me la secouer...

Il fouilla dans son sac Gladstone et en tira une fiole sur laquelle était collée une étiquette manuscrite. Alors qu'il expliquait à Michelle la façon dont elle devrait faire avaler cette médication par la petite fille, Peggy avisa un étrange dessin sur la table de chevet. Il s'agissait d'un portrait au fusain effectué sur une page du bloc de croquis dont la grande femme rousse ne se séparait jamais. Cette fois, Michelle avait crayonné le visage d'épouvante de l'Indien du marécage enveloppé dans sa cagoule de peau de crocodile dans un style réaliste, très différent du graphisme « comics » qu'elle adoptait généralement. Le résultat était effrayant. La face couturée du Séminole évoquait un masque de gargouille. Le front, l'œil, la joue, semblaient avoir été coupés en deux et rapprochés à gros points, tels des continents séparés par un séisme, et qu'on tenterait de faire s'imbriquer en dépit des parties manquantes.

Mais ce n'était pas cet aspect du dessin qui avait mis Peggy en arrêt... Non... D'ailleurs, elle aurait été incapable de dire ce

qui l'interpellait à grands cris dans cette face cauchemardesque qu'un coup de queue d'alligator avait bouleversée à jamais. Et pourtant un déclic venait de se produire dans sa mémoire, quelque chose qui nageait sous la surface, ne se décidant pas à émerger en plein jour. Un rapprochement. Une similitude.

Elle ne se rendit même pas compte que Doc' Castaway prenait congé. Mina avait fermé les yeux pour se rendormir. Michelle raccompagna le vieil homme au rez-de-chaussée. Il grommelait toujours et parlait maintenant de ses hémorroïdes que le trajet de retour allait mettre à mal...

— Vous n'aurez qu'à rester debout, proposa Michelle agacée.

— C'est ça ! explosa le vieux, pour que je perde l'équilibre et que je passe par-dessus bord !

Quand elle revint, la jeune femme rousse était hors d'elle.

— Quel vieux bouc ! siffla-t-elle. J'ai cru que j'allais lui tordre le cou.

Elle s'approcha du lit, caressa le front de Mina.

— La fièvre est tombée, murmura-t-elle. Ce n'était rien. Je me suis un peu affolée. Je regrette de vous avoir expédiés là-bas. Je crois que Dexton n'est pas de très bonne humeur.

Peggy eut un geste pour signifier que c'était sans importance. Malgré tous ses efforts, son regard revenait toujours au dessin. Michelle s'en aperçut.

— Je l'ai fait d'après la description que m'a donnée Mina, dit-elle. J'ai pensé que je pourrai l'utiliser dans ma bande-dessinée. Il a la tête de l'emploi, non ?

Elle gloussa. Maintenant qu'elle n'était plus inquiète elle redevenait antipathique.

— Pouvez-vous me le prêter un moment ? demanda Peg. Je voudrai le montrer à mon fils.

— Oui, fit Michelle avec un haussement d'épaules. De toute manière mon rédacteur en chef le trouvera trop horrible. C'est un poltron terrorisé par les ligues de vertu.

Peggy s'empara du bloc et quitta la chambre. Elle tremblait presque et ses mains cloquaient le papier à dessin tant elles étaient moites. Elle dut faire un effort pour ne pas se mettre à courir. À présent elle savait ce qui se cachait au fond du portrait... Elle avait la solution de l'énigme. Tout venait de lui

revenir. Il avait suffi d'un dé clic pour que la connexion s'établisse.

« Nous le savions... pensa-t-elle au milieu d'un grand bouillonnement mental. Dexton nous l'avait dit... C'est même l'une des premières choses qu'il nous a racontées. Comment avons-nous pu l'oublier ? »

Elle faillit dérapier sur le parquet trop ciré du corridor. Tiny se trouvait dans le jardin, remâchant son échec. Elle le tira à l'écart et lui mit d'autorité le dessin entre les mains.

— Mince, souffla-t-il en considérant le croquis. Qui a fait ça, c'est foutrement ressemblant ?

— C'est Michelle, dit-elle, d'après les descriptions de Mina. C'est une sorte de portrait-robot.

— Elle devrait laisser tomber les « comics » et proposer ses services au flics, observa Tiny. C'est tout à fait le bonhomme tel que j'en conserve le souvenir.

— C'est justement là le problème, murmura Peg. Ce n'est pas un bonhomme.

— Quoi ?

La jeune femme s'agenouilla. Elle respirait vite et l'excitation agrandissait ses pupilles.

— Regarde ! martela-t-elle en tapant de l'index sur le bloc. Tu as la solution de l'énigme devant les yeux.

— Je ne pige pas, grogna Tiny. Explique-toi. Bon, c'est l'Indien qui rôde dans le marécage, et alors ?

Peggy disciplina sa respiration.

— Rappelle-toi ce que nous a raconté Dexton à propos de la mort de son petit frère, fit-elle tout bas. Les circonstances du drame... Pourquoi a-t-il été dévoré par un crocodile ?

— Parce que... parce qu'il était tout seul alors que sa nurse aurait dû l'accompagner, compléta Tiny, c'est ça ?

— Oui, lâcha Peg. La nurse, miss Elody, l'abandonnait à lui-même chaque fois qu'elle allait retrouver son amant dans la mangrove. Et que s'est-il passé ensuite ?

Tiny fronça les sourcils, battant le rappel de ses souvenirs. Les mots de Dexton Colby résonnaient maintenant dans sa tête.

« Quant à miss Elody, Jessup la corrigea à coups de fouet. Il l'aurait tuée si M'man et le shérif Ben Dusk ne l'avaient pas

retenu. » Oui, c'était ça. Il avait ensuite dit quelque chose à propos d'une robe blanche déchirée par la lanière de cuir, et des taches de sang sur la dentelle.

« Le fouet lui avait cinglé le visage en diagonale, lui fendant le nez et la bouche en deux, et il ne faisait nul doute qu'elle resterait défigurée à jamais. »

Après, Nounou Babo avait pansé la malheureuse en lui disant :

— Vaut mieux partir tout de suite sans demander vot' reste, sinon le maître vous écorchera vive avec son nerf de bœuf, et je ne peux pas dire qu'il aurait tort de le faire !

Ensuite la grosse femme noire avait soutenu la blessée jusqu'à l'embarcation du shérif. C'était la dernière image que Dex conservait de miss Elody. Un visage boursoufflé, enveloppé dans un linge taché de rouge. Il avait ajouté qu'il n'avait aucune idée de ce qu'elle avait pu devenir.

— Je crois que tu as compris, siffla Peggy. À présent regarde...

Tirant son mouchoir, elle entreprit d'effacer la cicatrice qui zébrait le portrait en diagonale. La poussière noire du fusain disparut sans résistance. L'horrible plaie envolée, la figure de « l'Indien » prenait un tout autre aspect.

— Tu vois où je veux en venir ? interrogea Peggy. C'est un visage de femme... Il suffit d'un peu d'imagination pour s'en rendre compte. Un visage de femme précocement vieillie, un visage de souillon, mais un visage de femme quand même !

Tiny crispa les doigts sur la feuille de papier. Il écarquillait les yeux, en proie à la stupeur.

— Je ne l'ai pas vue assez longtemps, plaida-t-il. C'était une figure couverte de boue et de crasse, et avec cette cicatrice je n'ai pas pensé à regarder autre chose...

— C'est elle ! martela Peggy. Miss Elody. Jessup Colby a détruit sa vie en la défigurant. Elle n'a jamais quitté les Glades. Elle est restée là, en embuscade, depuis tout ce temps, pour se venger... C'est elle qui a tué tous les enfants, pour faire payer sa disgrâce physique à la famille Colby. Elle s'est déguisée en Indien avec des vêtements de cuir, sa minceur nous a tous fait croire que nous étions en présence d'un vieillard. Et pour

parachever sa panoplie, elle a pris l'habitude de s'enduire la figure de vase, de cette manière, personne ne risquait de la reconnaître... C'est elle, Tiny ! J'en suis certaine !

— Il faut montrer ce dessin à Dexon, décida « l'enfant ». Lui seul pourra l'identifier.

— Je ne sais pas, observa Peg. Tout ça se passait il y a presque quinze ans... Est-ce qu'il sera capable de la reconnaître ?

— Quel âge a-t-elle aujourd'hui ? questionna Tiny. Trente-quatre ? Trente-cinq ? Elle fait beaucoup plus.

— Ça n'a rien d'étonnant étant donné ce qu'elle a vécu. Tu te rends compte de ce qu'on lui a fait ? Jessup lui a littéralement découpé le visage en lanières.

Ils s'assirent sur un banc de bois, étourdis par ce qu'ils venaient de découvrir. Peggy s'aperçut qu'elle avait la chair de poule.

— Quand elle vous a pistés à travers le marécage, Mina et toi, murmura la jeune femme, elle s'apprêtait à vous exécuter... Nous sommes arrivés à temps. Si Dexon n'avait pas tiré en l'air, nous ne vous aurions pas retrouvés en vie.

Ils attendirent le retour de Dex dans un état de grande nervosité. Peggy ne savait analyser ses sentiments. Les actes d'Elody lui inspiraient de l'horreur, mais, en même temps, elle ne pouvait se défendre de plaindre la jeune fille défigurée par Jessup Colby...

Dexon atteignit le débarcadère peu avant le coucher du soleil. Il était fourbu et tout englué de moucherons écrasés. Peg et Tiny se précipitèrent à sa rencontre pour lui exposer leur théorie. Le jeune homme se figea, une curieuse expression de crainte enfantine imprimée sur ses traits. La feuille de papier qu'on avait placée entre ses mains se mit à trembler.

— Je... je ne sais pas, bredouilla-t-il. C'est trop vieux... Je ne garde qu'une image floue.

— Bien sûr, fit Peggy compatissante, nous vous demandons l'impossible. Mais il faut savoir ce qu'elle est devenue une fois que votre père l'a chassée. Où est-elle allée... Vit-elle dans le marécage où bien n'y vient-elle que pour commettre ses crimes ?

— Oui, insista Tiny. Il est possible que quelqu'un l'ait prise en pitié à Spot Junction... Quelqu'un qui l'aurait soignée et cachée... À mon avis, elle vit forcément tout près d'ici. Elle sort de sa cachette en secret et se faufile dans les marais.

— Tout ça va trop vite pour moi, soupira Dex.

— Il faut vous ressaisir, martela Tiny. Quand votre père l'a chassée, le shérif l'a emmenée avec lui à Spot Junction, mais ensuite ?

— Ensuite je ne sais pas... je n'ai jamais eu de ses nouvelles, haleta Dexon. Je n'aurais jamais osé en demander, mon père m'aurait fait subir le même châtiment ! Vous n'avez pas idée de son humeur à l'époque... Il était devenu à moitié fou.

— Je suis certaine que quelqu'un a recueilli Elody, répéta Peg. Quelqu'un de Spot Junction... Quelqu'un qui l'a cachée durant toutes ces années.

L'Anglaise se mordit les lèvres. Elle imaginait sans mal la jeune gouvernante se terrant dans la cave de l'une de ces grandes maisons sur pilotis plantées en bordure du marais. Elle s'y abritait toujours, vivant dans l'obscurité, ne laissant voir son visage couturé à personne. Lentement, elle avait sombré dans la folie et la haine l'avait poussée à se venger... C'est alors qu'elle avait commencé à se risquer au dehors, sous un déguisement « indien » sûrement improvisé à partir de hardes découvertes dans la cave ou le grenier où elle se dissimulait depuis quatorze ans.

— Selon vous... hasarda Dexon, est-ce que son « protecteur » est au courant de ses crimes ?

Peggy haussa les épaules.

— Je ne sais pas, avoua-t-elle. Qui a pu la prendre en pitié ? Quelqu'un qui n'aimait pas votre père ?

— Et pourquoi pas le shérif Ben Dusk ? proposa Tiny.

Dexon tressaillit.

— Il faut la retrouver, chuinta-t-il soudain d'une voix mauvaise. On ne peut pas la laisser continuer.

— D'accord, admit Tiny, mais pas question de forcer la porte du shérif... Il ne nous laissera pas faire. Il faut être plus malin que ça.

— Il y a peut-être quelqu'un d'autre, fit Peggy. Clayborne... le vieux bonhomme qui astiquait les cercueils chez le croque-mort. J'ai eu l'impression qu'il connaissait très bien les tenants et les aboutissants de cette histoire.

— Clayborne ? grogna Dexon. Impossible, il n'a même pas de maison à lui. C'est un clochard qui dort dans le laboratoire du *funeral parlour*, là où l'on embaume les morts.

— En tout cas, même si ce n'est pas lui qui cache Elody, il faudra tout de même l'interroger, insista Tiny. Il ne porte pas le shérif dans son cœur. Il aura sûrement des choses à nous apprendre.

— C'est du temps perdu ! s'emporta Dexon. Il n'y a qu'à quadriller le marais... Je finirais bien par trouver cette salope. Patauger dans la merde ne me fait pas peur !

— Calmez-vous, intervint Peggy. Si Elody se promène dans les Glades depuis quatorze ans, elle connaît l'endroit mieux que vous, et vous perdrez votre temps à la chercher... Non, il faut savoir qui l'abrite, où se trouve son terrier. Elle ne peut pas vivre en permanence dans le marais, ce serait trop dur pour une femme... d'ailleurs personne ne le fait. Même les braconniers ne s'y attardent pas.

Elle se tut. Depuis quelques minutes, une pensée désagréable s'infiltrait en elle.

— Nous vous aiderons à la trouver, dit-elle en se tournant vers Dexon, parce qu'on ne peut pas la laisser tuer des enfants... je suis d'accord sur ce point, mais il est hors de question que vous fassiez justice vous-même, c'est compris ? Vous la livrerez à la police...

Dexon grogna quelque chose d'incompréhensible et regarda ses pieds.

— Dex ? insista Peggy.

— Okay ! fit le jeune homme, de mauvaise grâce. Nous préviendrons la police de Harrispoint... ou même le FBI si ça vous fait plaisir, mais il faut déjà mettre la main sur elle.

— Demain, fit Peg. Demain nous irons à Spot Junction pour essayer de cuisiner Clayborne. Lorsqu'il nous a abordés dans le salon funéraire, l'autre jour, il cherchait à nous dire quelque chose... ou plutôt : à monnayer une information...

— Ce n'est pas impossible, convint Dexton. Cette vieille épave traîne partout, les gens ne font même plus attention à lui... Il a très bien pu surprendre quelque chose.

Tiny remarqua qu'il faisait un effort pour parler d'une voix normale mais qu'en réalité il vibrait de rage contenue. Il se demanda avec une pointe d'inquiétude s'ils n'auraient pas mieux fait de poursuivre l'enquête à l'insu de leur commanditaire.

— Je suis sûr qu'Elody est cachée chez Ben Dusk ! explosa soudain Dexton. Il était en froid avec mon père qui le tenait pour un parfait imbécile... Il a sûrement trouvé que c'était le moyen parfait pour se venger !

— Allons, fit Tiny, vous affabulez... À l'époque où il l'a recueillie, Dusk ne pouvait pas savoir qu'Elody deviendrait folle.

Mais il n'en était pas si sûr. Au vrai, il imaginait très bien le shérif téléguidant la démente pour régler ses vieux comptes avec Jessup Colby. Et même... sans aller aussi loin : pourquoi Ben Dusk ne se serait-il pas contenté de fermer les yeux sur les « escapades » meurtrières de sa protégée ?

La cloche du dîner les contraignit à regagner la maison sans avoir pu se mettre d'accord. Ils durent faire bonne figure pendant tout le repas qui fut silencieux. Carlotta et Barry ne parlaient que par monosyllabes, quant à Michelle, elle était restée au chevet de sa fille, se contentant d'un bol de potage monté par Nounou Babo.

Peggy comprenait mieux à présent pourquoi elle avait eu si souvent la certitude d'un ennemi « intérieur » : Elody connaissait la maison, elle n'avait donc aucun mal à s'y déplacer, même de nuit. Elle s'y glissait sans doute fréquemment, ne pouvant s'empêcher de revenir sur les lieux de son malheur... Quand Dexton était parti à la guerre, elle avait eu le champ libre pendant cinq années. Cinq années durant lesquelles elle s'était complue à terroriser le vieux Jessup, aggravant d'autant sa confusion mentale. Nounou Babo l'avait peut-être aperçue, au détour d'un couloir obscur, et la vieille servante, l'esprit embrumé par la superstition, avait pris le costume de cuir pour la peau d'un crocodile magique dressé sur ses pattes postérieures, tel qu'il était figuré sur le totem des

Tootonees... Tout s'imbriquait. Elody avait commencé par trouer les yeux du petit David sur les photos du grenier, puis, peu à peu, ses amusements s'étaient faits moins innocents.

Si elle habitait Spot Junction, il lui était facile de savoir quand les Colby recevaient des invités, et si parmi ces invités se trouvaient des enfants. Lorsqu'elle avait repéré ses proies, elle se déguisait et sortait de sa tanière pour s'en venir rôder autour de la maison. Que faisait-elle des gosses ? Peggy n'osait y penser.

Le repas terminé, ils retournèrent dans le jardin, abandonnant Carlotta et Barry. La grosse femme reniflait comme un chien, prévenue par son instinct que quelque chose se tramait dans son dos. Ses petits yeux noirs couraient de Peggy à Dexon, et il était manifeste qu'elle aurait donné n'importe quoi pour entendre ce qu'ils se disaient.

En fait, Tiny et Peg passèrent le reste de la soirée à dissuader Dexon de prendre son fusil pour aller réclamer des comptes à Ben Dusk. Peggy savait que rien de bon ne sortirait d'une telle opération. Il convenait d'être beaucoup plus subtil.

— Ne vous conduisez pas comme un enfant, dit-elle pour la troisième fois. Si le shérif a bel et bien donné refuge à Elody, il a sûrement tout prévu. De plus ce n'est pas un homme à se laisser menacer sans rien faire... si vous entrez chez lui les armes à la main, il vous abattra en prétextant que vous avez perdu la tête. N'oubliez pas que les Colby ont une réputation de cinglés dans la région.

— Si Elody est chez lui, fit Tiny, il faut perquisitionner les lieux à son insu. Je m'introduirai dans sa maison pendant qu'il sera aux champs.

Peg frémit en entendant ces mots. Si Tiny se retrouvait face à face avec la meurtrière dans la maison déserte, les choses risquaient de mal tourner.

— Okay, trancha Dex, vous avez gagné. Nous irons voir Clayborne demain matin. À cette heure-ci ça ne servirait à rien, il doit déjà être ivre mort.

— Promettez-moi de ne rien tenter, insista la jeune femme. Pour le moment nous ne disposons d'aucune preuve. Tiny et

moi ne voulons pas être responsables d'une exécution sommaire.

— Okay, répéta Dexon. Essayons de dormir sans trop réfléchir à tout ça.

Ils se séparèrent pour gagner leurs chambres respectives mais le sommeil ne fut pas au rendez-vous. Debout dans l'encadrement de la fenêtre, Peggy surveilla le débarcadère jusqu'à une heure avancée de la nuit. Elle tremblait à l'idée que Dexon puisse sauter dans la barge pour s'en aller fusiller Ben Dusk sur la foi d'une simple présomption. Elle n'avait pas tort de se méfier, car, à deux reprises, elle vit la silhouette du jeune homme rôder autour du ponton. Comprenant qu'elle devait le retenir de faire une bêtise par tous les moyens, elle passa un peignoir et alla le rejoindre. Elle s'assit à ses côtés, et ils fumèrent en silence pour éloigner les moustiques. La nuit était si calme qu'on entendait grésiller le tabac à chaque inspiration.

Ils n'échangèrent pas une parole. Un peu plus tard, ils firent l'amour au fond de la barge, sur une vieille couverture de l'US NAVY. Dexon laboura Peg avec tant de rage que la jeune femme dut se mordre le dos de la main pour ne pas crier de douleur. Pendant une minute, elle eut peur qu'il ne se mette à la frapper à coups de poing, puis il jouit, et cette décharge parut avoir raison de sa rage. Il roula sur le flanc la bouche grande ouverte, indifférent aux moustiques qui se repaissaient de sa chair offerte.

Ils regagnèrent la maison lorsqu'ils eurent fumé la dernière cigarette. Pendant qu'elle grimpait l'escalier en grimaçant, Peggy songea qu'elle venait très probablement de sauver la vie de Ben Dusk.

Ils partirent le lendemain matin, de très bonne heure. Dexon descendit à l'office pour avaler une tasse de café sous l'œil inquiet de Nounou Babo. La vieille servante s'essuyait les mains sur son tablier, comme si elle avait deviné l'approche d'un malheur. Dex avait posé sur la table l'un de ces curieux petits sacs de bowling que les Américains utilisent pour transporter leur boule et les chaussures spéciales imposées par le règlement de la fédération. Peggy et Tiny avaient peu dormi. Le café formait déjà une flaque huileuse dans l'estomac de la jeune femme, elle aurait donné n'importe quoi pour une bonne tasse de thé.

— On y va, ordonna Dexon. Il vaut mieux mettre la main sur Clayborne avant qu'il n'ait commencé à boire. Après, on ne pourra plus rien en tirer.

Il parlait sèchement, et son visage avait changé, comme si quelqu'un l'avait remodelé durant la nuit pour en durcir les traits. Peg songea qu'il devait avoir cette expression quand il partait en patrouille, pendant la guerre du Pacifique. Le jeune homme saisit le sac par les poignées, provoquant un cliquetis métallique qui confirma les craintes de Peggy.

Sans un mot, ils prirent le chemin du débarcadère. Nounou Babo resta sur le seuil pour les regarder s'éloigner. Au moment où ils descendaient dans la barge, Peg eut l'impression qu'elle esquissait un signe de croix.

Pendant tout le voyage, Tiny se demanda s'ils ne feraient pas mieux de s'évaporer dans la nature, Peg et lui, avant de se retrouver mêlés à un règlement de comptes. L'embarcation atteignit le ponton de Spot Junction avant qu'il ait pu décider de la conduite à tenir.

Le village était désert et les commerçants commençaient tout juste à ôter les volets de bois protégeant leurs devantures des nuées d'insectes qui venaient se coller aux grandes vitres.

Alors qu'ils prenaient la direction du magasin de pompes funèbres, le patron du *général store* les pria de l'aider à décrocher un volet capricieux.

— C'est à cause des oiseaux du marais, expliqua le vieil homme avec un sourire d'excuse. Ils ont tendance à ne pas voir les vitres et à se ruer dedans.

Dexton déposa le volet sans desserrer les dents, puis reprit sa route sous l'œil étonné du quincailleur. Dix minutes plus tard, il frappait du poing à la porte du *funeral parlour*, sans se soucier de la retenue qu'on observe d'ordinaire dans ce type de lieu.

Un bruit de savates amplifié par le hall leur apprit que quelqu'un s'approchait. La porte fut déverrouillée et le visage fripé de Clayborne apparut dans l'entrebâillement.

— Ah, fit simplement le vieillard en caressant à rebrousse-poil ses joues couvertes de crin blanc, je savais que viendriez... J'aurais dû fermer ma gueule l'autre jour.

Il se recula avec fatalisme. Il était vêtu d'un caleçon long, malpropre qui sentait la sueur, le sommeil et une autre odeur bizarre qui devait être celle du formol. Peggy se rappela qu'il dormait dans la salle d'embaumement.

— Entrez, fit-il. La maison n'ouvre que l'après-midi. On pourra causer. Installez-vous pendant que je prends mon petit déjeuner.

Il leur tourna le dos pour aller fouiller dans un placard d'où il tira une bouteille d'ale tiède et deux œufs. Ayant versé la bière dans une chope, il y fit tomber les jaunes et avala le tout sans même prendre le temps de mélanger sa mixture.

— De quoi voulez-vous qu'on cause ? s'enquit-il après avoir roté.

Les visiteurs avaient instinctivement pris place sur le canapé de velours du salon d'exposition, au milieu des cercueils béants qui fleuraient la cire d'abeille. Peggy décida de tenir les rênes de l'interrogatoire afin d'éviter que Dexton ne prenne trop vite la mouche.

— Nous voudrions parler de miss Elody, fit-elle doucement. Cette jeune nurse congédiée par Jessup Colby... Savez-vous quelque chose à son sujet ?

— Oh ! marmonna Clayborne, cette pauvre fille... Ici tout le monde la connaît. On a pas mal jaser à son sujet à une époque. J'étais là quand Ben Dusk l'a ramenée de chez les Colby, la tête enveloppée dans un torchon. Je me rappelle qu'elle était couverte de sang. À un moment le chiffon a glissé, et on a pu voir qu'elle avait la figure coupée en deux, du sommet du crâne à la pointe du menton. Bon sang ! Une aussi jolie fille... C'était à vous déguster de la vie.

Il se laissa choir entre les bras d'un fauteuil, les ongles griffant les accoudoirs, comme si ce souvenir le mettait mal à l'aise. Son regard fixait un point invisible sur le mur.

— À un moment, elle a perdu connaissance sur le débarcadère, souffla-t-il, et Ben a dû la prendre dans ses bras comme un paquet. Le torchon était tombé, et sa tête ballottait. On pouvait voir son pauvre visage martyrisé et ses cheveux tout collés par le sang coagulé. Une vraie misère... Même Ben avait l'air sur le point de dégoûter son déjeuner, et pourtant on ne peut pas dire que ce soit un tendre.

— Qu'est-elle devenue, *ensuite* ? interrogea Peg.

— Je crois que Ben a fait venir le toubib, Doc' Castaway... Oui, c'est ça. Il est entré au saloon et a déposé la pauvre fille sur le billard après avoir repoussé les boules. Le patron gueulait qu'elle allait tacher le feutre, mais Ben lui a dit de la fermer. On a étalé un torchon sous sa nuque... Il y avait beaucoup de monde, la salle se remplissait à vue d'œil. Tous les hommes faisaient la grimace. À un moment ou un autre, ils avaient tous plus ou moins été amoureux d'Elody, et ça leur faisait mal de la voir dans cet état. Les femmes jouaient la compassion, mais elles ricanaient en dedans. En vérité ça ne leur déplaisait pas tant que ça d'apprendre que quelqu'un s'était enfin décidé à punir celle qu'elles surnommaient « la putain ».

— Doc' Castaway l'a soignée ?

— Oui, enfin, il a essayé. Il l'a recousue, mais il n'avait pas la main légère. Quand je l'ai vu à l'œuvre j'ai su d'emblée que ce serait du travail salopé. Il a proposé à Elody de la faire hospitaliser à Harrispoint, mais elle a refusé. Elle ne voulait pas bouger... à cause de son amoureux sans doute. Je ne sais pas ce

qu'elle s'imaginait, qu'il allait la soigner, la venger ou je ne sais quoi.

— Ça n'a pas été le cas ?

— Vous rigolez ? Je connaissais ce braco' : un flambard de cajun. Quand il a vu la tête de la petite, il a pris ses jambes à son cou et est reparti en Louisiane. On n'a plus jamais entendu parler de lui. Ça a été un rude coup pour la gosse.

Il parlait d'une voix sourde sans regarder ses interlocuteurs. Il évoquait à présent la déchéance d'Elody. Ses blessures cicatrisaient mal et les gosses de Spot Junction s'enfuyaient dès qu'elle mettait le pied dehors. Elle n'avait pas d'argent ni personne chez qui trouver refuge, pas davantage de famille. Son hébergement posait un problème, car ni Ben Dusk ni Doc' Castaway ne pouvait l'abriter sans donner aussitôt prise aux commérages. Le shérif décida de prélever sur sa cassette personnelle une petite somme mensuelle qu'il versa à la veuve Moorehead, afin qu'elle prenne Elody en pension. Suzanna Moorehead avait mauvaise réputation, mi-avorteuse mi-sorcière, mais c'était la seule à se moquer de la colère de Jessup Colby. Elle était rousse comme une citrouille, aussi ronde, et fumait la pipe. Elle vivait dans une grange, en bordure d'un champ de coton qui lui donnait juste de quoi subsister. On disait qu'elle payait ses ramasseurs en nature, en leur permettant de la culbuter dans une meule de foin tout le temps que durait la récolte.

— Elle vivait comme une sauvage, expliqua Clayborne. Et comme la plaie de la gamine s'infectait, elle s'est mis dans la tête de la soigner avec des emplâtres de sa fabrication. Le résultat aurait fait dresser les cheveux sur la tête d'un croque-mort. C'est à partir de là qu'Elody a commencé à se cacher le visage sous une cagoule faite d'un vieux sac de farine percé de trous, à la manière des gars du Ku-Klux-Klan. La douleur l'avait rendue à moitié folle. Parfois on la voyait errer dans les champs, masquée, marchant comme une somnambule, le corsage ouvert, habillée en souillon, pieds nus. Les gens avaient peur d'elle. Les gosses racontaient que la peau de son visage avait pelé suite aux emplâtres de la Moorehead, et que les os de sa face étaient maintenant à nu, comme ceux d'une tête de mort. Des histoires

de croque-mitaine, quoi... D'ailleurs on ne parlait d'elle qu'en chuchotant, et à la veillée. On répétait qu'elle finirait pendue, ou qu'elle se jetterait dans le marécage. Beaucoup de femmes du village priaient Ben Dusk de la chasser, prétextant qu'elle attirait le mauvais œil, mais Ben ne les a jamais écoutées. Il continuait à verser de petites sommes à la veuve pour qu'elle garde Elody chez elle. Ça a duré comme ça un moment, et puis les choses ont mal tourné.

Clayborne s'agita entre les accoudoirs du fauteuil, laissant transparaître sa gêne. Pendant deux minutes, il fit semblant de nettoyer sa pipe.

— Allez, soupira-t-il, autant lâcher le paquet puisque vous êtes venus pour ça, pas vrai ? Il s'est passé quelque chose de moche. La veuve a commencé à prostituer Elody... Elle la « prêtait » aux journaliers en échange du coton. Elle l'assommait avec de la gnôle d'alambic, de l'alcool de patate assez fort pour décaper l'émail d'un gobelet, puis elle la livrait aux ramasseurs, un sac sur la tête. Les types n'étaient pas regardants...

Il se racla la gorge.

— C'est qu'elle avait un corps magnifique, ajouta-t-il dans un murmure. Je le sais, j'en ai profité moi aussi, et je n'en suis pas fier... La veuve me l'a « prêtée » un soir, en échange d'un travail sur la toiture de la grange. Bon sang, c'était une sacrée belle fille, un corps de déesse, une peau d'un velouté... Je l'ai prise comme les autres, parce qu'en ce temps-là j'étais encore un bouc. J'ai essayé de faire mon affaire en regardant ailleurs, pour ne pas voir le sac qu'elle avait sur la tête. Le sac avec les trois trous, deux pour les yeux, un pour la bouche... Pendant tout le temps que je m'agitais, elle me regardait, sans me voir, comme si j'étais transparent... Il y avait tellement de tristesse dans ses yeux que ça m'a coupé mes effets et que j'ai remballé mes ustensiles dans ma culotte sans demander mon reste... J'ai filé ventre à terre, je le jure, et je me suis saoulé pour trouver le sommeil. Je me dégoûtais, parole !

— Et comment tout cela a-t-il fini ? s'enquit Peg.

Le vieux haussa les épaules.

— Un jour Ben Dusk a fini par apprendre les manigances de la veuve. Il est venu à la grange et a corrigé la Moorehead à coups de poings. Il a ramené Elody en ville, lui a loué une chambre au saloon et a payé une servante pour qu'elle la décrasse et l'habille correctement. Après ça, il a acheté un chapeau de femme avec une grosse voilette devant au drugstore. Vous savez, un de ces chapeaux comme les bourgeoises en mettent aux enterrements pour cacher leur figure bouffie... Il a également acheté une petite valise en carton, un truc pas cher, et il a glissé dedans une enveloppe avec quelques billets. Ensuite, il a conduit Elody et sa petite valise jusqu'au terminus de la gare de Harrispoint. Là, il l'a mise dans le train... Personne ne l'a plus jamais revue depuis.

Dexton se redressa.

— Attendez, fit-il, vous voulez dire qu'il n'y a eu aucun témoin ?

— Non, avoua Clayborne. Pourquoi y en aurait-il eu ? Dusk nous a raconté qu'il avait mis la petite au train de 2 heures, celui qui monte jusqu'à Augustine... Personne n'avait de raison d'en douter. D'ailleurs on avait tous envie d'oublier cette sale histoire au plus vite. On a trinqué en essayant de ne pas se demander ce qu'allait devenir la gosse avec son visage tout rafistolé. Un petit malin a dit qu'elle pourrait faire carrière à Hollywood en jouant dans les films d'horreur, mais ça n'a fait rire personne.

Il tapota sa pipe sur sa paume, puis en coinça le tuyau entre ses mâchoires édentées.

— Pourquoi vous ramenez tout ça sur le tapis ? dit-il en plantant son regard flou dans celui de Peggy.

La jeune femme n'eut pas le temps de répondre, Dexton s'était interposé de nouveau :

— Donc, martela-t-il, absolument personne n'a vu Elody monter dans le train ?

— Non, s'impatienta Clayborne. La dernière image que j'ai d'elle, c'est quand elle est grimpée dans la voiture de Ben, sur la place, juste en face du saloon. Un petit attroupement s'était formé... Elody était très propre, avec un petit tailleur gris, des bas, des chaussures cirées. Elle avait ramené la voilette du chapeau sur son visage, et ça cachait un peu sa cicatrice. Elle ne

parlait pas. Elle obéissait aux ordres du shérif, c'est tout. Ils sont partis tous les deux, et voilà.

Dexton saisit son sac de bowling, il semblait pressé de s'en aller.

— Okay, conclut-il, c'est tout ce que je voulais savoir. Pas un mot de ça à quiconque si tu veux continuer à vivre ici, c'est compris ?

— Hé ! protesta le vieux, j'ai même pas droit à un petit dollar pour la salive dépensée ?

— Non, lança Dex, tu irais le boire au saloon et tu bavarderais. Je dirais à Nounou Babo de te préparer un panier avec des vêtements de rechange et de la nourriture la prochaine fois qu'elle viendra briquer la statue de son fils. Au moins je suis sûr que tu n'en feras pas mauvais usage.

Ils sortirent, poursuivis par les malédictions du vieillard mécontent. Dexton marchait vite. Il avait pris la direction du parking, comme s'il avait l'intention de poursuivre son voyage en voiture.

— Je sais ce que je voulais savoir, fit-il d'un ton exalté qui inquiéta Peggy. Ben Dusk a roulé tout le monde dans la farine. Il a fait semblant d'emmener Elody à Harrispoint, mais, une fois sur la route, ils ont fait demi-tour et sont revenus chez lui. C'est là-bas qu'elle est... depuis tout ce temps.

Il ouvrit la portière du véhicule et fit signe aux deux Anglais de monter.

— On va chez lui, ordonna-t-il. À cette heure-ci il est aux champs. On a une chance de pouvoir perquisitionner la baraque sans l'avoir sur le dos.

Peg et Tiny se glissèrent sur la banquette arrière avec l'impression funeste qu'ils étaient en train de se jeter dans la gueule du loup.

— Calmez-vous, fit la jeune femme. Encore une fois ce ne sont que des suppositions...

— Mais non ! cracha Dex en démarrant. Tout se tient... dès le départ il a eu dans l'idée de la recueillir, mais il ne pouvait pas le faire ouvertement. C'est pour cette raison qu'il l'a mise en pension chez la veuve Moorehead. Il voulait se donner le temps

de se retourner. Il a probablement aménagé une cachette chez lui... condamné une pièce ou une partie du grenier...

— C'est un peu tiré par les cheveux, observa Peggy, ses domestiques, ses amis se seraient rendu compte des transformations.

— Pas du tout ! rétorqua Dex, Ben vit comme un sauvage. Il n'a pas de femmes, pas d'employés. Sa terre ne lui rapporte rien... C'est pour cela qu'il est devenu shérif : pour ne pas crever de faim !

Il roulait à toute allure par des chemins déserts, soulevant un nuage de poussière jaune. Il se déplaçait à la lisière de la terre ferme, là où le continent se délitait progressivement pour donner naissance au marécage. À perte de vue s'étendaient des champs de pastèques ou de melons. Enfin il ralentit et rangea l'auto dans un petit bois. Quand il descendit, il tenait le sac de bowling à la main.

— C'est là, dit-il, derrière les arbres. La bicoque est en partie construite sur pilotis, c'est-à-dire qu'elle donne sur le marais... Vous voyez où je veux en venir ?

Ils se glissèrent entre les arbres pour s'agenouiller en bordure du bosquet. Dex n'avait pas menti. La demeure du shérif ressemblait davantage à une grange qu'à une vraie maison. Elle comptait peu de fenêtres, et tout l'arrière, bâti sur une plate-forme, dominait l'eau. On distinguait entre les pilotis, les formes de deux ou trois canots amarrés au bas d'une échelle. Si la construction comportait une trappe, il était sûrement facile d'entrer et de sortir sans avoir à s'exhiber sur le débarcadère...

— Il n'y a pas de chien, observa Tiny. C'est à la fois bon et mauvais pour nous... Bon parce que ce sera plus facile d'entrer, mauvais parce que cela signifie que Dusk ne craint pas les visites imprévues.

— Qui irait le voir ? grogna Dex. Il est teigneux et mal embouché, il ne viendrait à l'idée de personne de le fréquenter.

— D'accord, fit Peggy conciliante. De toute manière l'absence de chien ne prouve rien. Les gens qui cachent quelqu'un évitent souvent de s'encombrer d'un animal qui pourrait trahir la présence du « passager clandestin »... Un chien ne se comporte pas de la même façon quand il est vraiment tout seul et quand,

au contraire, quelqu'un se terre dans la maison. En effet, s'il sait qu'un humain se tient là, quelque part derrière lui, le chien aura tendance à « aller aux ordres » avant d'agir... C'est dans sa nature.

Dexton haussa les épaules, montrant que ce discours ne l'intéressait pas. Il ouvrit son sac de bowling pour y prendre une paire de jumelles militaires. Peg en profita pour jeter un coup d'œil dans le bagage. Elle eut le temps d'entr'apercevoir la crosse quadrillée d'un colt 45. Dex Colby était bien venu avec l'intention d'en découdre. Il fallait à tout prix éviter que la confrontation ne tourne à la tuerie.

— Attendez, fit-elle en posant la main sur le bras du jeune homme. Laissez Tiny partir en éclaireur... C'est un cambrioleur professionnel et il peut venir à bout de n'importe quelle serrure. S'il se fait surprendre à l'intérieur de la bicoque il pourra toujours jouer les gamins curieux, ça porte moins à conséquence que deux adultes armés jusqu'aux dents, vous ne pensez pas ?

— D'accord, fit Dex après une seconde d'hésitation. Mais c'est du temps perdu... Elle est là, je le sens... J'ai fait la guerre, j'ai l'habitude des embuscades. Elle est là... Il ne faut pas qu'elle s'échappe.

— J'y vais, annonça Tiny. Donnez-moi un quart d'heure. Si je n'ai pas refait surface à ce moment-là, vous pourrez appeler la cavalerie.

Et il sortit du bosquet avant que Dex ait eu le temps de protester.

Les mains au fond des poches, il s'avança dans le vent de poussière qui lui cinglait les mollets. Il se mit à siffloter, tel un gamin en maraude, l'œil fixé sur la bâtisse de planches qui lui bouchait l'horizon. Elle était énorme et laide, avec, çà et là quelques traces de peinture écaillée. C'était facile de cacher quelqu'un dans une pareille cahute ! Combien de pièces y avait-il au total ? Quinze... vingt ? Le grenier était probablement gigantesque, encombré de foin. On pouvait aisément camoufler une chambre secrète sous une montagne de paille... Sans oublier toutes les bizarreries architecturales que recelait ce genre d'habitation : pièces coupée en deux, caches ménagées dans le plafond ou sous le plancher. Tiny n'ignorait pas que la

peur des révoltes d'esclaves avait généralisé l'emploi de tels subterfuges. Chaque maison de maître avait son passage dissimulé et sa crypte de secours, là où la famille se terrait en attendant l'arrivée des soldats. Pourquoi la demeure de Ben Dusk aurait-elle différé de ses sœurs ?

« L'enfant » avançait le souffle court, luttant contre l'impression d'être observé qui s'infiltrait en lui. Il ne devait pas céder aux fantasmes de l'angoisse... et pourtant, il ne parvenait pas à s'ôter de l'esprit l'image de miss Elody l'épiant depuis un trou percé dans la paroi de planches. Oui, elle le regardait s'approcher, son visage martyrisé aplati contre l'œilleton de surveillance qu'elle avait percé au ras du toit. Elle était là, embusquée, se demandant ce que ce gosse venait chercher...

« Et si elle te faisait ton affaire une fois que tu seras à l'intérieur ? » songea Tiny.

Des picotements lui agacèrent la nuque et ses mains devinrent moites. Il se tenait maintenant devant la porte d'entrée. La serrure était grosse mais fruste, il en viendrait à bout en moins de trente secondes. Au même moment il s'étonna : la porte verrouillée n'accréditait-elle pas la thèse de la « passagère clandestine » ? Ne lui avait-on pas répété qu'à la campagne personne ne fermait jamais sa maison à clef ?

Il tenta de faire tourner la poignée, en vain. Le shérif avait bel et bien bouclé sa baraque à double tour avant de partir aux champs. Mais fallait-il pour autant y voir malice ? Quand on est shérif on apprend à redouter les mille vengeances mesquines de ceux qu'on a contrariés dans leurs manigances : les braconniers, les bouilleurs de crus... Les volets étaient clos, eux aussi. Tiny sortit ses crochets et fit craquer la serrure. Les rouages simplistes ne lui opposèrent aucune résistance. La seconde d'après il était dans la salle commune. Il y faisait très chaud et l'endroit sentait la crasse, le saindoux. Le tabac, également. « L'enfant » s'orienta. N'ayant pas le temps de faire une fouille approfondie il devait se contenter de vérifier que les pièces ne présentaient aucune perspective suspecte, tronquée, raccourcie...

Il explora le rez-de-chaussée, chercha l'entrée de la cave. Il n'y croyait pas trop. En milieu rural, la salle commune et la cave

sont des lieux trop fréquentés pour offrir une cachette sûre. De plus, une modification brutale de ces endroits ne serait pas passée inaperçue aux yeux des habitués... Non, si Dusk avait improvisé une chambre secrète, c'était plutôt dans les étages, là où les visiteurs mettent rarement les pieds. Il avait suffi pour cela de murer un cagibi ou un cabinet de toilette. Pas très sorcier à réaliser pour un homme habile de ses mains !

Tiny se déplaçait maintenant en expédiant de brefs coups de poings dans les parois, afin de localiser une différence de densité. Son œil exercé mesurait tout : l'épaisseur des cloisons, les angles des pièces, les traces éventuelles de travaux de menuiserie.

Quatorze ans de réclusion... Elody ne pouvait pas les avoir passés dans un cul de basse fosse, Dusk lui avait forcément aménagé un endroit agréable à vivre. Au cours de sa progression, Tiny nota la présence de nombreux fusils sur des râteliers. Dusk était chasseur, cela pouvait justifier la porte et les volets verrouillés en son absence.

Il s'arrêta un instant pour reprendre son souffle. La chaleur de l'après-midi stagnait entre les cloisons de planches et « l'enfant » se sentait peu à peu gagné par la migraine. Sa certitude d'être observé ne faiblissait pas, mais il la tenait à distance sans céder à la panique, se méfiant des effets de l'autosuggestion. La pénombre n'arrangeait rien. Il parcourut la demeure du haut en bas sans noter d'aberration architecturale flagrante. C'était une baraque biscornue, comme toutes les baraques érigées par les paysans eux-mêmes au début du siècle, mi-ferme mi-forteresse, renforcée çà et là par des rondins. Il y avait très peu de foin dans le grenier, pas assez en tout cas pour servir d'écran à une casemate dissimulée.

Mais tout cela ne signifiait pas grand-chose en définitive, car la théorie de la chambre secrète n'était justement qu'une théorie. On pouvait aussi imaginer une simple cache sous le plancher, un trou dans lequel Elody courait s'allonger dès qu'un étranger pénétrait dans la maison. C'était à peine plus grand qu'un cercueil et presque indécélable... Le reste du temps, elle vivait en « liberté » au premier étage, veillant à ne jamais s'approcher des rares fenêtres. D'ailleurs les rideaux étaient très

épais, assez en tout cas pour cacher un visage. Tiny s'immobilisa. Fallait-il fouiller les armoires à la recherche de vêtements féminins ?

« À sa place, songea-t-il, j'évitais cette erreur en portant les habits de Ben Dusk... »

Et oui, pourquoi pas ? Le shérif et la fugitive se partageant les mêmes hardes pour ne pas se trahir... Ça n'avait rien d'idiot. La femme qu'était devenue Elody devait bien se moquer de la coquetterie aujourd'hui. Il lui suffisait d'une bonne ceinture pour resserrer autour de sa taille les pantalons pachydermiques de Ben, et le tour était joué.

Tiny ouvrit les placards. Il y avait très peu d'effets. Un costume du dimanche dans une housse, deux chemises amidonnées sur une étagères. Le reste se composait d'un fouillis de tee-shirt usés jusqu'à la trame, de bleus de travail rapiécés, de chemises de bûcheron décolorées par les lavages répétés. En désespoir de cause, « l'enfant » plongea le nez dans ces oripeaux, en quête d'une odeur corporelle différente de celle du shérif. C'était une méthode qui échouait rarement, et à laquelle les fuyards ne pensaient jamais. L'odeur de Ben Dusk lui emplît les narines : rance et huileuse, mélange de friture et de graisse de machine. Il en cherchait une autre... Celle d'Elody...

Il rabattit les courtepointes pour renifler les oreillers. Ils n'exhalaient qu'un parfum de lessive. D'ailleurs la plupart des pièces ne possédaient même pas de literie. Où se cachait Elody ? Dormait-elle aussi sous le plancher ?

« Allons, pensa-t-il, pourquoi croyais-tu que ce serait facile ? Ils ont eu quatorze années pour figoler leur coup ! »

Son cœur battait à coups sourds, lui emplissant les oreilles d'échos gênants. Il se retournait au moindre grincement de planche, terrifié à l'idée de voir surgir la démente d'une quelconque porte secrète. Elle aurait tout le temps de lui jeter une couverture sur la tête, de l'étouffer avec un oreiller... Ensuite, elle irait jeter son corps dans les sables mouvants, comme elle l'avait fait avec tous les autres. Et Dusk se garderait bien d'aller sonder dans cette partie du marécage. Il parlerait encore de fugue, d'accident.

Le temps passait, Tiny se dépêcha d'inspecter les cabinets de toilette dans l'espoir d'un oubli... d'une faute d'inattention... Quatorze ans c'est long, la vigilance finit toujours par s'affaiblir. Il ne dénicha qu'un pot de savon, un rasoir de barbier et une bande de cuir pendue au mur en guise d'aiguiseur. Et soudain, une constatation le figea : il n'y avait pas de miroir dans la maison... Tout juste une petite glace pliable posée à proximité du nécessaire de rasage. Pas de miroirs... comme si on avait fait disparaître tout ce qui risquait de rappeler sa disgrâce à une femme défigurée.

Fallait-il y voir l'indice de la présence d'Elody ?

Tiny avait lui aussi une sainte horreur des miroirs, et il ne laissait jamais passer l'occasion de les rayer avec un diamant de vitrier, jusqu'à les rendre inutilisables.

Il hésita. D'autre part, pourquoi un homme comme Ben Dusk aurait-il éprouvé le besoin de rencontrer son image dans chaque pièce ? À tout prendre, la petite glace à trois faces du cabinet de toilette était bien suffisante.

Tiny jura, mécontent. Il devait battre en retraite avant que cet excité de Dexton ne se mette dans la tête d'investir la maison l'arme au poing. Renonçant à poursuivre plus avant, il dégringola jusqu'au rez-de-chaussée et verrouilla la porte d'entrée au moyen de ses crochets. Il courut presque jusqu'au bosquet, soulagé de se retrouver à l'air libre. Cette fichue baraque lui avait flanqué la chair de poule.

— Alors ? interrogea Dexton dès qu'il fut entré sous le couvert.

— Rien de probant, avoua « l'enfant ». Si elle est là, ils sont prudents.

Il évoqua le problème des miroirs.

— On ne va pas attendre les bras croisés ! gronda Dex. Si elle n'est pas là, c'est qu'elle rôde dans le marais... autour de la maison. Rappelez-vous qu'il reste encore deux enfants là-bas : Barry et Mina. Il est hors de question qu'elle leur fasse du mal.

Il se redressa et bondit vers la voiture.

— Qu'est-ce que vous attendez ? aboya-t-il. Il faut retourner à la barge et quadriller les Glades autour de l'île. Si vous ne venez pas j'irai tout seul.

Tiny fut sur le point de l'envoyer au diable en lui rétorquant qu'il n'était pas flic, mais la perspective qu'on puisse s'en prendre à Mina lui nouait la gorge.

— Ça va, capitula-t-il, nous venons avec vous.

Cela faisait une heure à présent qu'ils tournaient en rond sur la Rivière d'Herbe, décrivant d'interminables volutes autour des hammocks, dérangeant les alligators engourdis au soleil. Peggy envisageait avec angoisse la confrontation qui ne manquerait pas de se produire entre Dexton et miss Elody. Elle avait beau savoir que l'ancienne nurse des Colby était une meurtrière d'enfants, quelque chose en elle vibrait douloureusement à la pensée des malheurs endurés par la jeune femme. Si Jessup Colby ne s'était pas arrogé le droit de la défigurer, rien ne serait arrivé. Quatre gosses seraient encore en vie. Il était hors de question que Dexton réédite « l'exploit » de son père, elle y veillerait. S'il faisait mine de frapper la folle du marais, Peg l'assommerait d'un coup de rame. Elle avait eu sa dose de barbarie ces derniers temps !

La chaleur, avivant l'évaporation, noyait le marécage sous un voile de brume. Lorsque la barge s'engageait dans un tunnel de verdure on était suffoqué par cette atmosphère de lessive bouillonnante. L'odeur de pourriture végétale dominait tout. De temps à autre, les crocodiles dérangés dans leur sieste sifflaient ou claquaient des mâchoires. Peg et Tiny se tenaient éloignés du bastingage, car, à plusieurs reprises, l'embarcation avait heurté le corps d'un saurien flottant entre deux eaux. L'animal, mécontent, avait alors fouetté de sa queue le flanc de l'embarcation, arrachant des esquilles de bois au bordage. On disait que les alligators usaient de ce moyen pour renverser les pirogues. Parfois, ils se glissaient sous le canot et le soulevaient sur leur dos, le faisant chavirer.

Peggy n'avait aucune idée de l'endroit où ils se trouvaient, seul Dexton était en mesure de les ramener à bon port, et, s'il lui arrivait malheur, ils risquaient fort de dériver dans le labyrinthe d'herbe jusqu'à ce qu'on se soucie de leur sort.

Dex coupa le moteur et saisit ses jumelles. Il se tenait debout sur son siège pour voir plus loin. Il arracha les oculaires de ses yeux et sauta au fond de la barge.

— Elle est là ! annonça-t-il d'une voix sourde. Droit devant... On peut la rattraper en coupant par la terre. Je ne crois pas qu'elle nous ait entendus... Elle a l'air d'une somnambule.

Il ouvrit le sac de bowling pour récupérer le colt militaire qu'il glissa dans sa ceinture.

— J'y vais, dit-il. Faites ce que vous voulez... après tout cette histoire ne vous regarde pas.

— Nous vous accompagnons, décida Peggy.

Mais Dexton avait déjà enjambé le bastingage et sauté sur la berge. Il se déplaçait vite au milieu des herbes élastiques, et la jeune femme avait du mal à le suivre, quant à Tiny, victime de ses petites jambes, il traînait loin en arrière. Peggy courait presque, toutefois elle était mal équipée pour la progression en territoire hostile et les hautes herbes cinglaient ses bras nus comme si elles voulaient la balafrer. Elle se tordit les chevilles dans un trou d'eau et tomba dans la boue. Elle tremblait de poser le pied sur un serpent mocassin ou sur un crocodile endormi. Cela arrivait plus souvent qu'on le pensait et se terminait toujours tragiquement. Dexton filait droit devant. Sa chemise trempée de sueur collait à son torse, et il brandissait le colt au-dessus de sa tête pour le protéger de l'humidité. Peggy fut sur le point de crier. Elle l'aurait fait si elle n'avait craint de voir la colère de Dex se retourner contre elle. Il était à ce point enragé qu'il fallait désormais tout craindre. Elle haletait, le flanc scié par un point de côté. Les herbes humides la flagellaient à chaque pas, et elle se débattait contre leur étreinte, au bord de la panique.

Cette course délirante dura dix bonnes minutes, puis la jeune Anglaise tomba à genoux, à bout de souffle, au moment même où Dexton Colby surgissait dans le dos d'Elody.

La folle portait son éternel costume indigène en cuir de crocodile et sa cagoule rabattu sur les yeux. Recroquevillée sur elle-même, elle semblait dormir. Peg avisa une bouteille de gin bon marché fichée dans la vase près d'un feu de camp, et comprit que la meurtrière était engourdie par l'ivresse. C'est

pour cette raison qu'elle n'avait pas entendu le moteur de la barge.

Dexton s'immobilisa, le bras tendu, l'index crispé sur la détente. Il cria quelque chose comme « Elody ! », mais son cri était si étranglé qu'il ressemblait davantage à un rugissement qu'à un prénom féminin. La mince silhouette enveloppée de cuir tressaillit et sauta sur ses pieds en direction de la pirogue à demi tirée sur la berge. Dex ne lui laissa pas le temps d'en faire davantage. Son doigt pressa la détente, et une explosion sèche retentit, provoquant l'envol d'une nuée d'oiseaux jusqu'alors invisibles. Elody roula sur le flanc à la seconde même où Dexton tirait une seconde fois.

Peggy s'arracha de l'entrelacs végétal et s'approcha au ralenti, Dexton paraissait en état second, elle craignait qu'il ne se mette en tête de vider le chargeur sur tout ce qui viendrait à surgir dans son champ de vision. Enfin, il se décida à baisser son arme.

— Je l'ai eue, dit-il d'une voix atone.

Il marcha jusqu'au corps, et le retourna d'un coup de pied. Le visage mutilé apparut en pleine lumière, maculé de boue, asexué. Peggy ne put retenir une grimace à la vue de cette masse de chair torturée.

— C'est elle ? demanda-t-elle en essayant de rester froide.

— Je... Je ne la reconnais pas, bégaya Dexton... Elle n'était pas dans cet état la dernière fois que je l'ai vue...

— Vous n'auriez pas dû tirer, ne put s'empêcher de souffler Peg.

— Et quoi ? aboya Dex. Que vouliez-vous faire ? Prévenir Ben Dusk, son protecteur ? Vous croyez qu'il lui aurait passé les menottes ? Ne jouez pas les pucelles au grand cœur, vous savez bien qu'il n'existait aucune autre solution... On ne pouvait pas la laisser continuer à tuer des enfants.

Tiny arriva enfin, hors d'haleine.

— Merde, grogna-t-il. Vous étiez forcé de la fusiller ?

Il allait ajouter quelque chose mais il demeura bouche ouverte, comme si un détail venait de l'alerter. Sans manifester la moindre répugnance, il s'agenouilla près du cadavre et entreprit de nettoyer le visage torturé à l'aide de son mouchoir.

Il était beaucoup moins féminin que sur le dessin de Michelle. Doux, imberbe, mais pas obligatoirement féminin...

— Bon sang ! siffla-t-il. Il se pourrait bien que nous ayons fait une connerie. Vous avez un couteau ?

À la seconde où il prononçait ces mots, il aperçut le poignard de chasse dans la ceinture du cadavre et s'en empara.

— Qu'est-ce que tu fais ? s'alarma Peggy.

Tiny ne lui répondit pas, glissant la lame sous la défroque écailleuse, il cisailait le costume de la victime. Le corps maigre apparut en pleine lumière, basané, constellé de cicatrice. C'était celui d'un homme comme en témoignait le pénis recroquevillé entre les cuisses nerveuses du mort.

— C'était vraiment un indien, murmura Tiny. Avec les traits fins et l'absence de pilosité des Indiens... Et il a sans aucun doute été défiguré par le coup de queue d'un crocodile. Nous nous sommes laissés abuser par la coïncidence des deux cicatrices et le dessin de Michelle...

— Bon Dieu ! hoqueta Dex, et tout ce délire à propos de miss Elody ? Merde ! Je vous ai cru, moi !

Il suffoquait, les yeux hors de la tête, ne pouvant détacher son regard du corps nu étalé au milieu de la défroque de cuir découpée.

— Nous avons fait une erreur d'interprétation, dit Tiny. Ça peut arriver, si vous ne vous étiez pas empressé de jouer les *pistoleros* le malentendu n'aurait pas eu de conséquences tragiques.

— Vous n'êtes que deux connards ! gronda Dex. Je veux que vous fichiez le camp le plus vite possible... Vous m'avez piqué mon fric et foutu dans la merde ! Je ne veux plus vous voir... Ce soir vous ferez vos bagages et demain je vous mettrai au train d'Harrispoint, un point c'est tout.

Peggy avait à peine entendu l'échange entre les deux hommes, elle continuait à fixer le visage de l'Indien mort. C'était un homme de trente ans à peine, assez frêle mais d'une musculature nerveuse et fluide. Comme beaucoup de Séminoles, la partie intacte de son visage était empreinte d'une beauté qu'on rencontrait rarement chez les Blancs, et qui – par comparaison – pouvait presque paraître féminine. C'était cela

qui avait abusé Mina... Elle avait cru voir une femme là où elle aurait dû distinguer un jeune Indien.

— Il faut l'enterrer, dit Tiny. On ne peut pas l'abandonner comme ça.

— C'était un braconnier, maugréa Dex, il doit y avoir une pelle dans son paquetage.

Il avait raison. La sacoche du mort contenait l'équipement habituel des coureurs de marécage, ainsi que des « comics » et un peu de peyotl. Dexon s'empara de l'outil et se mit à creuser le sol encombré de racines gluantes. Il avait retrouvé tout son calme.

— On pourrait le laisser comme ça, dit-il, mais à cause de la chaleur il va pourrir très vite, et il n'est pas évident que les crocos le mangent. Ils ne sont pas très portés sur la viande corrompue.

— Je vous en prie ! protesta Peggy.

— Oh ! Vous, ça va ! cracha Dex. Ce sont vos brillantes déductions qui nous ont foutus dans ce merdier ! Bon sang ! Et dire que j'ai failli vous trouver géniale !

— C'est à cause de cette fichue coïncidence, plaida la jeune femme. Les deux cicatrices... Tout semblait s'emboîter à merveille.

— Du roman ! ricana Dex. Et moi qui vous prenais pour des professionnels !

Il creusait avec ardeur. Il avait vu trop de morts durant la guerre pour se laisser longtemps décontenancer par le cadavre d'un braconnier Indien. Il travailla vite et bien, puis fit basculer le corps au fond du trou qu'il recouvrit.

— La végétation va pousser dessus, dit-il en s'essuyant le visage. Ça m'étonnerait qu'on le retrouve. Je pense que c'était une sorte de paria.

Il nettoya la pelle pour effacer ses empreintes et la jeta à la volée au milieu des hautes herbes. Il fit de même avec le contenu du sac à dos. Pour finir, il lacéra les flancs de la pirogue et la coula dans le bras d'eau. En le regardant agir, Peggy songea qu'il avait tout d'un meurtrier endurci.

— Allez, on rentre, annonça Dexon Colby.

Peg et Tiny lui emboîtèrent le pas, la tête vide.

— Est-ce que c'était vraiment le dernier des Tootonees ? gémit la jeune femme en prenant place dans la barge.

Dexton haussa les épaules.

— Ne vous laissez pas intoxiquer par le délire de Nounou Babo, grogna Dex. Ce n'était qu'un clochard indien... Personne ne le pleurera, personne ne s'apercevra même de sa disparition.

Il mit ses lunettes et lança le moteur de la barge. Le jour baissait, il était urgent de regagner l'île avant la tombée de la nuit.

Au dîner, qui rassemblait cette fois toute la maisonnée, Dexton fit savoir qu'il raccompagnerait tout le monde à Spot Junction le lendemain matin. Cette annonce intéressait Peg et Tiny, mais aussi Michelle, Mina, Carlotta et Barry.

— Bouclez vos valises, conclut sèchement Dex. Les vacances sont finies.

Il y avait tant d'hostilité dans sa voix que personne ne songea à protester. Après le repas, Mina qui avait consenti à faire une apparition en robe de chambre et pantoufles, prit Tiny à part.

— Alors c'est râpé, dit-elle avec tristesse. On a laissé passer notre chance. C'est reparti pour un an de baigne. On se reverra peut-être l'année prochaine...

— Je ne crois pas, fit Tiny. Je vais rentrer en Angleterre.

— C'est moche, observa la petite fille. On aurait pu tomber amoureux, je crois. En tout cas, toi tu me plaisais bien.

Elle était très pâle et semblait tout près de fondre en larmes.

— Allez, murmura Tiny. On n'est que des gosses... L'enfance c'est un sale moment à passer, il faut serrer les dents, après tout ira mieux, tu verras.

— Tu parles comme les adultes, grinça Mina. Le futur je m'en fiche, ce qui compte c'est maintenant !

Elle lui tourna le dos et regagna sa chambre en compagnie de sa mère. Retirés dans leurs quartiers, Peg et Tiny vérifièrent qu'ils n'oublièrent rien et ne laissaient derrière eux aucune trace compromettante. Pour ce faire, ils passèrent au chiffon à poussière les objets qu'ils avaient pu toucher au cours des derniers jours. Il n'y en avait pas tant que ça, car en bons cambrioleurs, ils avaient pour règle d'essuyer après usage toutes les choses sur lesquelles ils avaient porté les doigts. Avec le temps, ce comportement était devenu une seconde nature, et ils utilisaient ce qui leur tombait sous la main – pan de chemise, serviette de table, foulard – pour gommer leurs empreintes.

Ils se couchèrent sans évoquer les événements de l'après-midi. Il se savaient vaincus et n'éprouvaient aucun besoin de se retourner mutuellement le couteau dans la plaie.

Lorsque le jour se leva, Tiny descendit les valises avec l'intention de les porter dans la barge. Maintenant, il avait hâte de ficher le camp et d'oublier cette histoire qui compterait comme le plus beau fiasco de leur carrière. Ils n'avaient trouvé ni le trésor de Jessup Colby ni l'assassin d'enfants. Bref, ils avaient été piteux.

Alors qu'il s'apprêtait à poser le pied sur le débarcadère, il aperçut soudain un rat d'eau qui rongait quelque chose sur la berge, là où l'on avait découvert le cadavre de Cosinus. L'objet avait l'apparence d'une pierre plate, rectangulaire, et Tiny songea d'abord que la bestiole traquait un insecte ou un ver lové dans un interstice du caillou. Il avait déjà parcouru la moitié du ponton quand il vit la « pierre » s'ouvrir sous les manœuvres du rongeur, dévoilant un flot de pages blanches. C'était un livre. Un gros livre recouvert de cuir mais que la boue avait submergé, le rendant presque invisible. Tiny abandonna les bagages et revint sur ses pas, obéissant à son instinct. Le rat d'eau couina et prit la fuite en le voyant s'approcher. « L'enfant » identifia l'ouvrage au moment même où il posait les doigts sur la première page. Il s'agissait de l'encyclopédie de Cosinus, cet énorme bouquin dont le surdoué ne se séparait jamais, même pour dormir, et qu'il serrait sur sa poitrine à la manière d'un bouclier. Le volume avait dû lui échapper lorsqu'on l'avait attaqué ; ensuite, les piétinements l'avaient recouvert de vase, lui donnant l'allure d'une pierre plate. En y réfléchissant mieux, on s'apercevait du reste que le gosse avait probablement jeté là l'encyclopédie pour se mettre à courir, comme si, à un moment donné, il avait compris qu'on allait le tuer. La position de l'ouvrage par rapport à l'endroit où l'on avait découvert le cadavre montrait qu'il avait à peine eu le temps de couvrir une dizaine de mètres avant de s'abattre.

Tiny saisit le livre qui s'arracha à la boue avec un bruit de succion et le feuilleta. C'était une encyclopédie à l'usage des enfants passionnés de technique ; on y expliquait le fonctionnement de toutes les machines depuis l'aube des temps,

les astuces des bâtisseurs, les coups de génie des premiers inventeurs...

Cosinus avait consulté cette nomenclature avec tant de soin qu'elle ne portait aucune trace d'usure, pas même l'empreinte d'un doigt taché de confiture. C'est d'ailleurs à cause de ce respect maniaque que Tiny remarqua le feuillet corné...

Il avait fallu que Cosinus soit en proie à un grand bouleversement pour maltraiter ainsi sa bible personnelle ! D'ailleurs, il ne s'était pas contenté de marquer la page, il avait souligné un paragraphe et gribouillé un petit dessin dans la marge.

Tiny s'empressa de déchiffrer le texte. Du bla-bla de vulgarisation. Quelque chose à propos du mystère des pyramides...

*Les anciens Égyptiens, disait l'article, étaient passés maîtres dans l'art des chambres secrètes, portes dissimulées et cachettes de toutes sortes.*

*Pour ce faire, ils utilisaient des techniques d'une robuste simplicité, à base de contrepoids, ce qui explique qu'elles traversaient les siècles sans faillir et piègeaient encore les violeurs de sépultures des milliers d'années après l'ensevelissement des sarcophages. La fameuse « malédiction des pharaons » repose en grande partie sur cet attirail défensif toujours prompt à réagir au premier signe d'effraction.*

*Les plans de ces machines à secrets nous éblouissent encore, car il n'y entrait pas une once de métal. Elles étaient en effet la plupart du temps constituées de rouages en granit ; de contrepoids en os, et de liens en cuir ou en chanvre tressé.*

*Le principe de déclenchement était toujours le même : une pesée exercée en un point précis déclenchait un système de balanciers qui faisait pivoter la porte cachée...*

*Cosinus avait souligné les mots il n'y entrait pas une once de métal, ainsi que une pesée exercée en un point précis...*

Une flèche en diagonale reliait le texte au dessin gribouillé dans la marge. Ce n'était qu'un croquis approximatif, mais Tiny frémit en comprenant ce qu'il représentait : un enfant poursuivi par un alligator à la gueule béante. La dernière phrase

prononcée par Cosinus lui revint en mémoire : *pour ce qui est du trésor, on s'est trompé du tout au tout...*

Il pigeait maintenant ce que le pauvre gosse avait voulu dire. Il continua sa lecture pendant quelques minutes encore, engrangeant tout un fatras de révélations techniques qui avaient dû faire bondir Cosinus au plafond lorsqu'il était parvenu à cet endroit de l'ouvrage, puis, le livre sous le bras, il courut prévenir Peggy et Dexon.

Le jeune homme voulut d'abord l'envoyer au diable, mais la lecture de l'encyclopédie le fit bientôt se raviser.

— À force de lire jour après jour son fichu bouquin, Cosinus a fini par tomber sur cet article, expliqua Tiny. C'est à ce moment-là qu'il a tout compris. Le détecteur de métal de Barry n'avait donné aucun résultat parce que le mécanisme de la trappe secrète était en pierre !

— Mais l'or ? fit remarquer Peggy. L'or aurait dû provoquer une réaction...

— Oui, souffla Tiny, mais le « trésor » dont a parlé Jessup n'a peut-être rien à voir avec les pièces d'or qu'il faisait astiquer par Nounou Babo... Il a désigné du mot « trésor » ce qui se cache dans la statue parce que cette chose est importante pour lui, mais à aucun moment il n'a affirmé sous la foi du serment qu'il s'agissait de dollars de collection.

— C'est vrai, admit Dexon. Mais comment s'ouvre la statue ?

— Je viens juste de le comprendre, haleta Tiny. C'est tout bête, le mode d'emploi est inscrit sur le socle. Nous l'avons tous lu des dizaines de fois sans rien y piger. Prenez une pioche, nous en aurons besoin.

— Si vous m'entraînez encore dans un de vos coups pourris je vous arrache la tête ! gronda Dex.

Il fit un détour par la remise du jardin pour aller chercher l'outil en question, et le petit groupe s'enfonça dans le bosquet. Ils marchaient vite, leurs talons sonnaient sur les dalles du chemin pavé et cette cavalcade les précédait tel l'écho d'un pas de charge. Une lumière glauque régnait dans le tunnel végétal. À bout de souffle, ils arrivèrent enfin devant la statue.

— Là ! annonça triomphalement Tiny, le mode d'emploi s'étale sous vos yeux.

Il désignait les lettres en relief au centre du cartouche : *Car il faudra que l'horreur se reproduise pour que la vérité apparaisse enfin au grand jour... Qui trouvera la solution touchera de ses mains le trésor caché.*

— Je ne pige pas ! s'impatienta Dexton, soyez plus clair !

Tiny fit un geste en direction de la gueule du crocodile.

— Nettoyez ça, ordonna-t-il. Enlevez la terre et la mousse qui bouche le passage. Si je ne me trompe pas, il y a un trou au fond, une fente, comme sur une tirelire. Faites attention, il y a peut-être des serpents.

Il y en avait, mais Dexton les tua avec la pioche. Le nettoyage mit à jour un trou de la grosseur du poing. Dex y plongea la main.

— Il n'y a rien, fit-il dépité, c'est vide. Comme si la statue était creuse.

— C'est normal, affirma Tiny. Ce n'est que la première partie du processus. Maintenant, il faut que vous cassiez en mille morceaux la statue de l'enfant.

— Quoi ?

— Brisez-la ! insista Tiny. C'est ça que voulait nous dire Jessup avec son : *Il faudra que l'horreur se reproduise*. À quelle horreur faisait-il allusion selon vous ? À la dévoration du petit par le crocodile ! Il faut casser la statue de l'enfant et reproduire le processus d'ingestion. Il nous faut nourrir la bête !

— Mais pourquoi ? bégaya Peggy.

— Parce que le poids exact de la statue de David va déclencher le mécanisme d'ouverture. Cosinus l'avait compris. C'était une méthode égyptienne ! Si l'on en met trop ou pas assez, les rouages se bloquent. Il faut donner à la machine le poids exact qu'elle attend, et ce poids, c'est celui de l'enfant de marbre.

Dexton était devenu blême. Les mains crispées sur le manche de la pioche, il hésitait encore. Ce qu'on lui demandait de faire ressemblait trop à une violation de sépulture pour qu'il puisse se décider à agir.

— Qu'attendez-vous ? rugit Tiny. J'ai raison ! Il faut en passer par là si nous voulons connaître le fin mot de l'histoire.

Auriez-vous peur de voir surgir la vérité après tout ce temps ? Alors il ne fallait pas venir nous chercher !

Dexton cracha une injure et souleva enfin le pic pour l'abattre sur la tête de la statue. Le marbre tendre éclata aussitôt, et, l'espace d'une seconde, la figurine décapitée parut plus horrible encore. Le jeune homme se dépêcha de la réduire en un monceau de caillasse informe.

— Bien ! siffla Tiny. Maintenant il faut nourrir la bête... N'en laissez pas perdre une miette.

Et, comme pour donner l'exemple, il ramassa l'un des tronçons pour aller le glisser dans la gueule du crocodile. Ils entendirent la pierre dégringoler le long d'une gouttière puis heurter quelque chose avec un bruit mat.

— Le plateau de la balance, commenta Tiny. Continuons. Il faut que la bête mange !

L'imminence de la solution le rendait féroce, les mains blanchies par la poussière de marbre, il « nourrissait » l'animal de pierre avec la dévotion d'un prêtre barbare. Peggy et Dexton l'imitaient, un peu effrayés par ce cérémonial. Lentement, l'alligator de marbre réédita son crime en ingurgitant les morceaux épars du petit David Colby. Peggy avait maintenant la conviction que Jessup était déjà fou à lier à l'époque où il avait conçu cette effrayante machine. Aucun esprit sain n'aurait pu de sang-froid imaginer un cérémonial aussi macabre !

Le dernier caillou jeté dans le puits fit naître un long grincement.

— Ça y est, observa Tiny, ça se déclenche. Écoutez. Les rouages tournent.

Ils reculèrent, troublés par les grondements qui s'échappaient de la gueule béante du crocodile de pierre. Puis un choc sourd ébranla le socle, suivi d'un autre, puis d'un autre encore... Quelque chose tapait à l'intérieur de la statue creuse.

— C'est la technique du pendule, murmura Tiny. Ça aussi c'est dans le livre de Cosinus... Le mécanisme a déclenché le va-et-vient d'un béliet qui va cogner contre les parois, jusqu'à ce qu'elle se brisent.

— On dirait un œuf sur le point d'éclore, balbutia Peggy en portant la main à sa bouche.

La comparaison était juste. On avait l'illusion qu'une bête enragée donnait de la tête sous la coquille de marbre, cherchant à sortir. Le bélier frappait à la volée, tel le battant d'une cloche. On avait sans doute creusé des lignes de fracture aux points d'impact, de manière à lui mâcher la besogne. Le battant cognerait jusqu'à ce que le contrepoids soit parvenu en bout de course. Il fallait prier pour que le constructeur ne se soit pas trompé dans son estimation de la résistance des matériaux.

Et soudain la statue explosa. Le crocodile se fendit en deux et sa queue se fragmenta, tout le socle se lézarda comme sous l'effet d'un tremblement de terre. Dix secondes plus tard, la sinistre sculpture des Colby se réduisait à une montagne de gravats.

Dexton s'agenouilla au milieu des débris et commença à fouiller. Tiny et Peg l'imitèrent, toussant dans la poussière blanche qui s'élevait de la caillasse. Ils mirent à jour le mécanisme caché, avec ses roues de granit, ses contrepoids. On eut dit une catapulte ou une baliste de l'Antiquité.

Dans le fond, se trouvait un étui de cuir semblable à ceux dans lesquels on range les longue-vue. Il contenait une poignée de feuilles de papier jaunies couvertes d'une grosse écriture scolaire pleine de ratures. Peut-être celle d'un enfant...

— Voilà le trésor, dit Tiny. Pas un gramme de métal. Le détecteur de Barry pouvait passer mille fois dessus, il ne risquait pas de sonner !

— Dites-moi ce que c'est ! souffla Dex. Je n'ai pas le courage de regarder.

Tiny déplia les feuilles de papier avec prudence. C'étaient les pages d'un cahier d'écolier arrachées à la hâte. Un gosse pouvait avoir écrit cela, ou un adulte sans grande instruction.

— On dirait qu'il s'agit d'une confession, annonça Tiny.

— Lisez ! ordonna Dexton dont le visage ruisselait de sueur.

— *Spot Junction. Le 11 Avril 1936, déchiffra Tiny. 2 heures du matin. Je m'appelle Benjamin Bartholomew Dusk, et je vais sans doute mourir avant le lever du soleil...*

Spot Junction. Le 11 Avril 1936. 2 heures du matin.

« Je m'appelle Benjamin Bartholomew Dusk, et je vais sans doute mourir avant le lever du soleil. J'écris cette confession pour essayer de me mettre en règle avec Dieu, car je suis un mauvais homme.

Tout à l'heure, en essayant de jeter hors du saloon un ivrogne qui devenait méchant j'ai pris un coup de couteau dans le ventre. Je ne sais pas si la blessure est grave, je n'ai pas mal mais je sais aussi que ça ne veut rien dire et que je suis peut-être en train de me remplir de mon propre sang. On m'a ramené à mon bureau et couché dans la cellule avec un pansement pour aveugler l'hémorragie. À cause de l'ouragan de l'autre jour le téléphone est coupé, et le seul moyen de prévenir Doc' Castaway à Harrispoint, c'est de lui envoyer un messenger. J'ai demandé qu'on aille me chercher Hooligan Babo, qui traîne toujours du côté du *Coussin Bleu* pour reluquer les filles. Ce petit métèque passe pour le coureur le plus rapide de toute la Floride et on lui confie des messages à acheminer, mais je sais que sa réputation repose sur une supercherie. Quand on lui donne une lettre, il fait toujours semblant de démarrer en flèche, les coudes au corps, mais en réalité, dès que personne ne fait plus attention à lui, il saute sur un vélo qu'il tient caché dans les buissons, à la sortie de la ville. Je suis le seul à le savoir, car j'ai eu la chance de le prendre sur le fait. Sur le coup ça m'a fait bien rire, mais aujourd'hui j'en suis bien content, car ça me permet de le forcer à courir pour moi jusqu'à Harrispoint.

Ce petit truqueur de mes fesses a trop peur de son patron pour me venir en aide. Il m'aurait laissé crevé, ça c'est sûr. D'ailleurs tous les gens de Spot Junction auraient fait pareil, car ils me détestent. Ce soir, je n'ai pas réussi à obtenir d'un seul d'entre eux d'aller chercher de l'aide. Tous avaient une bonne

excuse : camion en panne, réservoir à sec, cheville foulée, cheval boiteux... J'ai compris qu'ils souhaitaient que j'y passe parce qu'ils ont peur de moi et que je contrarie leur trafic de gnôle. La mère Moorehead mène la danse et les dresse contre moi depuis que j'ai arraché la petite Elody de ses griffes.

Alors j'ai fait venir Hooligan et je lui ai dit : "Écoute, boule de neige, ça s'appelle un chantage : où tu cavales pour moi jusqu'à Harrispoint ou je raconte à tout le monde que tu mens comme un arracheur de dents. Je ne crois pas que ta mère appréciera beaucoup d'apprendre que son célèbre fils n'est qu'un escroc !"

Il a commencé par chialer toutes les larmes de son corps. Le cinéma habituel des moricauds, quoi ! Mais j'ai tenu bon. Je savais que c'était ma seule chance de m'en tirer. Ils étaient tous là dehors, à attendre que je me vide de mon sang pour nommer à ma place un type bien véreux qui fermerait les yeux sur leurs combines.

J'ai dit au négriillon : "Saute sur ta bécane et pédale à t'en arracher les deux jambes. Si tu me ramènes Doc Castaway, je serai le premier à chanter tes louanges et à raconter partout que tu es le coureur à pied le plus rapide des États-Unis."

Il est parti. J'espère qu'il aura assez peur pour ne pas me laisser tomber. Je regarde le sang transpercer le torchon qu'on m'a ficelé sur le ventre et j'essaye de ne pas trop réfléchir.

Je ne sais pas bien raconter, mais c'est en partie pour ça que j'écris. Pour tromper la peur.

Je suis un mauvais homme. Il y a quatre ans j'ai commis un crime impardonnable pour me venger de Jessup Colby qui m'avait gravement porté préjudice.

Nous fréquentions alors tous les deux le *Coussin Bleu*, le bordel de Spot Junction, et j'étais tombé amoureux de Dotty, une fille magnifique des îles Caïman. J'étais avec elle comme un gamin de quinze ans, bon sang, ça ne m'étais jamais arrivé. C'est alors que Jessup a débarqué avec son fric, ses belles manières. Pour me contrarier, il a payé la maquerelle pour qu'on retire Dotty du service et qu'on la réserve à son seul usage. Ça m'a rendu fou, je l'avoue. J'ai perdu la tête. J'ai d'abord pensé à le tuer, mais ç'aurait été trop simple. C'est à ce moment-là que j'ai imaginé la saloperie qui me pèse aujourd'hui sur la conscience.

Il faut que j'arrive à le dire. Depuis le début de cette lettre je gagne du temps en racontant n'importe quoi, mais le moment est venu : Je suis à l'origine de la disparition du petit David Colby.

J'ai combiné cette histoire de crocodile pour que ça ait l'air d'un accident. Je n'ignorais pas les rendez-vous galants d'Elody, et j'ai décidé de les utiliser à mon avantage. Je sais que c'est moche mais je voulais briser Jessup, moi, Ben Dusk, le shérif de Spot Junction. »

La lettre s'arrêtait là, au milieu d'une ligne, et l'on devinait à la façon dont se terminait le mot que la plume avait échappé aux doigts du shérif, sans doute parce qu'il avait perdu connaissance à ce moment-là.

Dexton arracha les pages de cahier des mains de Tiny. Il était livide.

— C'est bien l'écriture de Dusk ! C'est lui qui a tué mon frère... Il l'avoue noir sur blanc.

— Attendez ! protesta Peggy, vous n'allez pas faire justice vous-même... Prévenez plutôt la police d'Harrispoint ou le FBI.

Dexton se redressa, plia la confession qu'il glissa dans la poche de sa chemise.

— Je vais à Spot Junction régler mes comptes, fit-il. Je ne sais pas ce qui se passera, et le mieux serait que vous en profitiez pour disparaître. Vous avez finalement rempli votre contrat et je vous en remercie. Je vous donnerai les clefs de ma voiture, filez sans vous retourner, le reste ne vous regarde pas.

Sans attendre de réponse, il s'élança vers la maison. Peg et Tiny le suivirent. Tout le monde était rassemblé dans le jardin, Michelle et Mina, Carlotta et Barry. Ils attendaient, les valises entassées à leurs pieds. Nounou Babo roulait des yeux ébahis. Ils avaient sûrement entendu les coups sourds montant du bois et ne s'expliquaient pas le comportement étrange de Dexton. Quand le jeune homme réapparut, il tenait à la main une Winchester 30/30 dont il remplissait le magasin en marchant.

— Monsieur Dexton... gémit la vieille nourrice. Qu'est-ce qui se passe ? Monsieur Dexton ?

La peur avait fait virer sa peau au gris et elle agitait les mains de manière désordonnée. Dex ne se donna pas la peine de répondre. Il courait déjà sur le débarcadère, et les deux Anglais n'eurent que le temps de récupérer leurs bagages puis de sauter dans la barge avant qu'il lance le moteur.

— Tenez, leur cria Dex du haut de son siège en jetant une enveloppe jaune à Peggy. C'est la seconde moitié de vos honoraires. Vous avez bien travaillé et je vous prie de m'excuser pour tout ce que j'ai pu vous dire. Vous êtes vraiment très forts... même si je le regrette un peu aujourd'hui.

La jeune femme ne put répondre, car Dex mit les gaz, emballant la grande hélice encagée qui propulsait le bateau.

Quand ils abordèrent à Spot Junction, Dexton tendit ses clefs de voiture à Peg.

— Allez ! ordonna-t-il, ne vous attardez pas ici. Filez sur Miami et abandonnez la bagnole sur un parking. Si l'on m'arrête, je m'en tiendrai à la version des cousins d'Angleterre.

— Non, protesta Peg, je ne vous laisserai pas gâcher votre vie. Je vais avec vous.

Tiny grogna une injure. Il n'aimait pas ça. L'avenir de Dexton Colby lui importait peu et il ne voulait pas se retrouver pris sous le feu d'un règlement de comptes.

Cependant, comme Peggy s'obstinait à suivre le jeune homme pas à pas, il se sentit forcé de l'accompagner.

— Quelle connerie ! grommela-t-il en posant les bagages à l'entrée du parking.

Ils traversèrent la place sous le regard vide de la statue d'Hooligan Babo figé dans sa course immobile. Tout autour d'eux, les gens se retournaient pour les observer, intrigués par la winchester sur laquelle Dexton crispait les doigts.

Ben Dusk était dans son bureau, assis derrière sa table de travail, peinant pour remplir un formulaire officiel. Ses lunettes de lecture posées au bout du nez, il n'aperçut les visiteurs qu'à la dernière seconde. Il ne fit aucun geste pour s'échapper ou pour saisir une arme. Ses yeux se voilèrent et il soupira, comme s'il se sentait très fatigué.

Dex se planta devant lui, le fusil à la hanche, après avoir fait craquer le levier d'armement.

— Je sais, dit-il simplement. La statue a livré son message.

Et de sa main libre, il fit glisser hors de sa poche les feuillets manuscrits.

Ben Dusk se passa la paume sur le visage. La caresse du cuir frottant le cuir produisit un crissement sec.

— Tu as tué mon frère, énonça Dexon, pour te venger de mon père qui t'avait soufflé ta putain. Mais tu as commis l'erreur de rédiger cette confession sur laquelle il a mis la main... Et pendant des années il t'a menacé de la rendre publique, c'est ça ?

— À peu près, ce n'est pas aussi facile, dit le shérif d'une voix à peine audible. Tu simplifies.

— Tais-toi ! rugit Dexon.

Dusk se tourna vers Peggy, comme s'il avait compris qu'il n'avait plus rien à attendre de son interlocuteur.

— Je croyais que j'allais mourir, fit-il avec une certaine lassitude. Je voulais soulager ma conscience. J'ai été vulnérable pendant une heure et ça a gâché ma vie. J'ai commis l'erreur de gribouiller ce torchon... et puis, parce que j'avais perdu trop de sang, je me suis évanoui. Jessup est alors entré dans cette pièce, à mon insu. Hooligan n'avait pas pris le chemin d'Harrispoint, il avait couru chercher son patron, en bon nègre qu'il était. Jessup a vu la lettre, il l'a lue... et il a réagi comme Dex en ce moment même. Plus tard, Hooligan m'a dit que son « maître » avait voulu me tuer, qu'il avait pris mon propre pistolet pour l'appuyer sur ma tempe... mais qu'il n'avait pas eu le courage d'enfoncer la détente. C'est alors qu'Hooligan, plus prudent, lui a conseillé de me laisser comme ça, à me vider de mon sang. Jessup a choisi cette solution. C'était un lâche... Il battait les femmes, les enfants, les nègres, mais il était incapable d'échanger un coup de poing avec un homme digne de ce nom. Il espérait que l'hémorragie ferait justice à sa place.

— Tais-toi ! hoqueta une nouvelle fois Dex.

— Non, intervint Peggy, laissez-le s'expliquer. Je veux comprendre quelque chose...

— Vous êtes plus intelligente que lui, ricana Ben Dusk avec un clin d'œil appuyé. Jessup a emporté la lettre, le problème, c'est que je ne suis pas mort. L'hémorragie a cessé et, le lendemain, je me suis recousu tout seul, avec du fil graissé et une aiguille à matelas. Alors Jessup a imaginé de me torturer pour se venger... Son truc, c'était de me retourner sur le gril, de suspendre la lettre au-dessus de ma tête comme une épée de Damoclès. C'était un sadique, il se vengeait comme ça, à crédit.

Il espérait me rendre la vie impossible, me pousser au suicide. De temps à autre, il invitait un journaliste du *Clarion* de Harrispoint à déjeuner et traînait en ville en sa compagnie, pour me faire croire qu'il allait lui communiquer la fameuse lettre. Finalement la maladie l'a rattrapé et il est devenu gâteux.

— C'est à ce moment-là qu'il a imaginé le subterfuge de la statue et lancé l'idée du « concours », du trésor à découvrir, compléta Peggy. Il voulait que vous trembliez encore, malgré sa sénilité. Il espérait que sa descendance prendrait le relais et vous ferait trembler.

— Oui, avoua le shérif. Il m'a dit que la lettre était cachée quelque part mais que je ne la trouverai jamais. Il ricanait comme un centenaire... Il m'a expliqué que quelqu'un parmi ses neveux et nièces finirait bien par résoudre la devinette, et que ce jour-là mon sort serait réglé.

— Alors vous avez supprimé tous les gosses qui s'intéressaient un peu trop à la statue, murmura la jeune femme. Comment avez-vous pu ?

Ben Dusk se raidit.

— Vous êtes folle ! grogna-t-il. La seule personne que j'ai tuée c'est ce sale cafard d'Hooligan. Il le méritait. Je l'ai empoisonné à petit feu, avec un médicament volé dans la pharmacie de Doc' Castaway. Je le versais dans la bière qu'il prenait chaque matin au saloon... ça lui déclenchait des crises terribles de tachycardie, ça l'a rendu cardiaque, peu à peu. Personne ne s'en étonnait, on mettait la maladie sur le compte de ses fameuses performances sportives. Il a fini par claquer, et Doc' n'a pas jugé utile de faire une autopsie. Tout le monde savait qu'Hooligan n'était pas en bonne santé, et puis ce n'était qu'un nègre, pas vrai ?

— Et les enfants ? répéta Peggy. Comment vous y êtes-vous pris avec eux ? Les sables mouvants ?

— Je n'ai jamais touché à un seul de ces enfants, lança le shérif. Les disparitions étaient accidentelles.

— Ne mentez pas, siffla Peggy, ça ne sert plus à rien. Dans votre confession vous avouez avoir supprimé David.

— Jamais de la vie ! lança le shérif. Je n'ai jamais écrit ça. Ou alors vous avez mal lu. Reprenez la lettre... Relisez les dernières lignes !

Comme elle hésitait, il donna un coup de poing sur le bureau. La jeune femme tendit la main pour attraper la confession qui dépassait de la poche de Dexton.

— *J'ai combiné cette histoire de crocodile pour que ça ait l'air d'un accident*, lut-elle d'une voix mal affirmée. Vous voyez ?

— C'est vous qui ne voyez pas, s'impatienta Ben. Je n'ai pas tué le gamin, j'en aurais été incapable. Je voulais torturer Jessup, lui faire éprouver la souffrance que j'avais moi-même ressentie lorsqu'il m'avait volé Dotty. Alors j'ai monté cette supercherie avec l'aide d'un jeune Indien... Un Tootonees de quatorze-quinze ans qui vivait dans le marais. Vous savez : ce type balafre que Nounou Babo prend pour un sorcier... À cause de sa figure en morceaux, il menait une existence de paria. Je lui ai demandé de me procurer des pattes de croco, une queue, et beaucoup de sang frais. Avec ce matériel, nous sommes allés nous embusquer près de l'île, en attendant que miss Elody aille à son rendez-vous galant. Pendant qu'elle était occupée, je me suis faufilé avec l'Indien dans les buissons, et j'ai endormi le gosse avec du chloroforme que j'avais volé chez Doc' Castaway. L'Indien, lui, fabriquait de fausses traces avec les pattes coupées, de manière à faire croire qu'un croco était venu avaler le même. C'était facile pour lui. Les injuns sont très forts à ce petit jeu. Nous avons filés dans la pirogue sans qu'Elody se soit rendu compte de rien.

— Vous n'avez pas tué David ? haleta Peggy.

— Non. Jessup, oui, j'aurais pu lui ouvrir le ventre et lui sortir les boyaux à la main, mais pas le gosse... Non, je ne suis pas une brute.

— Où est-il alors ? Qu'en avez-vous fait ? lança la jeune femme.

Ben détourna les yeux.

— Je ne pouvais pas le garder, souffla-t-il. C'était trop dangereux. Un gosse ça pleure, ça gigote. Je n'avais pas le cœur

de le tenir à l'attache... Je ne pouvais pas non plus le rendre à son père, ça aurait gâché toute ma joie.

Il fit une pause, cherchant ses mots. Il respirait fort et son odeur de sueur emplissait le bureau.

— Je l'ai vendu... avoua-t-il enfin. À un type qui trafiquait avec Cuba. Un type qui achetait des enfants. Je lui ai cédé le même. Il l'a emporté une nuit. Je ne sais pas ce qu'il en a fait.

— Salopard ! hurla Dexon. Tu mens ! Tu sais bien à quoi servent ces gosses ! On les met au bordel !

— Non... bredouilla le shérif, pas toujours... Les femmes qui n'ont pas d'enfants les adoptent... Elles les achètent...

Il ne put continuer, car Dexon l'avait mis en joue. Le gros homme leva les mains dans un geste de conciliation.

— Mais les autres enfants ! insista Peggy. Ceux qui ont disparu au cours des années... et Cosinus... Qui les a tués si ce n'est pas vous ?

— Je vous l'ai déjà dit ! explosa le shérif. C'étaient des accidents. Il n'y a jamais eu d'assassin dans les Glades.

— Il ment ! rugit Dexon. Il cherche à se couvrir...

— Foutez-moi la paix, à la fin ! hurla Ben en plongeant la main dans le tiroir de son bureau.

Dexon tira le premier. À une si courte distance, la balle traversa le torse du shérif et arracha le dossier de sa chaise. Privé de soutien, le gros homme bascula en arrière. Il n'avait pourtant pas lâché l'automatique Browning qu'il était allé chercher dans le tiroir, et il eut le temps de faire feu à deux reprises avant de mourir. Dexon fut touché à la gorge et au sommet du crâne. Il s'effondra sur le dos, les yeux grands ouverts, la bouche pleine de sang. Peggy laissa échapper un hurlement et voulut se jeter sur lui. Tiny la tira en arrière.

— Laisse-le ! commanda-t-il, tu ne vois pas qu'il est mort. Ils sont morts, tous les deux, et nous, nous sommes dans la merde. Viens, il faut se tirer des pattes avant que la population n'encerle la maison.

Ils sortirent du *Sherif's Office* en titubant, rendus à moitié sourds par les détonations. Tiny courait de toute la vitesse de ses petites jambes vers la voiture de Dexon Colby. De combien

de temps disposeraient-ils, Peggy et lui, avant que la police de Harrispoint ne réagisse ?

« La confession est restée là-bas, songea-t-il. Elle suffira à expliquer pourquoi ces deux types se sont fusillés à bout portant. Du moins je l'espère. Avec un peu de chance, personne ne s'intéressera à nous... »

Il récupéra les valises à l'entrée du parking et fustigea Peggy qui paraissait en état de choc.

— Les clefs ! lui cria-t-il, tu n'as pas perdu les clefs au moins ?

La jeune femme secoua négativement la tête et tira le trousseau de sa poche. À l'instant même où elle ouvrait la portière, elle s'immobilisa, comme écrasée par une soudaine évidence.

— Tiny ! bredouilla-t-elle. On ne peut pas partir...

— Quoi ? glapit « l'enfant ». Tu perds la boule !

— Tu ne comprends pas ? gémit la jeune femme. Ben Dusk disait la vérité... Il n'a jamais tué aucun gosse. L'assassin est toujours là-bas, et je sais qui c'est. Il faut y retourner, vite, avant qu'un nouveau malheur ne se produise !

Ils eurent un peu de mal à piloter l'hydroglisseur à travers le dédale du marécage. Tiny était trop petit pour atteindre les pédales des commandes, et Peg avait tendance à mésestimer la profondeur des bras d'eau. Ils faillirent s'échouer à trois reprises. Quand ils atteignirent l'île, ils furent frappés par le silence qui régnait sur la maison. Le jardin était désert, les valises avaient été abandonnées au milieu de l'allée principale. Incongru, un soulier à talon haut traînait sur le sol, comme si sa propriétaire l'avait perdu au cours d'une fuite précipitée. Peggy reconnut l'un des escarpins de Michelle.

Les deux Anglais s'arrêtèrent sur le seuil du jardin, hésitant à continuer. Tiny reniflait ostensiblement. Il n'avait pas tort : toute l'île empestait l'essence.

— J'espère qu'on n'arrive pas trop tard, murmura la jeune femme. Je m'attendais à quelque chose dans ce genre-là.

Un sanglot s'échappa de la maison, sans qu'on puisse déterminer s'il avait été poussé par une femme ou un enfant. Peggy se raidit. Il fallait y aller et mettre un point final à la tragédie. Elle savait d'ores et déjà que ce serait triste et pénible, parce que l'assassin avait en réalité toute sa sympathie.

Lentement, elle marcha vers la porte-fenêtre entrebâillée et entra dans le salon plongé dans la pénombre. Elle tenait les mains en évidence, pour montrer qu'elle n'était pas armée.

— C'est moi, annonça-t-elle d'une voix égale. Tiny m'accompagne, nous sommes seuls.

— Je ne pensais pas que vous reviendriez, dit Nounou Babo. Ça me fait plaisir... parce qu'en réalité vous n'avez jamais fait partie de la famille, n'est-ce pas ?

— C'est vrai, avoua Peg. Dexon nous avait engagés pour mettre fin aux assassinats.

Elle parlait d'un ton dégagé. Ses yeux, s'habituant à la pénombre, lui permirent de distinguer la grosse femme noire.

Elle se tenait dans un coin du salon, assise sur une chaise. Ses mains potelées, caparaçonnées de cuir par les travaux ménagers, serraient un fusil de l'armée américaine. Un Garand 7,62 à chargeur, une arme de guerre ramenée par Dexon. Elle ne tremblait pas et pointait le canon vers un groupe de silhouettes recroquevillées à l'autre extrémité de la pièce : Michelle, Mina, Carlotta et Barry, qui se pelotonnaient les uns contre les autres en gémissant. Carlotta pleurait convulsivement, Michelle paraissait statufiée. Blême, elle claquait des dents en essayant de cacher sa fille derrière elle. Barry, frappé de stupeur, déchiquetait le bas de son maillot de football entre ses doigts courtauds.

Un gâteau avait été posé sur la table. Une tarte à la banane que la servante avait préparé en vue de la collation du départ. On avait commencé à la couper en parts égales.

— J'ai compris que tout était fini en voyant Monsieur Dexon partir comme un fou, murmura Nounou Babo. Après je suis allée dans le bois, vérifier l'état de la statue... Je savais que ça arriverait un jour, j'ai essayé de gagner du temps. C'était mon combat personnel, vous comprenez ?

— Oui, souffla Peggy.

— Vous êtes une bonne personne, dit la grosse femme avec un hochement de tête. Je n'ai pas fait tout ça de gaieté de cœur... mais c'était mon devoir de mère, je ne pouvais pas laisser souiller la mémoire de mon petit Hooligan. Sa réputation de coureur à pied, il n'avait que ça pour sortir du lot...

Son menton se fripa, comme si elle essayait de retenir ses larmes.

— Ça a commencé la nuit où Hooligan est venu prévenir Monsieur Jessup que le shérif perdait tout son sang à Spot Junction, et que personne ne voulait lui porter secours, dit-elle en avalant les syllabes. C'était des affaires de Blancs, Hooligan ne voulait pas prendre parti, il n'ignorait pas que Ben Dusk et Monsieur Jessup étaient à couteaux tirés depuis l'histoire de cette mauvaise fille du *Coussin Bleu*. Monsieur Jessup n'a pas voulu abandonner le shérif à son sort. Il est parti pour la ville en compagnie d'Hooligan. C'est en arrivant chez Dusk, qu'il a découvert la lettre. Ben s'était évanoui en rédigeant sa

confession, et l'attention de Monsieur Jessup a été attirée par les premières lignes du message.

— Comment a réagi votre fils ? demanda Peggy pour gagner du temps.

— Hooligan ne savait pas lire, répondit Nounou Babo. Il n'était pas doué pour ça. J'avais bien essayé de lui apprendre, mais ça n'avait pas marché. Monsieur Jessup ne lui a pas dit ce que contenait la lettre, mais Hooligan a compris que c'étaient des choses mauvaises, parce qu'à ce moment-là, Monsieur Jessup a voulu tirer une balle dans la tête de Ben Dusk.

— Je sais, fit Peggy.

— Ils sont revenus, poursuivit Nounou Babo. Le maître était hors de lui. Il ne cessait de relire la lettre en pleurant et en criant des horreurs. À un moment, il est allé se passer la tête sous le robinet, en oubliant la lettre sur la table, et c'est comme ça que j'ai pu la lire. Monsieur Jessup n'a jamais su que je savais lire, je le lui ai toujours caché parce qu'il n'aurait pas aimé ça. C'était un patron de la vieille école qui voulait que les nègres restent à leur place...

— Qu'avez-vous pensé à cet instant ? dit Peg.

— J'ai été terrifiée par ce que le shérif racontait sur mon fils, balbutia la vieille femme. C'était terrible, toute ma fierté de mère s'écroulait... Vous ne pouvez pas comprendre. Le reste, c'étaient des histoires de Blancs, ça ne nous regardait pas, mais ce qu'il disait d'Hooligan, ça détruisait tout... Ça nous souillait. Et en même temps j'ai compris que mon fils avait triché pour mériter ma fierté, vous voyez ? Qu'il avait essayé d'être autre chose qu'un pauvre nègre illettré qui va cul nu sous le soleil, à peine mieux qu'un âne ou qu'une mule. Il s'était inventé ce don... la course à pieds. Il avait tout fait pour faire croire qu'il était une sorte de champion... et les Blancs avaient fini par se laisser prendre à son mensonge. C'était triste, et en même temps c'était respectable... Je ne lui en ai pas voulu, je ne lui ai pas dit ce qu'il y avait dans la lettre. Quand il m'a posé la question, j'ai menti à mon tour, j'ai prétendu que c'étaient des histoires de « withies » et que nous ne devions pas y toucher, même avec des pincettes.

— Jessup ne vous en a jamais parlé ?

— Non, ce n'était pas son genre... mais comme je savais ce qui le rongeaient, je n'avais pas de mal à deviner ce qu'il manigançait. Il se servait de la confession pour torturer moralement Ben Dusk. Ce n'était pas très chrétien et j'aurais préféré qu'il en parle avec un pasteur, qu'il songe au pardon. On ne peut pas vivre dans la haine, à ce régime-là, même les victimes finissent par devenir des bourreaux...

Elle s'interrompt pour essuyer l'une après l'autre ses mains moites sur son tablier. Elle ne lâchait pas le fusil, et Peggy commençait à se demander comment s'y prendre pour le lui arracher. Nounou Babo n'hésiterait pas à tirer. Elle était allée trop loin pour faire machine arrière, désormais elle avait atteint le point de non-retour.

— Puis la maladie est venue, reprit Nounou Babo, et Monsieur Jessup a imaginé l'histoire de la statue... Le matin, en faisant la chambre, je lisais la correspondance qu'il entretenait avec le sculpteur, je voyais les plans qu'il gribouillait. Monsieur Jessup m'a toujours considérée comme une idiote, une sauvage, mais je savais ce qu'il préparait et ça m'a fait peur... Et puis mon petit Hooligan est mort. Il n'allait plus très bien depuis quelque temps. Je crois que les menaces de Ben Dusk lui avaient tourné l'esprit et qu'il souffrait d'être un imposteur. Il s'était mis dans la tête de devenir réellement le meilleur coureur à pieds de Floride, et il s'usait le cœur en s'entraînant. Il est mort bien jeune, me laissant toute seule. Le maître lui a fait élever une statue, pour honorer sa mémoire. Sur le moment ça m'a fait plaisir... puis j'ai senti qu'il y avait anguille sous roche. Un homme comme Monsieur Jessup ne pouvait pas avoir envie de célébrer les exploits d'un nègre, ce n'était pas normal. Je n'ai compris que quelques années plus tard. Un jour, à force de nettoyer la statue, j'ai vu que le mortier s'effritait à un certain endroit du socle. J'ai gratté. Il y avait une cache, et un sac de cuir rempli d'or dedans. L'or maudit de la famille... l'or des chiens de sang et de l'abattage des crocodiles... C'était du sale argent, et sa présence à l'intérieur du piédestal souillait la mémoire de mon fils. Alors je l'ai retiré du trou, et j'ai jeté les pièces dans le marécage, une à une, sur le chemin du retour. J'ai pensé que ça rachèterait les mensonges d'Hooligan et la

méchanceté de Monsieur Jessup. Je l'ai fait pour eux, pour diminuer le poids de leurs péchés.

Tiny tressaillit en entendant cela. Ainsi il avait vu juste ! Le trésor de Jessup Colby n'était pas un leurre, il avait bel et bien existé, même si, aujourd'hui, la vase du marais l'avait englouti.

Peggy se racla la gorge. Les mots qu'elle devait prononcer passaient mal.

— Mais... les enfants ? dit-elle dans un murmure rauque.

Nounou Babo se signa, mais ne détourna pas les yeux. Il n'y avait en elle aucun repentir, aucune honte. Elle était triste mais sans remords, comme quelqu'un qui a fait son devoir, même si ce devoir comportait des obligations douloureuses.

— La maladie a transformé le maître en mort-vivant, dit-elle, mais c'était trop tard, il avait déjà eu le temps de mettre en place sa vengeance. Le « concours », la « devinette »... Le vrai trésor, pour lui, c'était cette confession qui continuerait à hanter Ben Dusk jusqu'à sa mort. Il l'a dit au shérif, un jour... Il lui a expliqué que la lettre était en lieu sûr mais que le relais serait pris par quelqu'un d'autre. Il s'est moqué du gros Ben en lui disant que la devinette lui livrerait l'emplacement de sa confession, et qu'il n'avait, après tout, qu'à la résoudre pour récupérer le papier compromettant... C'était méchant, et il ne courait pas grands risques car Ben était bien trop bête pour trouver la solution de l'énigme.

— Mais les enfants étaient malins, eux... fit doucement Peggy.

— Oui, reconnut Nounou Babo en se signant de nouveau. Trop intelligents pour des gosses. Au début je ne me suis pas inquiétée. La confession était en sûreté, le maître avait perdu la tête et le shérif avait choisi d'oublier. On pouvait espérer que les choses resteraient ainsi, à jamais... Je me trompais. Les gosses sont venus, poussés par leurs parents... Monsieur Jessup ne s'était pas trompé, les Colby sont cupides, la promesse de l'or les poussait à mettre leur nez partout. La plupart des enfants se lassaient du problème en quelques jours, mais certains allaient jusqu'au bout... Je les écoutais parler entre eux en leur servant à goûter, je suivais la progression de leur enquête, je savais qu'ils n'allaient plus tarder à trouver la solution.

— Et alors ? demanda Peggy.

— Alors je faisais ce qui était le mieux, dit la vieille nourrice d'une voix lasse mais qui ne tremblait pas. Il était hors de question qu'on exhume la confession du shérif, qu'on la publie dans les journaux... que tout le monde apprenne que mon fils était un imposteur. Hooligan avait maintenant sa statue sur la place du village. Vous réalisez ce que ça peut représenter pour un Noir ? Avoir sa statue dans une ville de sales petits Blancs racistes... On ne pouvait pas lui ôter ça. Ç'aurait été préjudiciable pour toute notre race, ça aurait accrédité dans l'esprit des Crackers que les nègres étaient vraiment des bons à rien, des vantards... Ça aurait nui à l'action des Noirs... Je ne pouvais pas autoriser cela, j'avais une responsabilité... Mon fils avait menti parce qu'on l'avait méprisé et traité comme une mule, mais il était devenu un exemple pour les autres jeunes Noirs. Ceux-là ignoraient qu'il s'agissait d'une supercherie, et ils feraient de véritables efforts pour se hausser au-dessus de leur condition... Je ne suis qu'une servante, mais je retournais ces pensées dans ma tête toutes les nuits. Hooligan devait rester une image pure de toute souillure... c'était la mission qu'on m'imposait. Je devais racheter sa faute. Alors j'ai tué ces enfants avec tristesse... Vous pouvez me croire Mademoiselle, j'ai versé dans la Thermos qu'ils emportaient avec eux le somnifère de Monsieur Jessup, celui que Doc' Castaway lui a donné pour enrayer ses crises de somnambulisme. Les enfants s'endormaient au pied de la statue, et moi je me faufilais dans le bois. Je disais une prière pour leur âme, et je les traînais jusqu'à une poche de sables mouvants qui se trouve là, derrière l'ossuaire. Tout ce qu'on y jette est aspiré en quelques secondes. C'était un sale travail, mais je l'ai fait pour la mémoire d'Hooligan. Tout ce que je puis dire, c'est qu'ils n'ont pas souffert... Les nègres qu'on a tué à coups de fouet ou en les brûlant attachés à une croix ne peuvent pas en dire autant.

— Le shérif s'est-il douté de quelque chose ? s'enquit Peg.

Nounou Babo haussa les épaules.

— Je ne sais pas. Il n'avait pas intérêt à ce qu'on dévoile la vérité... S'il a découvert les corps lors des coups de sonde, il n'en a rien dit. Jamais il ne m'a adressé la parole. Je crois, en fait,

qu'il ne s'est jamais douté de rien. Les malheurs des Colby le réjouissaient et il prenait un réel plaisir à paralyser l'enquête. C'était sa manière de se venger de Monsieur Jessup.

— Et Cosinus ? lança précipitamment Peggy qui voyait s'approcher avec angoisse le moment où la conversation prendrait fin.

— Oh ! soupira la nourrice, le petit Cosinus... il était enragé. Je l'ai entendu dans la cave, dire à votre fils qu'il avait tout compris au sujet du trésor... et, une heure après, je l'ai surpris en train de galoper en direction du bois, pour provoquer l'ouverture de la statue. Je n'avais pas le choix. J'ai couru derrière lui, en coupant par l'ossuaire pour gagner du temps. Au passage, j'ai ramassé une mâchoire de crocodile... Cette fois, je n'avais pas le temps de le droguer. J'improvisais, il me prenait de court. Je l'ai frappé en espérant qu'on croirait à un accident... et puis je me suis rendu compte que c'était absurde, qu'on ne relèverait pas d'empreintes d'alligator. Alors, j'ai eu l'idée de faire accuser Monsieur Jessup... Il est somnambule, Doc' Castaway le sait bien. Je me suis dit qu'il était juste, quelque part, que ce soit lui qui paye puisque tout était de sa faute, en définitive... Ça n'a pas marché. Je sais que votre fils a découvert la mâchoire, mais personne n'a sérieusement pensé à accuser le maître. C'est dommage, qu'est-ce que ça aurait changé qu'on le mette en prison ? Est-ce qu'il n'y est pas déjà un peu ?

Elle parut réfléchir.

— Tout ça ne serait pas arrivé si on n'avait pas traité mon pauvre Hooligan comme une bourrique, conclut-elle. C'est pour ça qu'il a menti, pour accéder à une dignité qu'on lui refusait... Vous n'avez pas idée, vous êtes Anglaise, vous ne savez pas ce que c'est d'être Noir dans le Sud des États-Unis... On n'existe pas. Hooligan avait réussi, lui, à devenir autre chose qu'un « négro ». Il fallait que personne ne touche à ça.

Elle se tut. Tout était dit.

— Attendez, haleta Peggy. Vous ne pouvez pas continuer comme ça... Vous n'allez pas tous nous tuer.

— Je sais que Monsieur Dexton est mort, dit tristement la nourrice, sinon il serait revenu avec vous... Je vais mettre le feu à la maison, on croira que c'est lui qui l'a fait. Tout le monde, ici,

sait que les Colby sont des détraqués. C'est pour ça que j'ai répandu toute cette essence. Vous allez rejoindre les autres.

— Allons, protesta Peg, je suis sûre que vous êtes fatiguée de tous ces crimes... Vous n'allez pas tuer six personnes de plus.

— Sept, corrigea Nounou Babo. Je brûlerai avec vous. Il est juste que j'expie ce que j'ai fait. Je ne suis pas une vraie meurtrière, j'ai toujours supplié le Seigneur de me pardonner. Je sais qu'il m'a laissée continuer parce que mon combat était juste... et à condition que j'accepte le châtement final lorsque l'heure sonnerait.

Du canon de son fusil, elle fit signe aux deux Anglais de se joindre aux autres.

— Comme ça personne ne saura rien, répéta-t-elle.

— Vous vous trompez, intervint Tiny. La lettre est restée là-bas, sur le bureau du shérif. À l'heure qu'il est, les flics de Harrispoint doivent être en train de la décortiquer. Vous allez nous tuer pour rien.

La nourrice écarquilla les yeux.

— C'est vrai ? balbutia-t-elle. Jurez sur Notre Seigneur Jésus que c'est la vérité...

— Je le jure, dit Tiny.

— Il dit la vérité, affirma Peggy. Dexon et Ben se sont entre-tués, la confession est restée sur le bureau du shérif.

Nounou Babo baissa son arme et se signa.

— Alors tout ça n'a plus d'importance, chuchota-t-elle. J'ai fait ce que j'ai pu... Je ne veux pas voir ce qui arrivera... Je ne veux pas être là quand on abattra la statue de mon pauvre Hooligan...

Elle eut un geste de la main en direction de la porte fenêtre.

— Sortez ! cria-t-elle. Sortez tous... J'aurais dû m'en douter, ce sont toujours les Blancs qui gagnent, à la fin.

Peg et Tiny furent repoussés à l'extérieur par Michelle, Carlotta et leurs enfants qui se ruaient vers le débarcadère. Tiny saisit Peggy par la main et l'entraîna à la suite des fuyards.

— Viens ! commanda-t-il, ça va mal tourner, tu ne peux plus rien pour elle !

Ils traversèrent le jardin en titubant. Ils venaient tout juste de passer la grille quand ils entendirent le grand « vlouf » de

l'essence embrasée. Ils continuèrent à courir. Ils n'avaient pas besoin de se retourner pour savoir que la maison brûlait.

Moyennant finance, ils parvinrent à trouver un passage sur un cargo mixte qui partait pour le Brésil dès le lendemain matin.

Durant la traversée, le capitaine impressionné par Tiny qu'il prenait pour un enfant sage, lui prêta afin de le divertir l'un des rares livres de la bibliothèque du bord. C'était un bestiaire du Moyen-Âge dans une édition populaire agrémentée d'illustrations fantaisistes. En sous-titre, on pouvait lire : *Le monde et les animaux, tels que se les représentaient nos ancêtres.*

Un chapitre y était consacré au crocodile.

Tiny put ainsi apprendre que le crocodile était, dans l'Antiquité, considéré comme un animal très sentimental affligé d'une irrépressible gourmandise ; péché dont il souffrait, sans avoir toutefois la force d'y résister.

*Le crocodile, à la différence des autres animaux, possède une âme, disait le livre. La preuve en est qu'il pleure abondamment chaque fois qu'il dévore une victime. Signe manifeste qu'il se repent de sa mauvaise action. C'est pourquoi il importe de ne pas lui tenir grief de ses crimes.*

FIN